
373.44H P232A c.1
cole alsacienne.
25e anniversaire de l'Ecole
R.W.B. JACKSON LIBRARY
OISE CIR
3 0005 02024 4680








IMPies LEMERCIER, PARIS.

# 25^e ANNIVERSAIRE

DE

# L'ÉCOLE ALSACIENNE

1873-1898

IMPRIMÉ

PAR

CHAMEROT ET RENOUARD

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

CLICHÉS DES IMPRIMERIES LEMERCIER

d'après les Photographies de M. David.



ÉCOLE ALSACIENNE 1873-1898

Projet de médaille par Michel Cazin.

# 25$^{E}$ ANNIVERSAIRE

DE

# L'ÉCOLE ALSACIENNE

1873-1898

PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOUARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1898



C'est pour nous un devoir et un plaisir de publier ce « livre d'or ». Il renferme une série de notices et de documents sur l'origine, le développement, le caractère, les méthodes d'enseignement et d'éducation de l'École Alsacienne.

Nous saluons avec reconnaissance et confiance ce 25e anniversaire qui témoigne du dévouement et des efforts de ceux qui ont concouru, qui concourent encore à notre œuvre de progrès et de liberté.

Puisse notre École continuer à mériter les sympathies de ses amis et puisse-t-elle en gagner de nouveaux! Que son nom dont elle est fière, que ses

fortes traditions et les services qu'elle a pu rendre soient autant de gages de sa prospérité future !

Nous dédions ce livre à nos collaborateurs, à nos amis de la première et de la dernière heure, à nos anciens élèves et à tous ceux qui rendent justice à l'ambition suprême que nous avons de servir la Patrie.

A. PARRAN,

Président du Conseil d'Administration.

*Paris, le 1er juillet 1898.*



*Rhenus Fluvius qui Gallos dividit a Germanis.*

DIONYS AFER.



A

## *L'ÉCOLE ALSACIENNE*

*D'un quart de siècle elle est ancienne,*
*Esprit ferme et cœur indulgent,*
*O chère École Alsacienne,*
*Nous fêtons tes noces d'argent.*

*Bonne École, École modèle,*
*Ton doux nom, ton nom bien-aimé,*
*Est comme un asile fidèle*
*Où rêve un espoir enfermé.*

*Tu n'as point ces vilaines grilles*
*Des prisons d'État pour enfants,*
*Où loin des mères et des filles*
*Ils pleurent des pleurs étouffants.*

*Tu n'as jamais dit que la cage*
*Rend libre et fort l'oiseau des cieux :*
*Tu ne dis pas que le plus sage*
*Est celui qui se tait le mieux.*

*C'est la méthode maternelle*
*Que suivent tes bons professeurs,*
*Est-on captif, quand c'est une aile*
*Qui vous entoure de douceurs?*

*D'autres prétendent qu'on enseigne*
*La liberté par la prison.*
*Et qu'il faut que l'enfant nous craigne*
*Pour se plier à la raison,*

*Virile école de tendresse,*
*Tu réponds, toi, qu'on doit savoir,*
*D'un cœur fort sans qu'il y paraisse,*
*Courber les enfants au devoir.*

*A quoi veux-tu qu'on obéisse?*
*Au seul devoir, fût-ce à genoux,*
*A l'idéal de la justice,*
*Et ces maîtres-là sont en nous.*

*Et c'est pourquoi, maison chérie,*
*Un poète, ami des enfants,*
*Souhaite, au nom de la patrie,*
*Que tes espoirs soient triomphants.*

*Rends-les meilleurs que nous ne sommes,*
*Nos petits, sans trop les punir,*
*Et par eux, dont tu fais des hommes,*
*Fais à la France l'avenir.*

JEAN AICARD.

*Paris, 7 Juin 1898.*






M. A. PARRAN

# CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. PARRAN (A.), ingénieur en chef des mines, 56, rue des Saints-Pères, *Président*.

PUAUX (Frank), membre du Conseil supérieur des colonies, 11, avenue de l'Observatoire, *Secrétaire*.

DE BILLY (Charles), conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

Dr BRISSAUD, professeur agrégé de la Faculté de médecine, 5, rue Bonaparte.

FRIEDEL (Ch.), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences, 9, rue Michelet.

GRUNER (Ed.), ingénieur civil des mines, secrétaire du Comité central des houillères de France, 6, rue Férou.

Dr JAVAL, membre de l'Académie de médecine, 52, rue de Grenelle.

MM. LAUTH (Ch.), chimiste, administrateur honoraire de la Manufacture de Sèvres, 36, rue d'Assas.

MARTIN, rentier, 9, rue Bara.

MAYNIEL (E.), conseiller d'État, 112, boulevard de Courcelles.

Comte DE POURTALÈS (Albert), propriétaire, 25, rue de Londres.

Dr REGNARD, membre de l'Académie de médecine, 224, boulevard Saint-Germain.

STROEHLIN (E.), professeur honoraire de l'Université de Genève, 4, rue du Luxembourg.

## Commissaires.

MM. BREITTMAYER (Eg.), président de l'Union des gaz.

D. BEIGBEDER, ingénieur.

## Médecins consultants.

MM. Dr JAVAL, directeur du laboratoire d'ophtalmologie.

Dr MERKLEN, médecin des hôpitaux.

Dr MONOD (Ch.), chirurgien des hôpitaux.



# COMITÉ D'ÉTUDES

MM. APPEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences.

BÉMONT, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.

BOSSERT, inspecteur général de l'enseignement secondaire.

BRÉAL, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

F. BUISSON, professeur à la Faculté des lettres.

A. CROISET, professeur à la Faculté des lettres.

DELOYE, général, directeur de l'artillerie au Ministère de la guerre.

M. DUBOIS, professeur à la Sorbonne.

FRIEDEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences.

Dr JAVAL, membre de l'Académie de médecine.

HIRSCH, inspecteur général du dessin.

P. JANET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

LANGE, maître de conférences à la Faculté des lettres.

LAURENT, examinateur à l'École polytechnique.

MM. LEVASSEUR, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

MOIREAU, professeur agrégé de l'Université.

G. MONOD, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure.

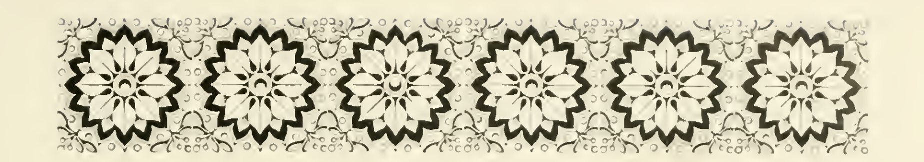
MOUTARD, examinateur à l'École polytechnique.

A. PARRAN, ingénieur en chef des Mines.

Dr REGNARD, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'Institut agronomique.

STROEHLIN (E.), professeur honoraire de l'Université de Genève.





# LES PRÉCURSEURS

Il y a vingt-six ans, un certain nombre de personnes, MM. de Billy, Léon de Bussières, Breittmayer, Friedel, Matter, Parran, Wurtz entre autres, s'étaient réunies pour deviser entre elles d'un projet fort séduisant, et dont de graves circonstances rendaient la réalisation bien opportune.

C'était peu de temps après la guerre. On pleurait la perte de l'Alsace et de la Lorraine. On s'efforçait de consoler, dans la mesure du possible, les Alsaciens et les Lorrains qui cherchaient un refuge dans la vieille patrie, en leur facilitant les moyens de retrouver l'image plus ou moins fidèle de ce qu'ils avaient laissé là-bas.

Dans la petite réunion de personnes signalée plus haut, il y avait quelques Alsaciens, dont les fils auraient continué ou commencé leurs études au gymnase de Strasbourg, sans les événements. Ils cherchaient à Paris un établissement qui leur rappelât celui du pays natal.

C'est de quoi ils s'entretenaient avec des professeurs du haut enseignement en France, des ingénieurs, des industriels, d'anciens élèves de l'École Normale supérieure, toutes per-

sonnes que préoccupaient alors les questions soulevées et agitées devant l'opinion publique à propos de l'organisation et des méthodes de l'instruction publique en France.

Ce qui frappait ces personnes, c'est que les établissements français d'instruction secondaire, officiels ou libres, laïques ou ecclésiastiques, présentaient tous la même ordonnance d'exercices scolaires, la même configuration de programmes, les mêmes procédés, ou plutôt la même absence de procédés d'éducation.

Partout apparaissaient les mêmes traits généraux : l'internat-caserne, la surveillance par les maîtres-répétiteurs, les longues études consacrées à la confection de nombreux devoirs écrits, la discipline matérielle appuyée sur un système de punitions savamment graduées, les méthodes d'enseignement très lentes, rendues plus lentes et plus inefficaces par l'agglomération excessive des élèves dans une même classe.

Ces défauts de notre enseignement public étaient alors visibles à tous les yeux. A la lumière des événements, cette organisation et ces méthodes, après avoir joui longtemps de la faveur publique, étaient prises à partie par des réformateurs de toute qualité et de toute origine. C'était une fureur de dénoncer les anomalies et les imperfections du régime universitaire, et il était impossible aux esprits éclairés de ne pas s'associer à cette campagne, tant les critiques dirigées contre ce régime, si nombreuses qu'elles fussent, leur paraissaient justifiées.

Après vingt-cinq ans on voit bien ce qu'il y avait de profondément sérieux dans cette levée générale de boucliers. Ce quart de siècle, en effet, le régime universitaire l'a consacré à s'amender partiellement, à transformer quelques-unes de ses méthodes, à améliorer certains de ses procédés.

Mais ceux qui, dès cette époque, étaient frappés des défauts du régime et rêvaient de n'y pas exposer leurs enfants, ne pouvaient guère attendre que la lourde machine universitaire entreprît et surtout achevât de se réformer. Une organisation aussi vaste, quel que fût le dévouement de son personnel enseignant, ne pouvait réaliser sur l'heure les réformes réclamées par l'opinion publique. Elle n'en devait aborder la tentative qu'avec des précautions infinies et une extrême lenteur.

Or le temps pressait; il fallait prendre un parti, ou bien laisser les Alsaciens immigrés engager définitivement leurs enfants dans l'engrenage de l'enseignement public de l'époque. Mais quel parti prendre, puisqu'il n'existait alors aucun établissement privé qui ne fût la fidèle copie des établissements publics?

S'il n'en existait pas, pourquoi n'essaierait-on pas d'en fonder un de toutes pièces, qui répondît justement aux vœux de l'opinion? Pourquoi l'initiative privée ne se chargerait-elle pas de ce que l'État ne pouvait même tenter? Voilà de quoi devisaient les personnes composant le groupe primitif où est née l'idée d'un collège libre, et il fut résolu entre ces personnes qu'on chercherait à réaliser immédiatement cette idée.

*
* *

On était tout à fait d'accord sur les principes. L'organisation à créer serait nouvelle, au double point de vue de l'enseignement et de l'éducation. Elle se proposerait de cultiver l'âme en même temps que l'intelligence des enfants, de régler le travail de façon à le faire aimer, d'amener les élèves à se plier à une discipline nécessaire, non comme à la force brutale, mais comme à une règle juste et librement acceptée.

Dans le collège à fonder, l'enfant, ni en classe, ni à l'étude, ni à la récréation, ni au repos, ne serait plus perdu dans la foule, comme il arrivait trop souvent dans les agglomérations des internats universitaires. Il se développerait selon sa pente naturelle, mais non plus au hasard ; il ne serait plus abandonné, sans guide, au choix si périlleux des amitiés et des fréquentations; en un mot il serait *élevé*. Avant même de vouloir meubler son esprit, on assurerait sa bonne éducation.

Parmi les promoteurs de ce projet, il y avait des protestants et des catholiques; les uns et les autres entendaient seulement que l'éducation rêvée par eux serait essentiellement morale. Ils ne voulaient pas fonder une école confessionnelle, leur établissement serait ouvert aux enfants de tous les cultes. Le collège projeté ne devait même pas alors recevoir une dénomination qui rappelât que des Alsaciens collaboraient à sa création. C'était peut-être un excès d'abnégation. Qui ne regretterait aujourd'hui que l'établissement eût porté quelque autre nom que celui d'École Alsacienne!

Était-il possible de supprimer absolument l'internat? Il sembla que non, puisque l'éloignement des parents créait des besoins réels auxquels il importait de donner satisfaction. Il fut seulement décidé que le collège libre ne recevrait que cinquante élèves internes, chiffre assez restreint pour que les enfants pussent trouver dans l'école une image encore assez fidèle de la vie de famille.

La surveillance serait confiée exclusivement au directeur, au sous-directeur et aux professeurs. Les plus jeunes seraient l'objet d'une sollicitude paternelle constamment attentive, les aînés feraient un apprentissage, gradué selon leur âge, de la liberté. Ils seraient habitués à se sentir responsables de leurs

actes, à respecter une règle fondée sur la raison. On espérait éviter ces applications de la discipline matérielle qui, lorsqu'elles sont inopportunes, endurcissent ceux qu'elles devraient corriger.

Autour de cet internat central, on organiserait un certain nombre d'internats restreints : dix, douze ou quinze enfants seraient confiés à chacun des professeurs de l'établissement qui seraient en mesure de les recevoir et de les élever avec leurs propres familles. En Allemagne, en Angleterre, en Amérique, prospéraient des établissements établis sur ce modèle. Était-il téméraire de compter sur le succès d'une tentative analogue chez nous?

Il s'agissait de développer chez les maîtres des sentiments d'affectueuse sollicitude, chez les élèves des sentiments de confiance respectueuse, de laisser aux enfants la part de liberté qui est indispensable au perfectionnement moral, de les exercer à obéir par respect et par raison et non plus par contrainte, de rendre inutile l'appareil de la discipline aveugle, de réunir les avantages de l'éducation publique et ceux de l'éducation domestique. Ne pouvons-nous dire hautement que sur ce point la tentative de l'École Alsacienne a été un plein succès?

***

Sur l'enseignement, je serai bref, puisque, à tout prendre, il ne s'agit que d'un projet dont les grandes lignes ont été modifiées depuis. On reconnaîtra cependant combien, dès le principe, on voulait exactement faire ce qui a été fait depuis.

Si quarante, cinquante élèves, soixante même parfois sont renfermés dans une classe, souvent trop étroite pour les contenir, qu'arrive-t-il à peu près invariablement? Qu'avant tout, l'ordre et le silence doivent être maintenus, que les nécessités

de la discipline priment les intérêts de l'enseignement, et que tout essai de développer chez l'élève les facultés naturelles, de stimuler l'initiative, devient chimérique. Si un enfant prend la parole sans être directement interrogé, l'ordre est troublé. Le plus souvent le professeur parle, travaille, corrige pour les cinq ou six petits génies qui constituent la tête de la classe. A eux le profit, aux autres l'ennui de l'enseignement. A ces autres le professeur ne demande que le signe du travail, des copies, et le signe de la sagesse, le silence.

Pour éviter que ce tableau s'appliquât aux classes du futur collège libre, on décida que chaque classe ne recevrait que vingt élèves, afin que le professeur pût entrer en communication directe avec chacun d'eux sans que l'ordre courût aucun danger.

L'École Alsacienne a encore réalisé ce desideratum. Elle a aussi opéré, bien avant l'État, d'autres réformes heureuses. Elle a institué un nombre de leçons ou d'études plus considérable, mais la durée des séances a été réduite à une heure pour les petits, à une heure et demie pour les grands. Elle a diminué la somme des devoirs écrits, partant de ce principe qu'il faut chercher plus à intéresser l'élève qu'à l'occuper. Dans l'ancien système, on était anxieux d'employer tout le temps de l'élève, de lui laisser aussi peu de loisir que possible, de peur qu'il n'en abusât. L'idée nouvelle était de laisser à l'élève quelques loisirs, avec l'intention qu'il apprît à en user sagement, par des lectures et des travaux personnels librement choisis.

Les promoteurs du projet de collège libre voulaient la réduction des exercices de composition et d'imitation en langues mortes, la substitution d'une large explication orale des auteurs aux exercices multipliés de traduction écrite,

l'étude approfondie des langues vivantes. Une place considérable était faite dans le programme à l'histoire, à la géographie, aux sciences exactes, physiques et naturelles.



Que devenait le baccalauréat dans ce système? le baccalauréat, objet de l'effroi des lycéens avant l'épreuve, de leur mépris une fois le diplôme acquis? Cet examen, si attaqué, si vilipendé dans l'Université elle-même, tant de fois modifié, et qui pourtant résiste toujours, continuerait-il à n'apparaître aux yeux des élèves que comme la dernière barrière entre l'existence de collégiens et la vie ordinaire, entre la compression et la liberté, comme la clôture définitive d'exercices qui les avaient dégoûtés, d'études dont ils n'avaient pas compris la valeur?

On espérait que dans le collège libre, grâce aux examens de passage et grâce à l'ensemble des méthodes appliquées, le baccalauréat ne serait plus le but suprême des efforts, mais un examen facile à franchir, un incident de la route conduisant à une destinée plus lointaine et plus haute, une épreuve que l'on ne redouterait plus, et que l'on cesserait en même temps de frapper d'un dédain futile. Encore aujourd'hui, que manque-t-il aux programmes de nos multiples baccalauréats pour être excellents, sinon d'être pris au sérieux par les candidats et par les examinateurs?



Tels sont les principes sur lesquels les promoteurs de l'idée du collège libre entendaient édifier leur création. Ils étaient assurés du bon vouloir de l'Université, qui ne pouvait que tirer profit d'une expérience privée très intéressante, dont les résultats l'édifieraient sur la valeur et la portée pratiques

de réformes que réclamait une opinion publique toujours aussi impatiente des délais, qu'inconsciente des obstacles.

Il fallait cependant, pour mener à bien cette création de l'organisme complet du collège libre, tel qu'il venait d'être conçu, avec son internat central de cinquante élèves et ses deux cent cinquante externes surveillés, des ressources financières suffisantes pour faire face aux dépenses d'installation et parer à l'insuffisance des recettes pendant la période laborieuse des premiers exercices.

On estima qu'une somme de 500 000 francs était indispensable, et que c'eût été une grave imprudence que d'entreprendre une œuvre aussi importante avec des ressources trop faibles. Le projet était élaboré dans l'hiver de 1871-72, et les souscriptions devaient être versées avant l'époque de la plus prochaine rentrée scolaire. Malheureusement on ne put réunir tout le montant qui avait été jugé nécessaire : le projet, sous sa forme primitive d'œuvre à créer de toutes pièces, dut être abandonné.

Mais il allait être repris sur des bases plus restreintes, plus modestes, et cette fois le succès devait couronner la tentative, ainsi que vous l'allez voir.

AUGUSTE MOIREAU,
Ancien élève de l'École Normale supérieure,
agrégé des Lettres.





# LES ORIGINES DE L'ÉCOLE ALSACIENNE

C'est dans le cours de l'année 1873 que j'entendis pour la première fois prononcer les mots d'*École Alsacienne*. Il s'agissait d'une petite classe récemment ouverte, et où l'on appliquait les principes d'une pédagogie plus rationnelle; j'étais gracieusement invité à l'aller visiter. Ayant accepté l'invitation, je trouvai au rez-de-chaussée d'une maison de la rue des Écoles une quinzaine d'élèves confiés à la direction d'un maître unique : ce maître s'appelait M. Braeunig.




M. F. BRAEUNIG

Je fus charmé de ce que je vis dans cette classe. Pour la première fois je rencontrais en France un enseignement véritablement oral: le maître posait aux enfants des questions qui exigeaient de la réflexion, et à ces questions les enfants répondaient, demandaient à ré-

pondre. Une animation très vive, quoique contenue, régnait parmi ces écoliers; non pas seulement parmi « les forts de la classe »; on voyait que chacun cherchait pour son compte et était pressé de fournir sa réponse. Calcul, géographie, grammaire, il en fut de même à tous les exercices. Puis ce fut le chant : j'eus le plaisir d'entendre pour la première fois dans une école de véritables chansons d'enfant. Ce qui ne me charma pas moins, ce fut le respect affectueux dont le maître était entouré, l'air de joie et de santé répandu sur tous les visages. Les élèves, sortis tous à peu près des mêmes régions de notre société française, avaient l'air de comprendre qu'ils étaient l'objet d'un traitement de faveur, et qu'à recevoir de telles leçons ils étaient des privilégiés; privilège, d'ailleurs, qui leur faisait contracter des obligations particulières. Étant élèves de l'*École Alsacienne*, on paraissait le sentir, on faisait partie d'une troupe d'élite, d'un corps d'avant-garde.

Dans ce temps-là (en sommes-nous assez loin!), la France avait soif d'enseignement. Elle attendait sa rénovation de l'éducateur... Fut-ce encore une banqueroute? Le dire serait à la fois une sottise et une injustice. L'éducateur, — cela est trop évident, — ne peut tout faire à lui seul. Si la politique, si la presse, si la littérature, si les événements, si tout le milieu ambiant agit en sens contraire, que peut, dans ce désarroi, la seule voix de l'instituteur? Ceux qui lui reprochent les déceptions de l'heure présente devraient regarder autour d'eux : ils trouveraient en dehors et au-dessus de l'école les vraies, les seules responsabilités...

Mais ce n'est pas pour des considérations de ce genre que je note mes premiers souvenirs de l'École Alsacienne... Bientôt l'institution grandit, des classes s'ajoutèrent aux classes,

les programmes se développèrent, le personnel enseignant grossit. L'administration du regretté M. Rieder est encore trop présente à toutes les mémoires pour que j'aie besoin de m'y arrêter. On avait d'abord voulu fonder une école primaire : on eut bientôt un véritable collège, un collège qui, sur cer-




INSTITUTION ALSACIENNE

tains points, servit de modèle à nos lycées en voie de transformation.

En effet, l'Université finit par comprendre l'intérêt qu'il y avait à laisser se produire à côté d'elle des innovations qui, avant d'être appliquées en grand, ont besoin d'être mises à l'épreuve sur un terrain restreint et bien préparé. C'est le service que lui ont rendu l'École Alsacienne et quelques établissements similaires. Le moment n'est pas encore venu

d'énumérer en détail les nouveautés qui, grâce à ce voisinage et à cette fructueuse concurrence, ont pénétré dans notre enseignement officiel. L'historien impartial, en étudiant la laborieuse période que traverse notre enseignement secondaire, aura un jour à faire la part des changements utiles et des réformes mal engagées : je serais bien étonné si la petite école qui tenait en 1873 dans le fond d'une boutique, n'occupe pas une place en cet examen, et si elle n'y figure pas du côté des idées sages, des changements opportuns et des acquisitions utiles. Telle fut la pensée des fondateurs. Si toute la jeunesse française vient un jour à bénéficier de ce qu'il y a eu, de ce qu'il y a de meilleur à l'École Alsacienne, le vœu des amis de la première heure sera rempli.

Une tâche de cette sorte n'est jamais terminée : il y aura toujours des lacunes à combler, des côtés faibles à fortifier, des idées neuves à expérimenter. Les maîtres de l'École Alsacienne le savent. Ils le prouvent en ce moment même, qu'ils cherchent, à côté de l'enseignement classique, à côté de l'enseignement qui se donne la qualification contestable de *moderne*, une forme d'instruction vraiment appropriée aux besoins d'une partie de notre bourgeoisie.

Ils n'ont pas attendu jusqu'aujourd'hui pour faire aux langues vivantes une part moins étroitement mesurée. En dixième, en neuvième, en huitième, huit heures par semaine sont consacrées à l'allemand, cela vaut un peu mieux que les deux heures d'autrefois! Innovation non moins importante : cet enseignement a été confié à des femmes. L'intelligent directeur, M. Beck, a pensé qu'elles apporteraient à leurs leçons plus de patience, plus de souplesse, plus d'inaltérable bonne humeur que des professeurs hommes. Cette idée s'est parfaitement vérifiée. J'ai visité à plusieurs reprises ces

petites classes, et je puis en parler en connaissance de cause. Les progrès faits par les enfants sont tout simplement étonnants. Au bout de la première année, ils possèdent une quantité de mots et ils ont dans la tête, sinon la syntaxe, du moins les constructions les plus simples. Ce mouvement se maintient pendant la seconde et la troisième année : à tel point que les principales difficultés paraissent vaincues et qu'on s'attend à voir enfin réalisée la promesse tant de fois annoncée, tant de fois faite par nos réformateurs de toute époque et de tout programme : *Les enfants sortiront de l'école sachant parler l'allemand* (quelques-uns mettent : *sachant parler l'allemand et l'anglais*).

D'où vient que cette promesse soit un peu du même ordre que ces améliorations radicales qu'à époques fixes nous lisons dans les professions de foi des candidats à la vie politique? Il serait intéressant d'étudier une à une les causes de ce phénomène. Je veux seulement indiquer l'une des principales.

On avait cru, en 1880, devoir reculer de deux ans l'étude du latin pour laisser aux langues vivantes le temps de prendre l'avance... Elles prennent l'avance en effet, mais elles ne peuvent empêcher que le latin, quand il fait son entrée, ne réclame à son tour la place à laquelle il a droit, place qu'il exige avec une insistance proportionnée à la durée de l'attente qu'on lui a fait subir. De là, pour l'enseignement qui avait précédé, et qui n'est pas terminé, un refoulement dont il ne cessera de se ressentir par la suite.

A cet inconvénient je ne vois qu'un seul remède. Il serait parfaitement inutile de reculer encore plus l'étude du latin : on aurait en cinquième, en quatrième, en troisième, les mêmes difficultés qui se présentent aujourd'hui en sixième. Le seul remède, c'est d'amener les élèves à ce point que non seule-

ment ils *sachent* la langue étrangère, mais qu'ils *l'aiment*. Ceci est possible sans compromettre en aucune façon le sentiment patriotique. Leur donner des livres amusants, proportionnés à leur âge, qu'ils aient plaisir à lire et à relire : leur fournir des occasions où le maniement de la langue étrangère leur sera utile et nécessaire, voyages, correspondances avec des enfants du même âge, séjours en pays étranger, représentations dramatiques où chacun aura son personnage, et son rôle. Tout cela est plus facile durant les premières années de collège que par la suite. Si l'on réussit à inspirer aux enfants le goût de la langue étrangère, tout sera sauvé : rien n'empêchera les progrès en allemand ou en anglais de marcher parallèlement au latin et aux sciences. Ce sera la meilleure réfutation du dualisme dangereux qu'on a tenté d'établir entre le moderne et le classique. Le personnel de l'École Alsacienne a ce qu'il faut pour obtenir ce succès après tant d'autres. L'École montrera de cette façon qu'elle continue d'être ce qu'elle fut depuis ses premiers jours : un laboratoire du progrès.

MICHEL BRÉAL,
Membre de l'Institut.





# NOTRE HISTOIRE

## L'INSTITUTION ALSACIENNE (1873-1874)

### NOS DÉBUTS

Dans l'hiver de 1871-72, le projet de fonder un grand collège libre à Passy avait été accueilli avec empressement. Tou-



M. PH. DE CLERMONT



M. CH. FRIEDEL

tefois, rien ne se fit ; et en automne, après quelques tentatives infructueuses, l'idée fut abandonnée.

Cependant, MM. Ch. Friedel et Ph. de Clermont ne purent

prendre leur parti de cet échec. « Commençons petitement, me disaient-ils, mais commençons. Si nous faisons bien, l'on viendra à nous ; on réalisera plus lentement, mais plus sûrement peut-être, l'idée du grand collège. »

Ils louèrent un modeste local qui avait servi de boutique ou de magasin, au rez-de-chaussée du n° 36 de la rue des


NOS TROIS PREMIERS ÉLÈVES



PHILIBERT DE CLERMONT — GEORGES FRIEDEL — RAOUL DE CLERMONT

Écoles (à l'angle de la rue Jean-de-Beauvais), et l'appartement situé au-dessus. Là s'ouvrit, en octobre 1873, l'*Institution Alsacienne*, institution d'enseignement élémentaire, qui me fut confiée.

A la leçon d'ouverture assistaient, avec leurs pères, cinq jeunes garçons : Raoul de Clermont, aujourd'hui ingénieur agronome, licencié en droit, avocat à la Cour; Philibert de Clermont, licencié en droit, attaché à la bibliothèque de l'Université; Jules Dunkel, qui mourut pendant qu'il se préparait à l'École Polytechnique, où son succès semblait assuré;

Georges Friedel, ingénieur au corps des mines et professeur à l'École des Mineurs de Saint-Étienne; Georges Grimaux, licencié en droit, homme de lettres.

Huit jours après il y avait dix élèves, puis quinze et davantage : l'aimable Jean de Coppet, entre autres, le grave Fouqué, le doux Yver, tous chefs d'importantes maisons d'industrie ; Louis Appia, rêveur et candide, qui est aujourd'hui pasteur; le souriant et fin garçonnet qui alors composait ses naïves *Fables de La Fontaine, par Jean Casalis* et qui est aujourd'hui ingénieur des arts et manufactures : une bande d'enfants charmants, gais, heureux, que j'aimais de tout mon cœur.

## NOTRE VIE DE CHAQUE JOUR

C'était une année de belle et jeune ardeur : six heures de classe, leçons à préparer, correction des devoirs, deux demi-heures réservées aux parents, grande récréation au Luxembourg. La promenade instructive du mardi, les écritures, la publicité, tout, en un mot, était confié aux mêmes mains. Mais le travail libre et joyeux n'use point, et nous ne connaissions ni vains soucis, ni difficultés irritantes, ni stériles regrets.

Maître et élèves s'épanouissaient. En face, au Collège de France et à la Sorbonne, on n'était certainement pas plus heureux que nous ne l'étions dans notre petite classe.

Deux fois par semaine, nous allions au gymnase. « N'ayez crainte, disait parfois le brave M. Pascaud; pour un qui se casse le bras, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf deviennent impunément hardis et vigoureux. » Ce raisonnement semblait sans réplique.

MM. Friedel et de Clermont suivaient attentivement la marche de la petite école. Le conseil se tenait au nº 36; les réunions pédagogiques, chez M. Friedel, à l'École des mines. Là, entre amis, on parlait des élèves, des livres de classe, de la part plus grande à donner à l'enseignement oral, du minimum de devoirs, des carnets de correspondance; on agitait familièrement les questions si passionnantes des réformes.

### CE QUE VOULAIENT LES FONDATEURS DE L'INSTITUTION ALSACIENNE

Ils voulaient ajourner de deux ans l'étude des langues mortes (on les commençait alors en huitième); plus tard, pensaient-ils, on les apprendrait avec moins de peine. En attendant, ils voulaient développer chez l'enfant les facultés d'observation, ouvrir son esprit à des horizons divers, lui apprendre mieux sa langue maternelle, le familiariser avec une langue vivante. Ils voulaient transplanter à Paris les meilleures traditions du gymnase de Strasbourg qui venait de passer sous la domination allemande.

Dans les classes suivantes, conséquence logique de ces innovations, l'enseignement secondaire devait subir une transformation correspondante. Mais, à tous les âges, on se préoccuperait de l'éducation : au souci de former l'esprit se joindrait celui d'agir sur le cœur et sur la conscience.

Un collège libre créé en Alsace et dirigé par M. Kuhff, ardent apôtre de l'enseignement des langues vivantes, avait cessé d'exister après l'annexion. A Paris, l'École Monge cherchait sa voie. A l'occasion du projet du collège libre de Passy, deux jeunes professeurs, sortis de l'École normale supérieure, MM. Gabriel Monod et Auguste Moireau, avaient

écrit une étude remarquable sur la question, et donné des conclusions nettement formulées ; mais, on l'a vu, les hommes d'action avaient fait défaut. A ce moment, le livre de M. Michel Bréal : *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, commençait à émouvoir l'Université. C'est de ce livre, en définitive, et, en partie au moins, des expériences faites à l'École Monge et à l'École Alsacienne, qu'est sorti le puissant mouvement d'idées qui, en 1880, aboutit à la réforme de l'enseignement secondaire.

## CHEZ M. MICHEL BRÉAL

Désireux de nous recommander d'un témoignage autorisé, je me présentai chez le distingué savant. A deux pas d'ici, lui dis-je, il existe une petite institution libre, patronnée par des pères de famille qui portent des noms connus. J'ai le sentiment que nous comprenons l'instruction et l'éducation des enfants d'une manière qui ne s'écarte pas trop de celle que vous préconisez. Or nous avons besoin d'appui ; nous serions heureux d'obtenir le vôtre.

Visiblement intéressé, M. Bréal s'informa, questionna, écouta. Puis, comme nous venions de parler de leçons de choses et du rôle de l'observation : « Eh bien, dit-il en souriant de son bon et fin sourire, puisque avant de porter un jugement il faut observer, j'irai vous voir. »

Je partis encouragé. Mais, je l'avoue, je n'étais pas sans inquiétude.

M. Bréal nous fit l'honneur de venir à la rue des Écoles, et même d'y revenir. Il a bien voulu dire qu'il n'avait pas oublié cette première visite ; nous en avons conservé de notre côté le souvenir le plus net : M. Bréal nous demanda d'abord,

en ce qui concerne le français, d'interroger les élèves sur un sujet déjà étudié; ensuite, de préparer une nouvelle leçon comme nous avions l'habitude de faire. Puis il interrogea lui-même les enfants et fit le commentaire de la fable d'Arnaud : *le Colimaçon et l'Égoïste.*

### L'INSTITUTION ALSACIENNE DEVIENT ÉCOLE ALSACIENNE

Après les examens d'avril auxquels assistaient des délégués de la Société pour l'instruction élémentaire, qui jugèrent l'Institution digne de recevoir une récompense, les fondateurs publièrent une circulaire (25 mai 1874). Ils constatent les résultats obtenus, expriment le désir de créer une division supérieure latine, « peut-être une division supérieure française » (c'était prévoir l'enseignement moderne), un ou plusieurs internats très restreints pour les enfants d'Alsace, de Lorraine et de province, et ils ajoutent :

« Tout ce développement est au-dessus de nos ressources. C'est une œuvre d'intérêt général, à laquelle nous appelons à prendre part ceux qui regardent comme ayant une importance majeure tous les progrès pouvant être réalisés dans l'enseignement public. Nous venons donc vous demander votre concours, avec l'assurance que, s'il ne nous fait pas défaut, nous parviendrons de degré en degré, de perfectionnement en perfectionnement, à réaliser d'une manière complète des projets que leur étendue même a empêchés d'aboutir de prime abord. »

Cet appel des trois fondateurs était signé de vingt-cinq adhérents. En tête de la liste était le nom de M. A. Parran, ingénieur des mines, chez qui, les années précédentes déjà, s'étaient tenues différentes réunions. On y ajoutait des bulle-

tins de souscription (actions de mille francs); on l'envoyait aux personnes que l'on supposait être favorables à l'entreprise et, non sans inquiétude, on attendit le résultat.

Ce fut la maison Schutzenberger père et fils, de Schiltigheim, qui répondit, je crois, en premier lieu; puis, des hommes aux sentiments généreux et dévoués: notabilités nombreuses de l'Alsace, de la Franche-Comté, de Paris, quelques-uns aussi de la Lorraine.

Dès qu'on eut la certitude qu'une société pouvait être légalement constituée, on se mit à la recherche d'un local plus vaste où l'Institution Alsacienne pût grandir et se développer.

*Ins-ti-tu-tion* Alsacienne : le mot est bien long! le nom d'*École* Alsacienne, pensait-on, sonnerait mieux. Il rappellerait la même époque douloureuse, raviverait les mêmes espoirs. Ce nom fut définitivement adopté.

## M. RIEDER

Pour transformer la petite institution primaire en une grande école d'enseignement secondaire, le comité d'organisation fit appel à M. Rieder, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, dévoué depuis longtemps aux idées et aux méthodes qu'il s'agissait de mettre en pratique.

Quelle grande part M. Rieder eut dans cette transformation, disons plutôt dans cette création, chacun le sait. Si, dans l'œuvre de sa vie, M. Rieder a été puissamment servi par une haute culture intellectuelle, il ne le fut pas moins par un ensemble de qualités originales, fruit de son éducation première et de la fidélité avec laquelle il a tenu à demeurer sous cette influence. Une jeunesse pure et laborieuse, une

vie intérieure d'une grande intensité, de fortes luttes morales avaient formé son âme aimante, croyante, pleine de généreux élans, et lui avaient fait un caractère à la fois doux et capable de résistance. Le récit de ses jeunes années, d'après sa correspondance intime, laisse entrevoir en lui un modèle à proposer à tous les jeunes gens. Petits et grands liraient ce récit avec émotion et profit[1].

En 1874, le moment était particulièrement propice pour mettre à l'épreuve les qualités de M. Rieder, et pour faire l'application de ses idées. En effet, il n'est pas, que je sache, dans l'histoire de la pédagogie, une époque où, à une même heure, tant de circonstances favorables se soient trouvées réunies. On n'avait pas seulement un ardent désir de réformes mais encore une grande bonne volonté à les mettre à exécution, à aider de sa bourse, de son temps, souvent des deux à la fois, les personnes qui cherchaient à les réaliser. Tous semblaient avoir pris la même devise : relever la patrie par l'éducation.

D'autre part, l'Université, et plus tard le Parlement, ne cessèrent de témoigner à l'initiative libre et hardie de quelques-uns, leur bienveillance et leurs encouragements. Rappelons les sympathies actives de savants et de professeurs : Paul Bert, Bréal, Charcot, Armand Gautier, Gérardin, Gide, Lauth, Levasseur, Parrot, Schutzenberger, Ad. Wurtz ; d'hommes de lettres : About, Sarcey, Taine ; de personnalités comme MM. Alfred et Charles de Billy, Ad. d'Eichthal, Louis Gruner, Mayniel, Posth, Ed. de Turckheim ; d'hommes politiques : Georges Berger, Léon Bourgeois, Burdeau, Clémenceau, Ch. Dupuy, Scheurer-Kestner, de Rozière, Vaillant,

1. Séance de fin d'année 1897. Discours du Président.

Waldeck-Rousseau. A la fin de cette vingt-cinquième année scolaire, nous leur adressons ainsi qu'à tous les autres amis de l'École, trop nombreux pour figurer ici, mais que nous n'oublions pas, un reconnaissant hommage.



M. Rieder vint de Nancy passer quelques jours à l'Institution Alsacienne, en avril 1874. De nos entretiens prolongés, et surtout des dix-sept années pendant lesquelles j'ai eu l'honneur d'être son collaborateur, il m'est resté un ineffaçable souvenir. Il était aimable et bon; mais, en présence de certaines défaillances, il lui arrivait de pâlir d'indignation. Il

était d'une humeur charmante, aussi bien pour rasséréner un interlocuteur assombri, que pour résister lui-même à quelque influence déprimante. Il savait ce qu'il voulait et le voulait doucement, patiemment, obstinément. Les élèves faisaient sa joie. S'il était fier des grands, il avait une tendresse touchante pour la section des petits, qu'il appelait « notre pépinière ».

En avril 1891, M. Rieder était devenu notre directeur honoraire.

Le 9 octobre 1896, son convoi passait devant l'École Alsacienne, où s'était réalisé le rêve de sa jeunesse.

Professeurs et élèves conservent à leur premier directeur un pieux souvenir. Je ne passe jamais devant sa tombe, simple et discrète, sans regarder longuement le beau médaillon que l'Association des anciens élèves s'est fait un devoir d'y placer. Ce ne sont pas seulement les traits de M. Rieder qui apparaissent à nos yeux : il se dégage quelque chose de la bonté confiante de son âme.

## BANQUET D'ADIEU

Pendant trois mois nous avions eu pour élève un étranger. Comment ce jeune Américain, qui venait de contempler les Pyramides, s'était-il égaré dans notre petite école?

Plusieurs jeunes Américaines avaient été élevées par une Française. Elles s'étaient mariées, et, en souhaitant la fête à leur institutrice, lui avaient délicatement glissé un titre de rente, don de leurs heureux maris; dès lors M^lle^ Leclère était souvent à Paris. En se rendant aux cours du Collège de France elle se croisait avec nos écoliers. Elle avait remarqué « leurs allures d'indépendance mais de bon ton », avait visité

notre institution et fait inscrire le fils d'une amie, son ancienne élève.

William Tewis était le premier des huit ou dix Américains que j'ai pu observer et qui eussent, les uns et les autres, mérité cette mention : peu de temps donné au travail ; application extrême, progrès rapides.



W. TEWIS

La veille de son départ, plusieurs landaus s'arrêtèrent à notre porte. Il y eut, conformément au programme, promenade au Bois, partie de jeu, présentation à M. Tewis père, dîner.

Vers l'heure du retour : « Mon fils, ne voulez-vous pas prendre congé de vos amis ?.. » Aussitôt William se leva, et sans gaucherie, cherchant ses mots, lentement mais avec assurance, trouva quelques paroles appropriées à la circonstance.

« Chez nous », me dit son père, « on tient beaucoup à ce que les garçons s'habituent à parler en public. » Ce propos, tenu au chalet de la Cascade, a été pour beaucoup dans les « Exercices d'élocution » institués plus tard, où l'élève

essaie de faire une courte improvisation sur un sujet donné.

Nos promenades du mardi se font encore aujourd'hui; mais celle que je viens de rappeler n'eut pas de lendemain : ce fut un banquet d'adieu. La plupart d'entre nous rentraient pour quelques jours encore à la rue des Écoles; les deux Américains partaient pour San-Francisco.

## LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE ALSACIENNE

Le 25 novembre 1874, à l'étude de M[e] Meunier, et sur les indications de M. Espagne, ancien notaire à Metz, fut constituée la Société de l'École Alsacienne avec un capital alors souscrit, de quatre-vingt-quatre actions de mille francs. Siège social, 3, avenue Vavin (84-86, rue d'Assas).

La première Assemblée eut lieu le 17 décembre 1874[1].

*Conseil d'Administration.*

MM. BILLY (ALFRED DE), inspecteur des finances.
CLERMONT (PH. DE), sous-directeur à l'École des Hautes-Études.
FRIEDEL (CH.), maître de conférences à l'École Normale supérieure.
GAUTIER (ARM.), professeur agrégé de la Faculté de Médecine.
GRUNER (LOUIS), inspecteur général des Mines.
JACKSON (JAMES), rentier.
MASSON (G.), libraire-éditeur.
MONOD (G.), directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.
PARRAN (A.), ingénieur des mines.
TEMPLIER (ARM.), de la maison Hachette et C[ie].

1. *Actionnaires de 1874.* Voir page 237.

*Commissaires.*

MM. POULAIN D'ANDECY, administrateur du Crédit foncier de France.
BREITTMAYER (E.), industriel.

Le Conseil élut président, M. Parran.

Il nomma M. Rieder, directeur; M. Braeunig, sous-directeur.

Avec beaucoup d'abnégation, et à travers des circonstances difficiles, M. Parran est resté président du Conseil jusqu'à ce jour.

## L'ÉCOLE ALSACIENNE A L'AVENUE VAVIN

1874-1876

Dans une sorte de petite forêt vierge, au n° 3 de l'avenue Vavin, un ami, M. Dunkel, nous avait construit et aménagé quatre classes en respectant un bouquet d'arbres qui donnait à l'École l'aspect gai et bienfaisant dont parle M. Pagès.

L'école ouvrit le 7 octobre avec vingt élèves; fin décembre, il y en avait quarante-huit; fin mars, cinquante-trois.

*Comité d'Études.*

MM. MICHEL BRÉAL, professeur au Collège de France; FUSTEL DE COULANGES, PAUL JANET, LEVASSEUR, DE QUATREFAGES, AD. WURTZ, membres de l'Institut.
LESER, ancien professeur au Gymnase de Strasbourg.
SCHUTZENBERGER, directeur à l'École des Hautes-Études.
Les membres du Conseil d'administration.

*Professeurs.*

1874-1875

MM. RIEDER, directeur, professeur de la section classique.
MARTY, professeur adjoint de la division classique.
PATIN, professeur de sciences physiques et mathématiques.
HUMBERT (V.), professeur d'allemand et de géographie.

BRAEUNIG (F.), sous-directeur, professeur de la section élémentaire.
RENAUD, professeur adjoint de la division élémentaire.
BARON, professeur de dessin.
PASCAUD, professeur de gymnastique.

*
* *

Quatre classes, une belle cour, une grande maison... on était loin de la petite institution de la rue des Écoles. Cependant, à l'avenue Vavin, l'École avait conservé une allure toute familiale. La leçon de dessin se donnait à l'occasion dans la cour ombragée ; à Noël, dans la salle à manger du directeur, les élèves entouraient l'arbre traditionnel, qui pour plusieurs était chose nouvelle. Mais bientôt on se trouvait à l'étroit. Les classes de *neuvième*, *huitième*, *septième*, *sixième*, occupaient les salles nouvellement construites ; la *dixième* était logée dans une dépendance pittoresque de l'immeuble; les classes latines empiétaient sur le domaine de la maîtresse de maison. Une fois de plus il fallait élargir nos tentes.

Alors, en octobre 1876, la section classique fut transférée quelques pas plus loin, au n° 92 de la rue d'Assas. Le directeur allait y demeurer; le sous-directeur lui succédait à la petite école.

## LA SECTION ÉLÉMENTAIRE A L'AVENUE VAVIN

### 1876-1881

De 1876 à 1881, l'École Alsacienne, dans ces deux locaux séparés, a joui d'une organisation que je considère comme approchant de la perfection : petits groupes scolaires distincts, pouvant avoir chacun l'allure qui lui convient, et la liberté de mouvements qu'il faut nécessairement laisser à ce qui doit avoir un caractère d'originalité ; unis cependant, comme nous l'étions très effectivement, très intimement, par un même esprit. Liberté dans l'unité, telle me paraît être la condition essentielle pour développer, chez les maîtres comme chez les élèves, l'esprit d'initiative, et le sentiment de la responsabilité. Sinon le travail manque d'attrait et demeure sans fruit, l'émulation fait défaut ; or, elle est nécessaire à tout ce qui doit vivre et prospérer.

Nous avons essayé de résoudre cette question : En quelle mesure l'esprit de l'enseignement secondaire doit-il se laisser pénétrer par l'esprit de l'enseignement primaire, et *vice versa?*

Notre personnel était à la hauteur de la tâche. Celui de la section élémentaire, y compris le sous-directeur, avait été formé pour l'enseignement primaire : M. Bauer, qui depuis octobre 1875 tient magistralement sa classe, fut bientôt suivi de M. de Saint-Étienne, de M. Vedel, autrefois professeur à l'excellente école de Bischwiller, de M. Becker, de M. Sénécal qui n'ont pas tardé à se pénétrer de l'esprit de la maison. Nous nous réunissions chaque semaine. Tous prenaient un intérêt égal à tous les élèves de toutes les classes. Une en-

tente commune s'établissait. C'est l'époque où l'École « a grandi, lutté, triomphé » [1].

Plusieurs de nos innovations ont été introduites dans les lycées où certaines classes sont confiées aujourd'hui à des instituteurs et même à des institutrices. En présence du rapprochement qui s'est ainsi établi dans les lycées entre les deux ordres d'enseignement et qui suppose entre les maîtres une certaine entente, on peut se demander si l'heure ne serait pas venue de laisser pénétrer dans nos grandes écoles primaires quelque chose du souffle plus élevé, plus libéral, qui jusqu'ici semble avoir été réservé à l'enseignement secondaire.

A l'avenue Vavin, nos élèves eurent pour professeur M. Gabriel Monod, pour conférenciers bénévoles, M. Friedel et M. Schutzenberger; pour visiteurs très attentifs M. Léon Bourgeois, entre autres, délégué de la Société pour l'Instruction élémentaire; M. Paul Bert, qui est resté deux matinées entières. Tel ancien élève se rappelle vaguement que dans la cour un grand monsieur le saisit familièrement, lui, « petit dixième », le plaça sur le perron, le fit causer en bon papa, et lui demanda de réciter ce qu'il savait le mieux. Ce visiteur était Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique.

## NOS VOISINS

La perspective de voir s'installer une école à leur porte n'avait pas le don d'exciter l'enthousiasme des habitants de la paisible avenue Vavin. Un contrat intervenu autrefois entre les propriétaires leur avait interdit, aux uns et aux

1. Paul Bert, discours. 1881.




LA SECTION ÉLÉMENTAIRE, 3, RUE VAVIN

autres, de louer leurs immeubles à des industries bruyantes. Bruyants, nous le serions peut-être ; mais, exercions-nous une industrie? L'affaire se débattait entre braves gens et finit par s'arranger, de même que plusieurs autres questions relatives à nos constructions.

Nous tâchions d'être des voisins corrects : mais avec des enfants et des jeunes gens, comment tout prévenir? Comment supposer, par exemple, qu'un béret lancé sur le toit, serait entraîné par la pluie, boucherait un conduit, et que l'eau pénétrerait dans le salon du voisin au risque de détériorer un tableau de grande valeur[1]? Comment obtenir des enfants la prudence, qui n'est pas de leur âge, ou la prévoyance qui n'est pas toujours du nôtre? Ainsi, lorsque, pour faire plaisir à mes pensionnaires je fis allumer le gaz qu'on venait d'installer dans les classes, — on travaillerait si bien maintenant, et ils voulaient s'en rendre compte — je n'avais pas prévu, ni l'entrepreneur non plus, que, pour avoir illuminé quelques instants sans y être préalablement autorisé par la Préfecture, je serais prié de me rendre au Palais de justice où je fus condamné à un franc d'amende et aux frais.

D'ailleurs, les enfants perdent parfois de vue les recommandations les mieux faites. Tout le monde n'a pas toujours, pour se faire obéir, l'autorité qu'avait le docteur Parrot. Lors d'une épidémie, il était accouru auprès d'un de mes jeunes gens, garçon sérieux, travailleur, qui, se sentant atteint, avait quitté la classe et pris le lit. Après l'avoir examiné et longuement regardé : « Jeune homme, dit-il, vous n'avez rien du tout. Vous allez vous lever, vous habiller et retourner en classe. » Et le docteur Parrot fut obéi.

1. L'accident fut cependant empêché. Notre voisin, ayant eu besoin de consulter un document, était revenu de la campagne au moment opportun.

Quand nous avons quitté l'avenue Vavin, le croirait-on, nos voisins nous regrettaient; ils nous l'ont dit et écrit[1]. M. Louis Gruner, qui souffrait d'une longue et douloureuse maladie, avait eu déjà un mot touchant. Je m'excusais auprès de lui du bruit de nos récréations. « Je vous en prie, dit-il, laissez-les crier et jouer! je prends plaisir à les entendre, ces enfants ; ils jettent une note gaie dans notre solitude. »

F. BRAEUNIG,
Sous-Directeur de l'École.

## LES PETITES CLASSES D'HISTOIRE

### 1874-1878

Si l'on me demandait quels sont les meilleurs souvenirs de ma vie de professeur, l'on me mettrait dans un grand embarras. Je n'en ai que de bons, je pourrais dire d'excellents. Depuis trente ans que j'enseigne à l'École des Hautes-Études, j'éprouve tous les ans une fierté joyeuse à voir accourir dans nos modestes salles deux cents à trois cents jeunes gens à qui nous n'offrons aucun avantage matériel, ni titres, ni places, rien que le plaisir de travailler avec nous aux recherches les plus ardues de l'érudition ; parmi nos anciens élèves, beaucoup occupent aujourd'hui des situations importantes dans l'enseignement en France et à l'étranger ; plusieurs sont devenus mes collègues à l'École même. Depuis dix-huit ans que j'enseigne à l'École Normale supérieure, il n'est pas un de mes

1. Notre maison, nos classes ont été occupées, à notre départ, par un cours de jeunes filles, qui s'y trouve encore aujourd'hui.

élèves qui ne soit resté mon ami, et je ne connais pas de tâche plus belle, mieux faite pour rendre heureux, que celle de former des maîtres capables de préparer pour le pays des citoyens éclairés et pénétrés de leurs devoirs. Enfin, durant les quatre années où j'ai enseigné l'histoire de France à l'École Alsacienne, j'ai cru, au milieu de la pétulante marmaille qui m'entourait, être le papa de cette ribambelle d'enfants intelligents et dociles. Pendant cette vie d'enseignement déjà longue, je n'ai trouvé chez mes chefs et mes collègues que de la bienveillance et de l'amitié ; chez mes élèves, que du respect et de l'affection.

Si pourtant on me forçait à dire à quel moment je me suis senti le plus complètement heureux dans mon activité, où j'ai eu le plus conscience d'être à la hauteur de ma tâche, où j'ai été le plus sûr et le plus joyeux des résultats de mon enseignement, à quel moment cela m'a le plus amusé et charmé d'être professeur, je crois que je dirais : c'est pendant les quatre années où j'ai fait la classe d'histoire aux enfants de huitième et de septième à l'École Alsacienne.

Il y a pour cela bien des raisons. D'abord, la date de mon entrée à l'École Alsacienne coïncide avec un temps où la vie m'a paru particulièrement souriante et belle. On était sorti de l'affreux cauchemar de la guerre et de la Commune : on voyait la France se relever peu à peu de ses ruines avec une vitalité incroyable : il y avait de tous côtés une immense bonne volonté, une émulation à servir la patrie blessée et mutilée, on parlait de la régénérer sans provoquer ni sourires ni soupirs. L'armée se reconstituait rapidement. L'industrie nationale était en pleine activité ; nos ennemis étaient assez effrayés de nos progrès pour y voir des menaces de revanche.

On élaborait de tous côtés des projets de réforme scolaire

qui devaient faire une âme nouvelle à la France vaincue et préparer au suffrage universel des électeurs dignes d'exercer leur redoutable mandat. Des hommes courageux se mettaient à l'œuvre sans attendre que les théoriciens eussent achevé leurs programmes. M. Godard risquait toute sa petite fortune dans la création de l'École Monge. Quelques braves gens réussissaient à réunir une centaine de mille francs pour offrir aux enfants chassés de l'Alsace par la guerre et l'annexion une école qui serait pour eux comme une image du pays natal. Que de belles espérances nous avons mises dans l'École Alsacienne! Elles ont été en partie réalisées. Notre École a été une des plus actives ouvrières de la réforme de l'enseignement secondaire. Mais combien nous sommes restés loin de nos rêves de 1874! Tout alors nous parlait de progrès, de confiance, d'union de tous les cœurs pour l'œuvre commune. On ne haïssait alors que la haine, on n'était intolérant que pour l'intolérance. On croyait voir naître une république héroïque, pure et généreuse, athénienne par l'esprit et chrétienne par le cœur.

A ces belles espérances de citoyen et de patriote, se joignaient pour moi des joies personnelles qui me faisaient trouver le ciel plus bleu, les arbres plus verts, les hommes meilleurs. Je venais de me marier, et quand je demandai à l'excellent M. Rieder de me confier l'enseignement de l'histoire en huitième et en septième, ce n'était pas seulement parce que, comme Alsacien et comme partisan des réformes scolaires, je croyais devoir apporter à l'École une contribution en nature, faute de pouvoir l'apporter en argent, mais c'était aussi parce que je croyais devoir mériter mon bonheur en faisant quelque chose d'utile pour les autres. J'allais pouvoir exercer avec les bambins de l'École mes facultés paternelles encore inoccupées. J'y ferais mon apprentissage.

Ce qui achevait de rendre cet enseignement délicieux, c'est qu'il était gratuit, du moins les deux premières années. Je sais bien que les fonctions de professeur ne sont jamais assez bien payées pour qu'on les recherche pour le vain appât du lucre, et que mes deux mille francs à l'École des Hautes Études, mon seul traitement d'alors, ne m'enrichissaient guère. Mais j'étais à l'âge où l'on compte les écus pour peu de chose, et le temps pour rien du tout. On a une vie infinie devant soi pour réaliser tous les rêves de la première jeunesse, et l'on croit disposer de forces inépuisables. Il est si bon alors de travailler pour le plaisir, pour l'honneur, pour le bien tout court ! J'étais bien sûr, comme cela, d'en donner à mes élèves pour plus que leur argent.

Enfin j'éprouvais dans mes cours de l'École Alsacienne un sentiment que je n'ai pas toujours eu ailleurs, celui de réaliser aussi complètement que possible le programme que je m'étais proposé. A l'École des Hautes-Études, à l'École Normale, j'ai toujours la conscience de ne pas savoir assez bien moi-même ce que je dois enseigner, de n'avoir pas eu le temps d'approfondir suffisamment les questions que je traite, de ne pas apporter à mes leçons de critique historique assez de précision, à mes leçons de pédagogie assez de clarté. A l'École Alsacienne, j'étais sûr d'en savoir plus qu'il n'était nécessaire pour mes petits élèves, de choisir juste ce qu'il fallait à leurs jeunes esprits ; je leur parlais d'abondance, librement, comme dans une conversation sérieuse et gaie, d'ami à amis, de père à enfants. J'éprouvais une sorte d'allégresse, dans ces leçons, à leur raconter la belle et héroïque légende de notre France, à leur apprendre tout ce qu'elle a fait de grand dans le monde, à la leur faire aimer dans tout ce qu'elle a de noble et de charmant, à leur enseigner aussi à être juste envers ses

voisins, ses rivaux et même ses ennemis, à les préparer à devenir de bons serviteurs du pays.

J'avais pu fixer moi-même mon programme et ma méthode. Je donnais deux heures de leçons par semaine en huitième et deux en septième. Pour éviter la perte de temps que cause la dictée d'un résumé, je remettais au professeur d'écriture un court résumé de chaque leçon. Il le reproduisait au tableau dans sa classe, comme modèle d'écriture. J'étais sûr ainsi que tous les élèves avaient un cahier d'histoire admirablement écrit, sans fautes d'orthographe dans les noms propres; l'application qu'ils avaient apportée à écrire les résumés les leur gravait dans la mémoire. J'exigeais en effet que les résumés fussent sus par cœur. Le premier quart d'heure de la leçon était consacré à des interrogations sur la leçon précédente; puis je parlais pendant une demi-heure sur la leçon du jour, dont mes élèves avaient déjà le résumé dans leur cahier, et ils m'écoutaient sans prendre de notes. Je m'efforçais de leur rendre bien vivants, bien clairs les faits que le résumé avait notés d'un mot bref. Je les choisissais peu nombreux, mais significatifs, et je réussissais, je crois, à les rendre intéressants, amusants même, par la familiarité du récit et la précision du détail. Pendant le dernier quart d'heure, je questionnais les élèves sur ce que je venais de leur raconter pour m'assurer qu'ils avaient tous bien compris et retenu l'essentiel. C'étaient les moins éveillés ou les plus étourdis, ou ceux dont je savais la mémoire lente ou rebelle, que j'interrogeais alors de préférence, afin d'être sûr d'avoir atteint mon but. Dans les interrogations du commencement de la classe, j'avais soin, au contraire, d'interroger successivement tous les élèves. Comme ils étaient peu nombreux, quinze à vingt au plus, chacun était interrogé une fois chaque semaine.

A la fin du trimestre je passais deux classes entières à la revision de tout ce que nous avions vu pendant les trois mois écoulés; à Pâques et à la fin de l'année, quatre classes étaient consacrées à une interrogation générale sur le cours. J'ai eu cette satisfaction de constater, et les parents qui assistaient à ces interrogations le constataient avec moi, que tous les élèves, sans exception, avaient retenu et compris tous les points essentiels qui leur avaient été enseignés, et qu'ils sortaient de la septième connaissant tous, d'une manière élémentaire, leur histoire de France.

Nous vivions si familièrement, si intimement ensemble, que je connaissais le fort et le faible de chacun d'eux, que leurs natures d'esprit comme leurs figures sont restées gravées dans ma mémoire. Je les revois encore, quand je pense à ces heureuses années, dans le paisible cadre de verdure de la petite cour de l'avenue Vavin : je revois le gros d'Andecy et le maigre Matter, l'un aujourd'hui négociant, l'autre magistrat distingué; Pierre Parrot, à la mine éveillée et gamine, Espagne, à la figure résolue et attentive; les voilà maintenant tous deux brillants officiers de cavalerie; Dupont, dont les douces allures de petite fille ne me faisaient guère prévoir en lui un futur officier de marine; et le sage Georges Friedel, et le remuant Georges Grimaux, et les Rey, et les de Morsier, les Kergomard et les Saglio, les de Coppet et les Subert.

Je me rappelle mille petits épisodes de leur vie d'écoliers. Vous souvenez-vous, Auburtin, du jour où vous arriviez en retard et où vous répondiez à M^lle^ Rieder, qui vous grondait de vous être attardé au Luxembourg : « Oh! Mademoiselle, les roses sentaient si bon! » On pouvait déjà deviner en vous l'artiste qui crée aujourd'hui de si originales peintures décoratives. Et vous, Pagès, irréprochable Pagès, vous souvenez-

vous de l'effroyable crise de larmes que je vous ai causée un jour en vous donnant un mauvais point, je ne sais plus pourquoi. C'était le premier mauvais point que vous eussiez jamais mérité (et encore l'aviez-vous mérité ?) ; vous vous croyiez à jamais déshonoré. J'ai effacé votre mauvais point, et votre réputation d'élève modèle est restée immaculée. Sur les quatre-vingt-douze élèves qui ont passé alors par mes mains, il en est bien peu dont le souvenir ne me soit encore présent, et il n'en est pas un seul qui m'ait laissé un mauvais souvenir. J'avais bien involontairement mes préférences, que je tâchais de ne pas laisser voir ; mais s'il en est quelques-uns avec qui je me sentais des liens de sympathie particuliers, je puis dire qu'ils m'ont tous été chers. Je ne puis songer sans émotion à ceux que la mort a enlevés (peu nombreux, grâce à Dieu, mais dont la perte a été cruelle), Dunkel, Géraud, Cléry ; et je pense avec une vraie joie aux succès que la plupart de mes petits élèves ont obtenus dans les carrières variées où ils sont entrés. Je vois parmi eux une demi-douzaine d'officiers, un marin, deux pasteurs, trois ou quatre peintres, deux chimistes, quatre ou cinq ingénieurs, trois ou quatre médecins, un magistrat, deux diplomates, trois professeurs, un artiste dramatique, un très grand nombre d'industriels et de commerçants, et pas un raté. Cela me prouve qu'ils ont reçu à l'École Alsacienne une éducation robuste et saine qui a dirigé la plupart d'entre eux vers les carrières pratiques. La carrière militaire est la plus largement représentée après les carrières pratiques, et l'on ne peut s'en étonner dans une école qui a dû sa fondation même à une pensée toute patriotique. Elle n'a pas créé de fausses vocations littéraires, elle n'a pas été une pépinière de déclassés ; mais elle a donné à l'Université des serviteurs excellents, et j'éprouve quelque

orgueil à constater que les trois professeurs sortis des générations dont j'ai été le maître sont trois professeurs d'histoire. Après leur avoir appris l'histoire de France en huitième et septième, je les ai retrouvés l'un à l'École Normale, Pagès, et les deux autres, Pariset et Kergomard, à la Sorbonne. Deux d'entre eux se sont disputé la première place à l'agrégation d'histoire, l'un en 1888, l'autre en 1889. Mes collègues de l'École Normale et de la Sorbonne ne m'en voudront pas si j'ai la vanité de penser que mes humbles leçons de l'École Alsacienne ont été pour une petite part dans leur vocation et leur succès.

GABRIEL MONOD,
Membre de l'Institut.

## LA SECTION CLASSIQUE A LA RUE D'ASSAS

### 1876-1881

La section classique de l'École Alsacienne a séjourné pendant cinq ans dans une maison située au n° 92 de la rue d'Assas. En me recueillant pour rappeler les souvenirs personnels que cette période évoque en moi, je les vois accourir en foule, gracieux, souriants, et je ne crains pas de dire que le sentiment de joie sereine et réconfortante qu'ils me font éprouver sera partagé par tous les survivants de cette époque d'épanouissement et d'espérance.

Il y a vingt-deux ans. Les maisons élégantes de l'avenue de l'Observatoire n'étaient pas encore construites : l'ancienne pépinière était un désert abrupt. La rue d'Assas, dans cette partie, n'était construite que d'un côté. Au numéro 92, entre deux maisons neuves annonçant l'invasion du Paris moderne

dans ces tranquilles parages, on voyait un mur couronné de vigne vierge au-dessus duquel se balançaient les frondaisons d'arbres antiques. Au bout du mur, une petite porte s'ouvrait discrètement, et donnait accès dans une longue allée entièrement recouverte par un berceau de lierre. Et quand on était au bout du jardin, en face de la maison, ce n'était point fini encore. De l'autre côté, entre deux murs de près de cent mètres de long, une avenue conduisait à la rue Notre-Dame-des-Champs. A droite et à gauche, des jardins, de grands arbres, et le sifflement des merles, et le murmure du vent dans les branches. Que sont devenus, hélas! ces asiles de verdure en plein Paris? mais où sont les neiges d'antan?

Au milieu de tout cela, et bien dégagée dans une clairière, s'élevait la maison, habitée jadis par la famille Devéria. Elle était adossée au nord à d'autres bâtiments, et ouvrait portes et fenêtres sur le levant, sur le midi et sur le couchant, de façon à ne point perdre, du matin au soir, un rayon de soleil. Rien de l'architecture scolaire : c'était une bonne maison bourgeoise, vaste, simple, mais assez cossue, où l'on sentait qu'une famille patriarcale avait pris toutes ses précautions pour vivre au large. Quand la section classique de l'École Alsacienne s'y installa, en novembre 1876, le directeur et les siens se réservèrent le second étage : au rez-de-chaussée et au premier, salons, salles à manger, chambres à coucher furent transformés en classes.

Mais, quelle que fût la séparation établie entre le domaine scolaire et le domaine privé, on se sentait toujours comme entouré par la famille, qui ne songeait point à se dissimuler ni à se désintéresser de la vie de l'École. Et c'était déjà là une chose nouvelle, qui rompait heureusement avec une longue tradition. Nous autres jeunes professeurs, enfants de



LA SECTION CLASSIQUE, 92, RUE D'ASSAS

l'internat, nous nous rappelions combien étaient épaisses les barrières qui nous séparaient, quand nous étions écoliers, de la vie de famille. Pour nous surveiller, pour nous instruire, pour nous servir, nous ne voyions que des hommes, des fonctionnaires. Pourtant le proviseur, le censeur, l'économe étaient mariés, avaient des enfants... On ne voyait jamais une femme dans nos couloirs. La présence de la femme du proviseur, même à l'infirmerie, eût été considérée, dans ces temps austères, comme inconvenante. Aussi ne parlait-on de ces êtres à part qu'avec un mystère qui n'était pas toujours respectueux. Rien de tel dans notre jolie maison de la rue d'Assas, où il n'était pas rare de rencontrer des dames, des jeunes filles au jardin, dans l'escalier, dans nos classes même les jours d'examen; nul ne s'en étonnait : c'étaient les amies de la famille du directeur, c'étaient les mères, les sœurs de nos écoliers. Que dirai-je de la joyeuse leçon de danse qui bien souvent me causa des distractions pendant mes soirées de travail, ou des ébats d'une nombreuse jeunesse, par les soirs d'été, dans le vaste jardin ?

Le directeur de l'École, M. Rieder, au lieu de se tenir à l'écart afin de trôner dans une majesté factice, recherchait au contraire tous les moyens de se rapprocher de ses élèves, de leurs parents, et aussi de ses professeurs. Nous ne nous aperçûmes jamais qu'il y perdît rien en marques extérieures de respect ; mais il y gagnait beaucoup, comme un vrai père de famille, en autorité morale, et l'on peut dire que jamais influence personnelle ne fut plus grande. Jamais, pour ainsi dire, il ne donnait un ordre : il suggérait une idée, il mettait un projet en discussion, il admettait les objections, et cependant rien ne se faisait qui ne fût conforme aux idées très nettes qu'il avait sur le but à atteindre et sur les moyens d'y

parvenir. Et ce n'étaient point toujours des discussions en règle, dans des réunions convoquées à cet effet; c'était un mot dit en passant, pendant une récréation, une conversation cordiale à sa table ou en face d'une tasse de thé ; on se sentait adopté par lui, on faisait vraiment partie de sa plus étroite intimité.

Ce mélange piquant d'autorité et de bonhomie chez le directeur accomplissait de vrais miracles. D'abord il sut attirer et grouper autour de lui une pléiade de jeunes professeurs du plus haut mérite : qu'il me suffise de citer des humanistes ou des historiens comme Bougier, Bauzon, Créhange, Godet, Mehouas, Krebs, Humbert, si prématurément enlevé à l'affection de ses amis et au brillant avenir qui l'attendait ; des savants comme Max Bonnet, Châtelain, H. Laurent, Hanriot, Bémont, de la Blanchère ; des écrivains et publicistes comme Moireau, Judet, Bourget. Et quand ils furent groupés, cette cordialité communicative, avec laquelle ils étaient reçus, fit d'eux des serviteurs dévoués à qui l'on pouvait demander des choses qui étaient bien nouvelles alors et qui eussent semblé monstrueuses ailleurs : surveiller les élèves pendant les entrées, les sorties, les récréations ; les accompagner au gymnase Pascaud ; faire des leçons dans les musées, après avoir traversé la moitié de Paris avec une vingtaine d'enfants en rangs ! Tout cela s'exécutait gaiement, parce que ces jeunes hommes, venus des points les plus opposés de l'horizon, se sentaient gagnés par la bonne volonté générale. De sorte que la cordialité de l'accueil accomplissait du premier coup et sans violence ce qui ailleurs est le fruit de longues années de patience, l'unité, la cohésion du corps enseignant. Tous se sentaient également chez eux, associés pour une belle œuvre. De là cette bonne entente qui

ne se démentit jamais, et ces chaudes amitiés que le temps a cimentées : j'en appelle aux souvenirs des survivants de ces temps lointains, où il n'était pas admis, quand on sortait ensemble de l'École le matin, qu'on se séparât : aussi, quels joyeux déjeuners!

Mais c'est sur les élèves surtout que se faisait sentir cette influence bienfaisante. L'expérience tentée par l'École Alsacienne touchait à son moment le plus difficile, non seulement pour l'application des méthodes d'enseignement, mais encore pour l'établissement du nouveau régime de discipline que l'on rêvait. Comment faire vivre et travailler en paix, sans pensums, sans retenues, sans séquestre, des élèves de l'enseignement secondaire, des garçons de douze à dix-huit ans? La volonté de tous les fondateurs de l'École était formelle : rien que par la liberté, et en vue de la liberté ; par conséquent, nulle contrainte inutile, nulle intervention de la violence, aucune punition matérielle, punitions et récompenses purement morales. Cela paraissait à bien des gens du dehors, et même à quelques professeurs nouveaux venus, une pure utopie. Je me souviens que l'un de nous déclarait que ce système tout platonique n'aurait jamais prise sur les élèves des classes supérieures. Un jour, il eut la satisfaction de s'entendre désigner en termes injurieux, en traversant le Luxembourg, par un élève à qui il avait donné une *observation :* il fut convaincu de l'efficacité de la punition. C'était toute une révolution introduite dans nos mœurs scolaires.

Je ne veux pas dire par là que tous nos écoliers fussent de petits saints ; l'anecdote que je viens de rapporter prouve qu'ils étaient parfois capables de mouvements d'impatience et même de révolte. A dire vrai, ils pouvaient sembler au premier abord moins disciplinés que des internes. Nos *mouve-*

*ments* étaient loin d'être silencieux ; nos récréations étaient bruyantes ; il se faisait beaucoup d'espiègleries ; mais jamais de complots, ni de machinations sournoises, ni de conciliabules malsains, jamais la faute honteuse et dégradante. Les plus grands écarts de nos écoliers, même envers leurs maîtres dont ils sont tous, en fin de compte, demeurés les amis, étaient ceux de ces enfants dont parle La Bruyère, de ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

D'ailleurs, qu'aurions-nous été capables de faire, si nous n'avions pu compter sur la bonne volonté, sur l'activité, sur l'énergie de chacun de nos écoliers ? Songez qu'il fallait avoir du courage, en ce temps-là, pour se confier à nos mains. Le baccalauréat, le sacro-saint baccalauréat comportait encore comme épreuve fondamentale, à côté de la version latine, le discours latin ! Or, l'École Alsacienne, éprise des choses plutôt que des mots, des réalités plutôt que des formes, affichait la prétention de supprimer, ou tout au moins de réduire singulièrement ce qu'elle appelait des exercices de luxe : vers latins, thèmes, discours latins ! Eh bien ! telle était la confiance qu'ils avaient en nous, qu'ils ne craignaient pas de nous suivre dans les voies nouvelles que nous leur tracions ; il faut se hâter d'ajouter qu'ils en étaient amplement récompensés par le succès final.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur ce qu'il y avait d'original dans le plan d'études et dans les méthodes employées à l'École Alsacienne ; on trouvera cet exposé dans d'autres parties de cette publication. Mais ce que je puis dire, c'est l'entrain, l'ardeur, la foi avec lesquels on les appliquait et qui les rendaient tout particulièrement efficaces. Une méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, risque, faute de vigilance,

de devenir bien vite une routine, même entre les mains de celui qui la croit bonne. Qu'arrivera-t-il quand elle sera employée par quelqu'un qui n'y croira pas? Rien de tel n'était à craindre à cette époque de jeunesse et de vie. Chacun de nous se donnait à son travail de toute son âme, et cherchait chaque jour à se perfectionner. Les élèves le sentaient et nous suivaient avec joie, de sorte que de part et d'autre nous donnions notre maximum d'effort. Nos méthodes étaient bonnes sans doute, mais notre état d'esprit était meilleur encore.

On voit une trace de cette activité dans les monographies qui furent publiées en vue de l'Exposition de 1878. Notre directeur nous avait donné l'exemple par une fort intéressante étude sur Coménius, imprimée à la suite de son troisième rapport (juillet 1877). Dans le courant de l'année, il réclama de chacun de nous un exposé de son enseignement. Ces courtes notices étaient l'objet de longues conversations préalables, puis de discussions fécondes. Je viens de les relire : quelques-unes sont fort originales, toutes sont intéressantes et ont le ton de la sincérité la plus complète.

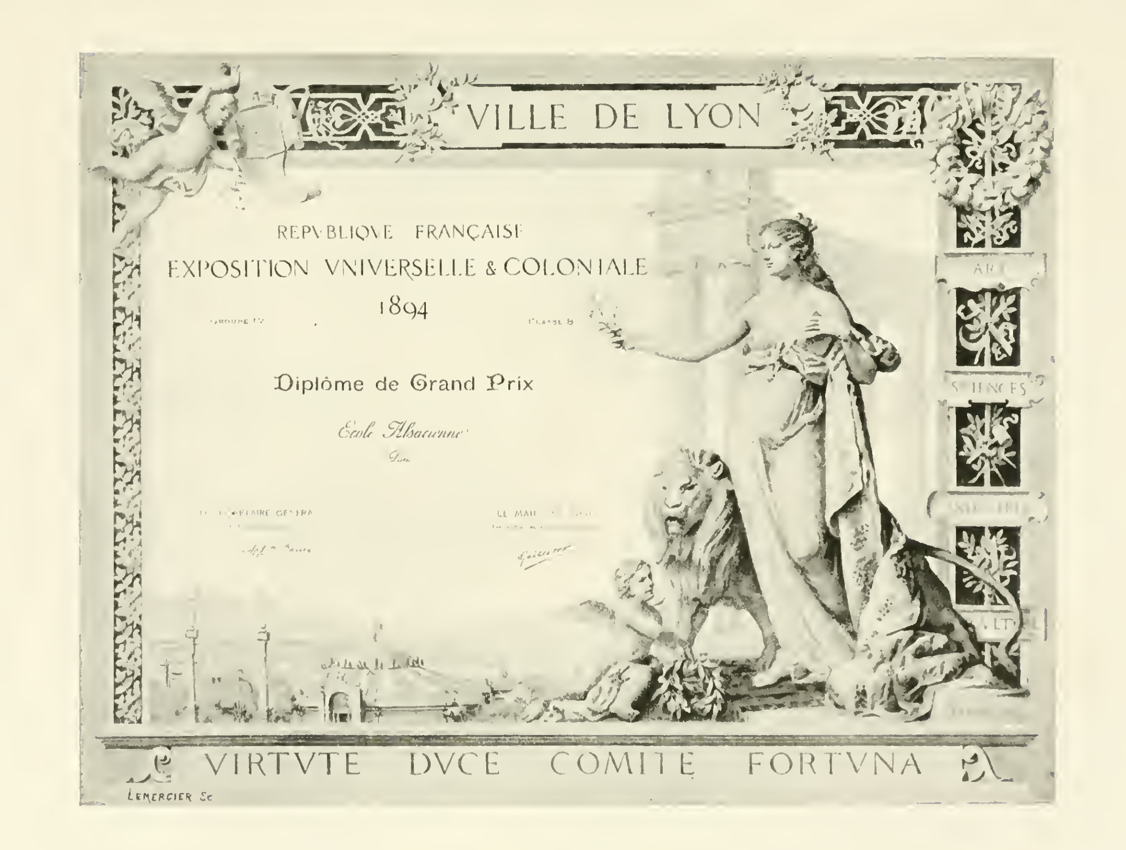
Les cinq années qui s'écoulèrent ainsi furent, pour notre École, particulièrement heureuses : notre succès s'affirmait de jour en jour, et l'avenir nous appartenait. Le nombre de nos élèves s'accroissait d'une façon régulière et réjouissante : notre section classique (sans compter la classe de sixième qui était rattachée à la section élémentaire et continuait à vivre avenue Vavin), s'éleva d'une quarantaine à près de cent. Notre succès au baccalauréat fut éclatant, nous recevions de toutes parts les meilleurs encouragements, et nous vivions d'une vie intense, sans avoir besoin de la secousse des événements du dehors.

A deux reprises cependant, nous fûmes directement en contact avec le monde extérieur, et nous nous en tirâmes à

9

notre honneur. La première fois, ce fut lors de l'Exposition de 1878. Il y avait quelque hardiesse, pour une école qui était en pleine période d'organisation, à tenter de se mesurer avec tant d'établissements dont l'autorité était consacrée. A quoi bon, disaient quelques amis timorés, attirer l'attention sur vos essais, sur vos tâtonnements? Attendez d'être solidement établis. Mais notre directeur et notre Conseil d'administration ne l'entendirent pas ainsi, et déclarèrent que, dès ses premiers pas, l'École Alsacienne devait être prête à soutenir toutes les luttes. On organisa donc une exposition. Quelle exposition! On ne sait de quoi s'étonner le plus, de sa modestie ou de sa hardiesse. L'espace qui lui était réservé avait juste 1 mètre de large. En haut, on voyait deux vues peintes en grisaille : la maison de l'avenue Vavin et celle de la rue d'Assas. Au-dessous un cartonnier contenait les rapports du directeur, les notices des professeurs, les programmes, et puis, en grande quantité, des devoirs d'élèves, des travaux de toute sorte, déposés tels qu'ils avaient été faits, avec une entière sincérité. L'examen de ces cartons excita l'hilarité de beaucoup de gens; d'autres se contentaient de sourire; mais les pédagogues avisés s'aperçurent qu'il y avait là quelque chose de fécond, et M. Rieder reçut les témoignages de sympathie les plus précieux. Beaucoup d'étrangers furent frappés de l'originalité de notre régime, et nous reçûmes la visite de savants venus de presque tous les pays du monde, particulièrement de Suisse, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie, de Finlande, de Suède et de Norvège. Le jury de l'Exposition accorda à l'École Alsacienne une médaille de bronze[1].

1. En 1889 l'École était hors concours, le directeur faisant partie du jury des récompenses. Plus tard, elle a eu des succès à d'autres expositions. En 1894, à Lyon, elle a obtenu un « diplôme de Grand Prix ».


VILLE DE LYON
REPVBLIQVE FRANÇAISE
EXPOSITION VNIVERSELLE & COLONIALE
1894
Diplôme de Grand Prix
Ecole Alsacienne
ART
SCIENCES
VIRTVTE DVCE COMITE FORTVNA
LEMERCIER Sc

La deuxième fois que l'École put se rendre compte qu'elle s'était fait une place assez considérable dans le monde, c'est quand elle fut visitée officiellement par le ministre qui fut à la fois un homme de progrès et un grand patriote, Jules Ferry. Je me souviens encore du sentiment de fierté que j'éprouvai en recevant à notre petite porte de la rue d'Assas, pour le conduire au cabinet du directeur, le ministre accompagné des principaux directeurs de son ministère, et de notre ami M. Gabriel Monod. Aucune manifestation ne les attendait. Ainsi l'avait désiré notre visiteur; il tenait à nous voir dans notre vie de tous les jours. Avec la plus grande cordialité, il vint s'asseoir dans chacune de nos classes, écoutant les professeurs et interrogeant lui-même les élèves. Il nous accorda les éloges les plus flatteurs, et il voulut bien dire à notre directeur, à quelque temps de là, qu'il avait beaucoup puisé chez nous pour le régime nouveau qu'il voulait établir dans l'Université. C'était pour notre École, qui n'eut jamais d'autre ressort que le patriotisme le plus désintéressé, la plus glorieuse des récompenses.

Mais nos locaux devenaient trop étroits. Le nombre des élèves augmentait chaque année, et l'on avait eu beau construire une annexe à la maison de la rue d'Assas, on ne pouvait plus les loger. Aussi attendait-on avec impatience de pouvoir occuper les nouveaux bâtiments où l'École Alsacienne est installée aujourd'hui, et qui se construisaient grâce à un emprunt contracté parmi les amis de notre œuvre. Cette décision n'avait pas été prise sans de longues et graves discussions. Plusieurs de nos amis, satisfaits des succès obtenus par la section élémentaire et nos premières classes de latin, voulaient que l'École restât ce qu'on appelle ailleurs un *progymnase*, et que, pour les classes supérieures, elle envoyât

ses élèves au lycée. D'autres, au contraire, faisaient observer que le défaut de concordance entre nos programmes et ceux des lycées[1] risquait de donner de nos élèves, au début, une impression fausse et fâcheuse, qui découragerait leur zèle et compromettrait pour l'avenir notre recrutement; que d'ailleurs il importait au bon renom de notre École, à la réussite éclatante de la doctrine qu'elle soutenait, de livrer à la société des jeunes gens entièrement formés par elle. Cette dernière opinion, défendue avec une chaleur communicative par l'illustre doyen de la Faculté de médecine, M. Wurtz, avait fini par rallier tous les suffrages.

Donc l'École Alsacienne, loin d'être décapitée, allait prendre possession des vastes et beaux locaux qu'on lui préparait. Les ouvriers de la première heure, tout en saluant de tous leurs vœux cet heureux changement, ne purent s'empêcher cependant, au moment de quitter les ombrages de la rue d'Assas, de jeter un regard de regret sur la modeste maison qui avait vu la période la plus féconde en efforts qu'eût traversée notre École. Désormais, nous professerions dans de vraies classes, dans de vrais laboratoires; nous n'aurions plus qu'à suivre les méthodes et les programmes élaborés avec tant de soin; tout devenait plus facile. Pourtant nous sentions que notre succès même et le couronnement de nos efforts allait enlever quelque chose à notre joie, à notre belle santé morale. C'est que l'effort par lui-même est attrayant, et qu'il arrive au hardi pionnier, habitué à se frayer son sentier la hache à la main, de s'ennuyer sur la grande route. Certes, la vie toujours active que l'on mène à l'École Alsacienne n'a permis à personne de se laisser aller à cette sorte d'ennui;

1. Depuis 1880, le rapprochement s'est fait presque complètement entre les deux programmes.

mais il n'en est pas moins vrai que la période héroïque de son histoire était close.

E. MARTY,

Professeur à l'École Alsacienne.
Ancien sous-directeur de la Section classique.

## VICTOR HUMBERT

1874-1878

Il est une figure qui appartient au passé à jamais disparu de notre École et que nous ne saurions omettre dans cette fête du souvenir : c'est celle de Victor Humbert. Resté seulement quatre ans parmi nous, de 1874 à 1878, Humbert y a marqué sa place par son enseignement comme par ses qualités personnelles, et il date une époque de notre développement.



VICTOR HUMBERT

Né à Haguenau, en 1847, après de fortes études dans sa ville natale, puis à Sainte-Barbe, il quittait le collège peu avant la guerre, simple bachelier comme tant d'autres. Comme tant d'autres aussi, il prit la seule voie praticable alors aux jeunes gens attirés vers l'enseignement, quand l'École Normale ne s'ouvrait pas pour eux; il devint maître auxiliaire au lycée de Strasbourg, puis au lycée de Bordeaux.

Mais il n'était pas à craindre que l'ambition, naturelle à son âme, tournât en révolté contre la destinée ce lettré débutant ainsi péniblement dans la vie. Il était de cette forte race d'Alsace, patiente sous la discipline qu'elle accepte ; et ses instincts naturels, fortifiés par l'éducation, donnèrent à son corps délicat l'énergie de s'évader par le travail seul de la situation modeste que lui faisait le sort. Professeur à Blaye en 1871, il prend bientôt sa licence ès lettres, et revient dès 1872 à Paris enseigner l'allemand à l'école Lavoisier et à Sainte-Barbe.

A Paris, il devait aller naturellement aux hommes qui avaient au cœur, comme lui, la chaude espérance de refaire l'enseignement en France, et par l'enseignement l'âme de la jeunesse. L'École Alsacienne s'ouvrait alors comme un atelier de ce travail de rénovation et, à côté de M. Braeunig, la section classique se fondait sous la direction du vénéré M. Rieder. Victor Humbert y fut de la toute première équipe du personnel enseignant. Chargé de professer la géographie, c'est lui qui a établi cet enseignement à l'École ; c'est lui qui, ouvert aux idées du temps, en a fait (méthode originale alors) un enseignement par la vue et par la démonstration au tableau. Nous formions tous, aux côtés de M. Rieder, comme une famille sous les yeux de son chef indulgent et confiant, parce qu'il sait tout son monde animé du même esprit dont il est le foyer. Et, grâce au rapprochement de l'âge, des idées, du labeur quotidien, nous devenions des amis plus encore que des collègues.

Humbert était peut-être le plus liant de tous. Je vois encore ce grand garçon, au corps maigre, en apparence tout d'une pièce, où vivait cependant l'esprit le plus souple et le plus avisé ; sa tête allongée, dégarnie de bonne heure et penchée habituellement en avant, gardait volontiers une mine grave

dans l'enjouement de la conversation; mais les yeux gris s'allumaient facilement d'un éclair de malice, et des lèvres minces sortait une voix chantante où l'accent natal scandait les saillies et armait de mordant l'humour alsacien. Nullement scholar, il avait gardé de ses fortes études la curiosité de l'esprit. C'était chez lui comme un point d'honneur d'être averti et de travailler sans cesse à achever la politesse d'esprit acquise par la pratique des lettres; il mettait une sorte de pudeur à ne pas s'enfermer dans une science spéciale, et il prétendait paraître simplement un homme cultivé avant de faire figure d'érudit.

Cette libre attitude dénotait non pas un sot dilettantisme, ni l'affectation d'un ridicule dédain pour son métier, mais le puissant attrait et le goût passionné de la vie dans sa variété la plus diverse. Son enseignement, à mesure qu'il en devenait plus maître, lui ouvrait du champ sur le monde entier, et l'effort, alors confiant, de la France vers la liberté, vers la justice, vers la réparation qu'elle sentait lui être due, le portait à s'essayer de toutes parts. En même temps qu'il compose en collaboration avec M. Jost, son beau-frère[1], d'excellents petits livres d'enseignement élémentaire, il prépare pour l'École un matériel de géographie, il rédige des chroniques de Paris pour un journal étranger, il fait connaître dans la *Revue bleue* un poète finlandais, Runeberg. Toute cette activité s'accroît encore pendant l'Exposition de 1878. Et quand il apprend l'organisation d'un voyage de touristes autour du monde, il saisit avec ardeur cette occasion d'agrandir son esprit et de rapprendre la géographie par une vue directe des continents et des mers. Dans ce premier essai du tourisme instructif, Humbert ne figurait pas comme un banal spectateur : il

1. Aujourd'hui inspecteur général de l'enseignement primaire.

devait, à chaque pays nouveau, en donner une idée à ses compagnons de bord par des conférences et résumer dans un tableau d'ensemble ce que les escales et les excursions leur offriraient en détail.

L'échec de ce voyage de la *Junon* fut fatal à Humbert. Parti avec une santé déjà compromise, il lui fallut revenir sans ses compagnons, sur un bateau qui lui rendit pénible la longueur de la traversée; et, en touchant au Brésil, il fut atteint de la fièvre jaune qui l'emporta en quelques jours. Il mourut, à l'âge de 31 ans, en plein Océan, du terrible fléau; et le vaisseau ne put ramener ses restes à sa famille et à ses amis. — Le souvenir de cette nature fine, délicate, ouverte à tous les sentiments affectueux, l'exemple de son activité infatigable, des pages dispersées dans les journaux[1] et revues, voilà le seul trésor que nous ayons pu garder de cette vie utile et si bien employée dans sa brièveté.

GASTON CRÉHANGE,
Professeur à l'École Alsacienne.

## L'ÉCOLE ALSACIENNE CHEZ ELLE

DIRECTION
109, rue Notre-Dame-des-Champs.

SOUS-DIRECTION
128, rue d'Assas.

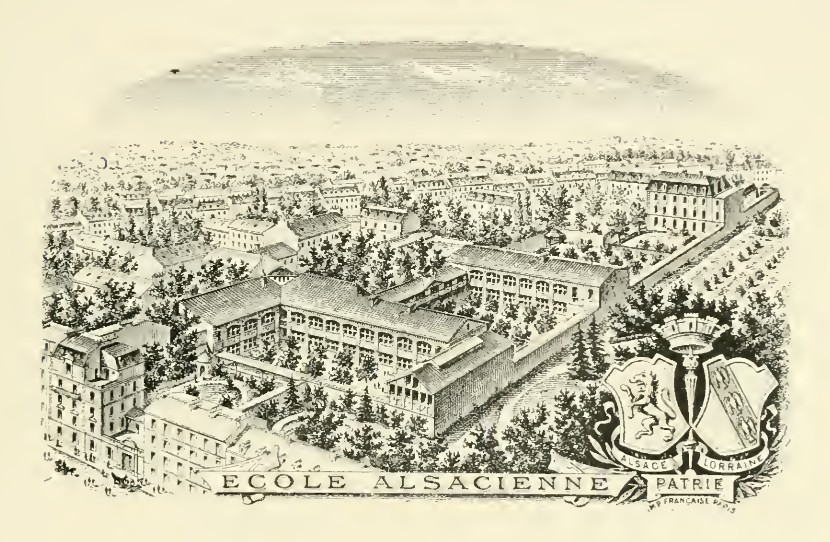
En 1881, la section classique fut obligée de quitter le numéro 92 de la rue d'Assas, afin de céder la place à l'usine Marinoni.

1. Ses correspondances du voyage de la *Junon* ont été insérées au *National*.

Le 9 juin, elle s'installa dans les beaux bâtiments élevés par M. Auburtin.

La section élémentaire la rejoignit bientôt. Depuis cette époque, l'École entière (elle a aujourd'hui trois sections), se trouve abritée sous le même toit.

Notre immeuble, avec ses belles salles de classe, ses trois




grandes cours, son gymnase, occupe une superficie de quatre mille vingt-quatre mètres carrés. Il s'étend du 109 rue Notre-Dame-des-Champs, où demeurent le directeur et M. Marty avec ses élèves, jusqu'au 128 de la rue d'Assas, où reste le sous-directeur avec les jeunes gens qui lui sont confiés.

## NOS ÉLÈVES

Nous avons aujourd'hui 83 élèves, dans les quatre classes de la section élémentaire ; 124 élèves, dans la section classique ; 58 élèves dans la section classique moderne ; soit un total de

265 élèves, chiffre qui n'a plus été atteint depuis 1882-1883, où nous avions 283 élèves inscrits.

A la dernière session d'examens (juillet-août 1897), nous avons présenté, aux différentes épreuves du baccalauréat, 48 candidats. Un candidat a été admissible, 40 ont été reçus soit 84,4 p. 100.

La moyenne de nos élèves reçus n'a jamais été inférieure à 75 p. 100.



M. TH. BECK

## NOS PROFESSEURS[1]

### 1897-1898

*Direction :*

MM. BECK (TH.), agrégé de l'Université, directeur.
BRAEUNIG (F.), instituteur, sous-directeur.
GRISIER (E.), instituteur, économe.

1. Voir : Liste générale des professeurs.

*Section élémentaire :*

MM. SÉNÉCAL, instituteur, professeur de dixième.
VEDEL, instituteur, professeur de neuvième.
BAUER, instituteur, professeur de huitième.
DE SAINT-ÉTIENNE, instituteur, professeur de septième.
Mlles RISLER (M.), agrégée de l'Université, professeur d'allemand.
LOGEROT (J.), certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand, professeur-adjointe d'allemand.
MM. BECKER (MICHEL), instituteur, professeur d'allemand.
RIEDER (MARCEL), professeur de dessin.
PIERNÉ (CH.), professeur de solfège.
DELSAHUT, professeur de gymnastique; avec deux moniteurs.

*Section classique :*

MM. RIQUET, licencié ès lettres, professeur de sixième.
TEXIER, bachelier ès lettres, professeur de cinquième.
MM. ESTÈVE, licencié ès lettres, professeur de quatrième.
MARTY (Ed.), agrégé de grammaire, professeur de troisième.
KREBS, licencié ès lettres, professeur de seconde.
SIRVEN, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres, professeur de rhétorique.
STEEG (TH.), agrégé de philosophie, professeur de philosophie.
WAHART, agrégé des langues vivantes, professeur d'allemand.
BECKER, professeur d'allemand.
DUSSAUZE, certificat d'aptitude, professeur d'anglais.
CULTRU (P.), agrégé d'histoire, professeur d'histoire (en congé).
MONIOT (A.), agrégé d'histoire, professeur d'histoire.
CRÉHANGE, agrégé d'histoire, professeur d'histoire et de géographie.
PAUVERT, licencié ès lettres, professeur d'histoire et de géographie.
GEORGET LA CHESNAIS (P.), licencié ès sciences, professeur de mathématiques.
SÉNÉCAL, professeur de mathématiques.
URBAIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
DAUPHIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
LAVAUX, licencié ès sciences, préparateur.
Dr RETTERER, professeur agrégé à la Faculté de médecine, professeur de sciences naturelles.
Dr LOISEL, docteur ès sciences, professeur de sciences naturelles.

MM. PIERNÉ (Ch.), professeur de solfège.
DE LA CHEVREUSE (J.), directeur de l'enseignement du dessin à vue.
RIEDER (Marcel), professeur de dessin à vue.
DELSAHUT, professeur de gymnastique ; avec deux moniteurs.

*Section classique moderne :*

LE MOINE, licencié ès lettres, professeur de français.
PAUVERT, licencié ès lettres, professeur de français, d'histoire et de géographie.
WAHART, agrégé des langues vivantes, professeur d'allemand.
BECKER (Michel), professeur d'allemand.
DUSSAUZE, certificat d'aptitude, professeur d'anglais.
LE BRUN, licencié, professeur d'anglais.
MONIOT, agrégé d'histoire, professeur d'histoire.
PERCHOT, docteur ès sciences, professeur de mathématiques.
COMBE, agrégé de l'enseignement spécial, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de mathématiques.
URBAIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
DAUPHIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
LAVAUX, licencié ès sciences, préparateur.
Dr LOISEL, docteur ès sciences, professeur de sciences naturelles.
SÉNÉCAL, instituteur, professeur de calligraphie.
GRISIER, instituteur, professeur de comptabilité.
KELLER, professeur à l'École normale primaire supérieure de Saint-Cloud, professeur de dessin géométrique.
DE LA CHEVREUSE (J.), professeur de dessin à vue.
DELSAHUT, professeur de gymnastique ; avec deux moniteurs.

*Interrogateurs :*

MM. ADAM (P.), docteur ès sciences, ancien professeur de l'École, interrogateur de sciences.
ANDOYER, chargé de cours à la Faculté des sciences, interrogateur de mathématiques.
BOUGIER, agrégé de l'Université, ancien professeur de l'École, interrogateur d'histoire et de géographie.
DIETZ, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres, ancien professeur de l'École, interrogateur de lettres.
MARCHEIX, ancien professeur de l'École, interrogateur de philosophie.
ROUX (E.), commandant, interrogateur de mathématiques.

***

Du mois d'octobre 1873 jusqu'à la fin de cette 25^e année scolaire un grand effort a été accompli au profit de l'enseignement secondaire, libre, laïque. Un bel exemple a été donné de ce que peut l'initiative privée.

Nous souhaitons ardemment que notre chère École vive et prospère, qu'elle modifie ses programmes d'enseignement suivant les circonstances, mais qu'elle reste fidèle à la pensée de ses fondateurs. Ils l'ont voulue auxiliaire utile de l'Université, ardente, agissante, donnant une éducation à la fois libérale et morale, formant des Français respectueux de tout ce qui est respectable, et défenseurs convaincus des droits de la conscience.

F. BRAEUNIG,

Sous-Directeur de l'École.





# INAUGURATION DE LA NOUVELLE ÉCOLE[1]

## LE 9 JUIN 1881

---

### M. PAUL BERT

L'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments de l'École Alsacienne a eu lieu le 9 juin 1881, sous la présidence de M. Paul Bert. *Pro scientia et patria,* telle avait été la devise des fondateurs de l'École; on ne pouvait donc mieux s'adresser qu'à l'illustre savant et au grand patriote dont le souvenir restera vivant dans l'histoire de notre pays. Dans un magistral discours, il a tracé les caractères essentiels de notre maison, dont l'aspect souriant répond si bien à l'esprit qui règne parmi ses habitants. En rappelant les origines de l'École Alsacienne, il a rendu hommage à ceux qui, en l'appelant à la vie, ont été inspirés par de nobles pensées et de généreux sentiments. « En faisant œuvre de patriotes, vous avez fait œuvre de pédagogues. » Et il ajouta ces paroles qui ont été couvertes d'applaudissements : « Votre œuvre a peut-être dépassé vos prévisions, sinon vos désirs. Tant il est vrai qu'à ceux qui aiment profondément la patrie, tout

1. Voir *Inauguration des nouveaux bâtiments,* brochure, librairie Cerf, 1881.

le reste est donné par surcroît! Oui, vous avez fait œuvre de pédagogues. Et avec quelle utilité! quelle efficacité! Ah! l'Université a besoin d'établissements semblables au vôtre. Vous n'êtes pas des concurrents voulant, comme on a osé le dire, lui disputer l'âme de la France! Vous êtes des auxiliaires de l'Université, faisant pour elle des expériences qu'elle ne peut et peut-être ne doit pas tenter elle-même. »



M. PAUL BERT

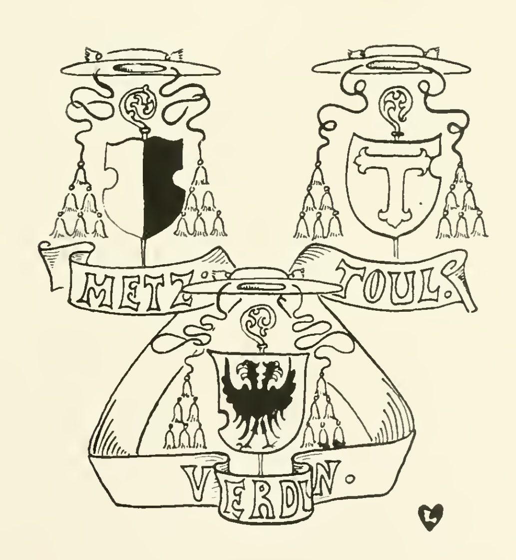
En parlant des réformes tentées par l'École Alsacienne dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation, l'orateur la félicite du fond de son cœur d'avoir résolu avec succès un problème pédagogique de la plus haute gravité.

« Je veux parler de vos relations avec vos élèves, de votre discipline et de ses conséquences, de vos récompenses et de vos punitions. Ici vous êtes bien en avant de l'Université, et je ne sais vraiment quand elle vous suivra... Et ce que j'admire le plus en tout ceci, ce sont vos récompenses. Plus de concours, plus de prix! Vous avez eu les premiers le courage de supprimer cet appareil vaniteux et sonore. — L'ensemble de vos notes s'applique à *toutes* les branches du savoir, à tous les incidents de la vie scolaire. Vous ne vous efforcez pas d'établir une hiérarchie trop souvent illusoire, parfois injuste, toujours puérile. Et quand arrive le jour du jugement public, vous dites, avec une simplicité qui a sa grandeur : Ceux-ci ont *très bien* fait, ceux-ci

ont *bien*, ceux-ci ont *assez bien* fait leur devoir. Vous enseignez ainsi à l'enfant qu'il faut l'action suivie et persistante, le bon vouloir et le bon agir de tous les instants. »

En l'absence d'une véritable distribution de prix, il n'y avait pas à l'École Alsacienne de séances solennelles de fin d'année. Les mentions avec diplômes étaient remises aux élèves dans l'intimité de la classe, nous pourrions dire dans l'intimité du foyer. En 1887 seulement, le Conseil d'administration, pensant qu'il y avait quelque chose d'un peu sec et brusque dans cette manière de se séparer et qu'une réunion des parents et amis, des maîtres et élèves était de nature à créer un courant de forte sympathie, décida de les réunir à l'École, le dernier jour de l'année scolaire.

TH. BECK.





# NOS SÉANCES DE FIN D'ANNÉE

## I

## DISCOURS DES PRÉSIDENTS

Depuis 1887, il y a eu tous les ans, dans les derniers jours de juillet, une séance officielle présidée par une personnalité éminente du monde politique ou universitaire. C'était, c'est encore une affirmation éloquente des liens qui unissent notre institution à l'État et à l'Université. Ces messieurs ont donné à l'École Alsacienne un témoignage précieux et encourageant de leur estime et de leur confiance. Ils ont admirablement caractérisé ses vues et ses tendances, affirmé nettement ses ambitions et ses efforts en même temps que sa raison d'être et rendu un éclatant hommage au désintéressement, à l'esprit de sacrifice et de solidarité des fondateurs et des amis de l'œuvre. C'est bien le moins qu'ils occupent une place d'honneur dans ce livre d'or où sont consignés tant de vives impressions et de chers souvenirs.

M. F. BUISSON

M. F. Buisson, conseiller d'État, directeur de l'Enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, a présidé notre première séance de fin d'année. Il s'est acquitté de sa tâche en père de famille, en ami de l'école, en homme aux idées larges et généreuses, avec l'autorité que donnent l'expérience et la haute conscience.



M. F. BUISSON

Il n'est pas surprenant que M. Buisson, qui s'est dévoué tout entier à l'éducation du peuple, ait été frappé des efforts qu'on faisait à l'École Alsacienne pour créer un foyer d'éducation. « Ce qui me frappe, c'est cette ambition continuelle de faire ici autre chose que de l'enseignement, d'y faire de l'éducation, parce que l'enseignement, même le meilleur, ne vise que l'intelligence ; l'éducation entreprend de faire l'homme tout entier. C'est ici l'originalité de l'École. On ne s'en est pas tenu aux idées générales ; c'est par le détail qu'on s'est appliqué à faire de l'École elle-même un milieu éducatif, un milieu où il est impossible que l'enfant vive sans en recevoir de toutes parts, à son insu, des impressions et des influences dont chacune contribue à son éducation. »

M. Buisson a très bien caractérisé, en termes simples et

chamants, le système éducatif employé à l'École pour développer la personnalité morale chez l'enfant, pour encourager ses efforts, pour lui enseigner l'art de se gouverner, pour « lui apprendre l'idéal ».

Que ne puis-je reproduire les accents patriotiques que l'âme ardente de M. Buisson a fait vibrer à la fin de son discours! « Cette maison semble s'élever, tout exprès, pour tenir tête à un mot impie : la force prime le droit. Cette École s'est fondée comme une école de protestation contre la théorie du fait accompli et de la résignation passive... On est arrivé ici à combattre jusque dans les plus innocentes manifestations de la vie scolaire, tout ce qui semble appeler le culte du succès, tout ce qui détourne de l'idée pure du devoir. »

C'est sous l'empire d'une émotion aussi vive qu'était impatiente la joie des plus petits qu'on s'est dit : au revoir, après cette belle fête.

### M. ERNEST LAVISSE

L'année suivante, le 28 juillet 1888, c'était encore un membre de l'Université qui présidait la solennité : M. E. Lavisse, le savant et éloquent professeur de la Sorbonne, l'ami de la jeunesse universitaire, l'écrivain de premier ordre qui a fait une étude spéciale de la question d'Alsace et qui s'y adonnera avec passion tant qu'elle ne sera pas résolue selon le droit et la justice.

M. Lavisse a fait une comparaison des plus spirituelles entre le système d'instruction d'autrefois et celui d'aujourd'hui ; il a parlé de ses expériences personnelles et n'en a été que plus intéressant. « Nous avons fait à notre propre éducation un procès sévère, qui nous en a révélé tous les

défauts et les lacunes. Nous avons voulu que vous fussiez élevés mieux que nous, et que ce qui nous avait manqué vous fût prodigué. De là des réformes scolaires, le zèle que nous y avons apporté, mais aussi les excès où nous sommes tombés. » Ces excès étaient inévitables, et l'on a fait, depuis, des efforts sérieux, mais insuffisants encore, pour concilier l'éducation classique avec nos besoins modernes. M. Lavisse signale, avec l'autorité qu'on lui connaît, deux erreurs capitales qui pèsent encore sur les esprits : « Nous semblons croire que les études finissent avec le collège, et pour y enseigner le tout de chaque chose, nous avons mis les collégiens au régime de l'encyclopédie. Nous prétendons de plus que toutes les études soient vérifiées et contrôlées par l'examen. L'enseignement secondaire est non pas la fin, mais une préparation ; non pas la bataille elle-même, mais la gymnastique qui fait le bon soldat. » Le maître parle d'or quand il ajoute : « L'enseignement secondaire, par cela même qu'il est une gymnastique, doit tenir compte des aptitudes de chacun. Soumettre tous les esprits à un régime uniforme, c'est faire violence à la nature. *Dans toutes les maisons d'éducation, chaque écolier doit être mis en observation jusqu'à ce qu'il soit bien connu.* Traiter chacun pour soi, selon ses besoins personnels, c'est le grand devoir de l'éducateur. »



M. ERNEST LAVISSE

C'est précisément ce qui se fait à l'École Alsacienne, où

chaque élève est l'objet d'une attention particulière, même d'un traitement spécial, et cela surtout dans le domaine de l'éducation morale. M. Lavisse a fait ressortir ce caractère de l'École lorsqu'il s'est adressé à ses jeunes auditeurs : « Ici l'éducation a été placée au même rang que l'instruction, et même à un rang plus élevé, qui est le sien. Vos caractères sont cultivés avec le même soin que vos esprits ; chez vous, du maître à l'élève, l'intimité intellectuelle se fortifie par l'intimité morale... Vos maîtres veulent former des esprits ouverts, alertes, des caractères fermes, des volontés vertueuses, afin que les esprits honorent l'intelligence française, que les caractères et les volontés défendent la France contre tous les attentats. Cette maison, fondée dans une pensée pieuse, ne pouvait se proposer une ambition moindre. Ici, plus que partout ailleurs, on sent le besoin de préparer la jeunesse à l'avenir et d'espérer en cet avenir. » Chacun a emporté de cette fête, dont les derniers moments ont été consacrés à la vaillante Alsace, de puissantes et bienfaisantes impressions.

## M. JULES STEEG

En 1889 le Conseil d'administration s'est adressé à M. J. Steeg, alors député de la Gironde. M. Steeg ne s'est jamais fait prier lorsqu'il s'agissait de défendre une bonne cause par la parole ou par l'action, aussi s'est-il empressé de ravir quelques instants à ses nombreuses occupations pour présider la séance du 27 juillet. Nous avons été sous le charme d'une improvisation où la simplicité et l'élégance de la forme le disputaient à la sincérité, à l'élévation du fond. M. Steeg parlait comme il pensait, c'est-à-dire avec autant d'esprit que de cœur et de conscience. Il a affirmé d'abord qu'il faut, dans

l'enseignement secondaire, laisser une large place à l'initiative privée où l'on tâche de frayer la voie au progrès, et il a rendu à l'École Alsacienne un précieux témoignage en disant : « Vous avez cherché, vous avez trouvé, on vous a suivis. L'Université avait fait quelques efforts timides, quelques essais, et vous, plus courageux, plus hardis, plus libres de vos mouvements, vous avez été plus loin, vous avez été plus vite, ni trop loin ni trop vite. C'est que vous avez procédé en cette matière avec cette audace tranquille, avec cette sagesse et cette patience inébranlables qui caractérisent l'esprit alsacien, ou plutôt qui procèdent d'une raison sûre d'elle-même. »



M. JULES STEEG

M. Steeg a trouvé une haute inspiration dans la pensée des fondateurs de l'École. « Vous avez voulu faire œuvre de patriotes et de moralistes : vous n'avez pas seulement visé à faire des jeunes gens plus instruits ou mieux instruits, vous avez eu, je crois, une ambition plus haute, celle de faire des hommes et de former des caractères. »

L'orateur a montré comment l'instruction tout entière, par son développement graduel, peut et doit être en même temps une œuvre d'éducation, et il a parlé de cette œuvre d'éducation familiale à l'École Alsacienne en termes aimables et émus. « Le désir de mon enfance, vous le réalisez ici. Ici c'est une grande famille, où l'on est content, heureux, où l'on

s'aime, où l'on est libre, une famille où l'on chante. Ah! quel progrès des temps! Il faut s'en réjouir et surtout en féliciter ceux qui ont su le conquérir. — Il n'y a pas d'œuvre plus française que la vôtre, Messieurs, car vous travaillez au relèvement et à la prospérité de la France... En présence d'une si noble entreprise, nous ne pouvons pas, nous, patriotes et républicains, ne pas adresser ici, devant ce public, à ceux qui ont osé mener à bien une œuvre comme celle à laquelle nous applaudissons aujourd'hui; nous ne pouvons pas ne pas leur adresser l'expression de notre profonde reconnaissance, et ne pas former le vœu que leur pensée soit largement comprise, que les familles répondent à leur appel, que votre groupe s'étende et grandisse; plus il grandira, plus il y aura d'heureux enfants dans cette maison et de bons citoyens dans l'avenir. »

M. Steeg nous a été récemment enlevé, mais le souvenir de cet homme de bien, plein de force et de tendresse, restera vivant dans nos cœurs et au sein de notre École!

## M. JULES SIEGFRIED

Le député du Havre, M. J. Siegfried, succéda en 1890 au député de Bordeaux. Celui qui devait être quelque temps après ministre du Commerce avait entouré l'École Alsacienne, dès son origine, de sa plus chaude sympathie. Nous étions heureux d'entendre la parole simple mais convaincue de cet éminent représentant de la démocratie française, de cet homme droit et intègre qui s'est tant dépensé à guérir les plaies sociales et qui s'y dépense encore. Dès le début de son discours il a fait une importante déclaration : « C'est l'honneur de l'École Alsacienne d'avoir, la première en France, pris l'initiative de

réformes dont la valeur a été hautement reconnue, car l'enseignement public n'a pas hésité à les accepter. Vous avez conquis par là, Messieurs, les droits les plus sérieux à la reconnaissance des pouvoirs publics, si ce nom d'École Alsacienne porté si noblement ne vous assurait pas déjà toutes leurs sympathies. »

En homme pratique et très soucieux de l'avenir de la France au point de vue économique, M. Siegfried s'est montré préoccupé de l'instruction de nos futurs hommes d'affaires, industriels et négociants, et il a félicité l'École Alsacienne d'avoir tenté de réaliser des progrès dans ce sens. « S'il importe que la France maintienne fermement ses traditions de haute culture, il ne me paraît pas moins nécessaire qu'elle soit fortement armée pour cette grande lutte économique dont les conséquences sociales sont si considérables. Si la France ne veut pas être désarmée, il faut qu'elle offre à sa jeunesse cette nouvelle éducation classique où sera perpétuée la tradition du génie et de la grandeur de la patrie par l'étude approfondie de sa langue, mais où seront enseignées aussi ces connaissances qui font l'homme moderne, cet homme qui *sait* et qui *voit*. »



M. JULES SIEGFRIED

L'assemblée a partagé l'émotion de M. Siegfried lorsque, s'adressant à la jeunesse, il a souhaité qu'elle fût laborieuse, énergique, persévérante, qu'elle eût un idéal élevé et au fond

du cœur le sentiment du devoir, afin de faire honneur à l'École qui, « seule en France, porte le glorieux nom de l'Alsace. »

M. MICHEL BRÉAL

En 1891, ce fut M. Michel Bréal qui, le 30 juillet, nous fit l'honneur de nous présider. C'était un des premiers collaborateurs de l'École et l'un des partisans les plus décidés des réformes qu'elle a tentées. L'illustre membre de l'Institut qui répand au Collège de France les trésors de sa science, avait jeté un cri d'alarme dans un livre qui a été fort remarqué, et il n'a pu que seconder de son approbation et de ses conseils ceux qui mettaient ses vœux à exécution. En s'adressant à ses jeunes auditeurs, il leur a expliqué « l'inspiration dont leur École était sortie ». « L'École Alsacienne est le fruit d'un examen de conscience comme en font les convalescents. La malade, c'était la France. Elle était encore toute meurtrie de la grande crise de 1870. Il faut le dire à l'honneur des hommes qui parlèrent et agirent à ce moment : leur première préoccupation, celle qui domina toutes les autres, ce fut le souci de la jeunesse. Former des hommes capables de suffire à la tâche redoutable qui leur serait léguée, des hommes de cœur et de tête, de vrais citoyens d'un État libre, voilà ce que chacun se proposait, et c'est de la rencontre de ces désirs



M. MICHEL BRÉAL

ardents, de ces volontés tournées au bien, de ces patriotiques espérances qu'est née votre École. Le nom qu'on lui a donné résumait tout cela... L'École a continué de marcher dans la voie qui lui avait été tracée; son conseil, ses maîtres et ses directeurs sont restés fidèles à la pensée initiale. »

Un sentiment de solidarité s'est ainsi établi; il a été partagé par bien des parents dont la collaboration constante et le concours effectif ne nous ont jamais manqué; il s'est même affirmé dans les sphères gouvernementales. « On l'a encore vu l'an dernier, quand le nom de l'École Alsacienne a été prononcé au Parlement; il n'y a plus eu, à ce moment, ni partis politiques, ni différences d'opinions; la droite, le centre et la gauche se sont trouvés subitement d'accord pour donner à cet enfant des jours d'épreuve, au nom de la nation, le moyen de continuer son existence et de se maintenir au rang qu'il avait conquis. » C'était une bonne journée de plus à enregistrer dans les annales de notre chère École!

### M. BURDEAU

La séance solennelle du 29 juillet 1892 n'a pas présenté un moindre intérêt; c'est M. Burdeau, ministre de la Marine et des Colonies, qui l'a présidée. M. Burdeau, dont la mort prématurée a été pour notre maison une perte sensible, nous avait donné des preuves non équivoques de sa bienveillance et du prix qu'il attachait à notre œuvre. Nous étions fiers de le posséder à ce moment, non seulement parce qu'il était au faîte du pouvoir, mais parce qu'il avait donné à la jeunesse française un grand exemple par son labeur opiniâtre, sa volonté énergique et sa persévérance invincible. Ses affirmations faites en quelque sorte au nom des pouvoirs publics ont été

accueillies avec enthousiasme. « L'École Alsacienne subsistera, parce qu'elle est digne de subsister. Elle subsistera parce que les familles qui lui ont donné leurs enfants lui maintiendront sa confiance, et elle subsistera parce que l'État lui-même a intérêt à ce qu'elle dure et à ce qu'elle prospère... Pour ma part, rien ne m'inquiéterait plus, moi, universitaire par mes origines et par mes attachements, que de voir l'Université à elle seule diriger toute l'éducation nationale... C'est avec satisfaction que j'ai un peu relâché de cette sévérité financière nécessaire à la Chambre, pour inviter mes collègues à aider quelques établissements libres qui voulaient bien accepter, en échange de vivre sous son contrôle, d'être les auxiliaires de l'Université et de la compléter par la liberté de leurs tentatives, par la hardiesse de leurs essais, par l'originalité de leur direction. »



M. BURDEAU

M. Burdeau a été frappé de l'aspect particulier de nos séances de fin d'année qui ne sont pas des distributions de prix, et il semblait pencher nettement vers le système en vigueur à l'École Alsacienne. « Votre système consiste à ne pas inviter l'élève à porter ses efforts sur une branche déterminée d'instruction. Ici, on recherche le bon équilibre des facultés, on veut l'effort lent, continu, persévérant, portant sur tous les points à la fois; on veut que la conscience de l'élève soit satisfaite, bien plus encore que sa fierté; on le

prépare à être un homme qui, sur tous les points où le devoir l'appellera, saura répondre : présent ! et qui sera en mesure de faire face à toutes ses obligations. »

Ce système « rendra service à notre pays », qui a besoin d'hommes tenaces, énergiques, résolus à ne pas reculer et capables de tous les efforts. La péroraison patriotique de M. Burdeau a été accueillie avec enthousiasme.

### M. LÉON BOURGEOIS

Nous sommes au 29 juillet 1893 ; la salle de gymnastique, en habit de fête, est remplie de monde. C'est l'ancien Ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bourgeois, qui venait occuper le fauteuil présidentiel, précédé de sa réputation de puissant orateur, d'éminent homme d'État et d'ami convaincu de l'École, à laquelle il avait confié son fils.

M. Léon Bourgeois a toujours pensé que l'État devait favoriser ou seconder les établissements libres laïques animés de l'esprit qui domine l'École Alsacienne. Aussi, faisant allusion au concours matériel que le gouvernement nous a si généreusement prêté, il s'est exprimé en ces termes : « Votre cause était gagnée d'avance, et il a suffi que le beau nom d'École Alsacienne fût prononcé pour que dans le Parlement, sans distinction de partis, sans débats, l'unanimité se fît aussitôt : hommage solennel rendu par les représentants de la nation à la haute pensée qui a inspiré vos fondateurs et qui, silencieuse et puissante, donne la vie à votre maison. L'État, en vous aidant à traverser une heure difficile, n'a pas fait seulement œuvre de sentiment, il a fait œuvre de raison et d'intérêt bien entendu. »

Il ne faut pas oublier que c'est M. Léon Bourgeois qui,

cédant à de justes préoccupations, a créé l'enseignement classique moderne. Nous avons essayé de lui donner ce caractère de culture libérale et désintéressée qui existait dans la pensée de son auteur, tout en le conformant aux exigences de la société moderne. L'orateur nous en a remercié et nous a loué « d'avoir établi entre les élèves des deux enseignements une communauté de vie véritable, les mêlant aux mêmes jeux, les réunissant dans les mêmes associations, les plaçant sur le pied d'une parfaite égalité, si bien qu'au lieu de détruire, par la création nouvelle, l'unité morale de l'école, nous l'avons rendue plus vivante ».



M. LÉON BOURGEOIS

M. Léon Bourgeois, dans les visites qu'il faisait autrefois à l'école, au moment des examens, avait remarqué l'entrain, l'ardeur et l'allégresse communicative des élèves, et il s'était demandé qu'elle pouvait bien être la cause de ces allures sereines, de cette vie joyeuse. « En analysant tous les petits faits qui m'avaient frappé, je reconnus bien vite qu'à tous ces effets il y avait une cause commune : ces maîtres *aimaient* leurs élèves et, par une conséquence naturelle, ces enfants *aimaient* leurs maîtres ; avec leurs maîtres, ils aimaient leur classe, leur école, leurs travaux, leurs devoirs, et, insensiblement, sans le savoir eux-mêmes, ils arrivaient à aimer *le devoir.* »

Toutes les mains se sont tendues vers l'orateur lorsque,

pour terminer son beau discours, il a fait cette solennelle déclaration : « En faisant œuvre d'éducateurs et de moralistes, vous avez, avant tout, vous souvenant du passé douloureux et préparant avec foi l'avenir, voulu faire œuvre de patriotes, et la France, la France tout entière, vous m'entendez bien, vous en est reconnaissante. » Éclatant témoignage qui nous a remplis de joie et de confiance !

M. MARCEL DUBOIS

Après l'homme politique, c'est un professeur de la Sorbonne qui a bien voulu présider notre réunion de famille, le 28 juillet 1894. M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale, est un homme d'énergique initiative, qui s'intéresse vivement à la jeunesse studieuse et qui est surtout préoccupé de l'expansion, de la prospérité, de l'avenir de notre pays. Il avait depuis longtemps donné des preuves touchantes de sa sollicitude pour notre œuvre en venant interroger nos élèves et stimuler leur zèle. M. Marcel Dubois s'est déclaré heureux de « rendre justice à la curieuse éducation que les fondateurs de l'École ont résolu de mettre en vigueur ici, et de les citer en exemple à tous les amis de la jeunesse française. »

Il a fait ressortir un des caractères essentiels de l'École, c'est-à-dire les rapports qu'elle entretient avec les familles de ses élèves. « Vos maîtres, jeunes amis, ont l'ambition de n'être que les collaborateurs de vos familles ; et vos parents en viennent à se demander, sans jalousie ni inquiétude, si l'on ne vous aime pas autant ici qu'à la maison paternelle. Quand, au cours des examens familiers et familiaux que vous subissez ici sous l'œil de vos parents, un passant, gracieusement

accueilli, a la bonne fortune de voir un professeur qui interroge comme un père, et une maman qui suit vos réponses comme un professeur, il pense que l'on vous fait travailler à la maison dans le même sens qu'à l'École en pleine harmonie avec les maîtres. »

L'orateur a compris notre désir d'exercer une influence morale sur la jeunesse qui nous est confiée et il s'y est pleinement associé : « Ah ! que vous avez raison, familles et maîtres que je vois ligués ici pour la même cause, de vouloir qu'on élève cette jeunesse à l'action vigoureuse et honnête ! Que vous avez raison de lui mettre aux mains les armes les plus perfectionnées du savoir, et au cœur une volonté digne des plus beaux exemples que nous ait légués le passé !.... Tout ce que j'ai vu et entendu, au cours de quelques visites, m'a prouvé que vos maîtres ont le soin constant de vous donner une instruction à la fois élevée et pratique, et d'appuyer une telle instruction sur de solides fondements moraux. Ils vous veulent capables d'entrer le front haut, et vaillants dès la première heure, dans la mêlée des intérêts du siècle, utiles à vos familles et à votre patrie. »



M. MARCEL DUBOIS

Nos jeunes amis prendront à cœur l'appel que leur a adressé M. Dubois : « A vous de faire encore mieux valoir et aimer votre École qui, jeune encore, a déjà fourni à votre patrie nombre d'hommes de progrès et d'hommes de cœur. »

## M. ALBERT SOREL

L'année suivante, en 1895, le 27 juillet, la séance solennelle a été présidée par M. Albert Sorel, le savant et aimable académicien. Il a bien voulu descendre des hautes sphères où il déploie une activité si féconde pour donner quelques instants à notre modeste École. Il s'est empressé de déclarer que c'était pour lui une occasion de témoigner publiquement à l'École Alsacienne « une sympathie qui est aussi vieille que l'École elle-même ».



M. ALBERT SOREL

M. Albert Sorel a trouvé inutile de justifier notre raison d'être à côté des établissements universitaires. « Vous avez fondé », dit-il, « cette chose rare en notre temps : une institution laïque et libre, voisine et amie de l'Université, éclaireur et auxiliaire de ce grand corps, que sa dignité même, l'ampleur de ses mouvements, le retentissement et la conséquence de ses moindres actes, obligent à n'avancer qu'avec mesure. L'Université est la métropole, vous êtes une compagnie de colonisation. Vous avez été des premiers à donner le bon exemple et personne ne l'a donné autant que vous. »

M. Albert Sorel est, lui aussi, préoccupé de l'enseignement moderne dont il ne nie pas la nécessité, mais qui, tel qu'il est constitué, ne répond pas à ce qu'on en attendait. Il n'a parlé,

du reste, que de son caractère général, mais a eu bien raison de dire : « Pour que l'enseignement moderne porte ses fruits, il faut que les parents, il faut que les élèves y cherchent non un appareil de chauffage estampillé par l'État, mais de véritables classes d'humanités contemporaines; qu'ils ne les considèrent point comme un pis-aller, le moyen d'obtenir, par un effort moindre, un diplôme égal, de l'instruction à bon marché, de la confection intellectuelle, une excursion, à prix réduits, sur les bords de la science. Cet enseignement est destiné, dans notre démocratie, à former des hommes d'action. Il faut que, plus que tout autre, par sa discipline, il travaille à la trempe du caractère et à l'exercice de la volonté. »

L'orateur a laissé de profondes impressions dans le cœur de ses auditeurs en traçant les grandes lignes d'une éducation vraiment libérale, telle que nous la comprenons ici, celle qui amènera le triomphe de la liberté et de la justice « dont on ne peut douter qu'en doutant de la patrie elle-même ».

### M. ALFRED CROISET

M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, a bien voulu occuper le fauteuil présidentiel à la fête du 29 juillet 1896. La présence d'un des membres les plus éminents et les plus goûtés de l'Université nous a honorés autant qu'elle nous a encouragés. Nous avons reçu avec reconnaissance ses félicitations et ses vœux, et les marques de sympathie ne lui ont pas manqué lorsqu'il a dit : « C'est pour moi un vrai plaisir de saluer dans l'École Alsacienne deux très grandes choses : d'abord une œuvre d'initiative individuelle, ensuite un auxiliaire précieux de l'Université, d'autant plus précieux qu'il a

mieux su jusqu'ici et saura mieux à l'avenir préserver son originalité. »

M. Croiset a fait ressortir, avec la finesse et la distinction d'esprit qui le caractérisent, les avantages que peuvent présenter des maisons comme la nôtre sur les établissements universitaires : « L'Université est une très lourde machine, et il est difficile d'en modifier le moindre rouage. Une grande administration ne peut presque pas faire d'expériences, parce que les conséquences de ses erreurs sont toujours graves et que la correction même en est difficile. Vous, messieurs, vous pouvez oser, vous pouvez frayer des voies nouvelles. S'il vous arrive de vous tromper, vous vous en apercevez aussitôt, et la faute, à peine commise, est déjà réparée. Vous avez d'ailleurs bien plus de chances de réussir dans vos entreprises nouvelles, car il vous est facile d'avoir ce qui, dans toute œuvre collective, est la première condition du succès, l'accord des volontés librement unies pour concourir à un but commun. — Vous avez encore un autre avantage qui me touche beaucoup : c'est d'avoir votre physionomie propre, et ce que j'appellerai volontiers une âme collective... Les circonstances mêmes de votre naissance ont créé d'emblée autour de vous une atmosphère morale particulière, capable de suppléer à la vertu des traditions; une atmosphère où l'on respire naturellement le patriotisme, le sentiment grave du devoir, la joie



M. ALFRED CROISET

de bien faire pour la science et pour la patrie. C'est un trésor, mes amis, pour une maison d'éducation, qu'un pareil esprit. Soyez heureux de votre lot, et gardez-le avec un religieux attachement. »

M. Alfred Croiset est un classique convaincu, nul n'en doute, mais il n'est pas exclusif. Il admet un enseignement moderne, sans grec ni latin, mais il reproche à celui qui existe actuellement de n'avoir pas « une conscience assez claire de son vrai rôle et de son devoir urgent », et il voit deux dangers très graves : « celui d'abaisser le but pour tout le monde par la mise en œuvre de moyens de culture moins bien appropriés à la fin qu'on se propose, et celui d'accroître encore le chiffre des candidats aux fonctions publiques..... Qu'il ait hâte de jeter ses élèves dans la vie, qui seule prépare à la vie, et qu'au lieu d'élever à son tour un nouveau temple au dieu Baccalauréat, il soit au besoin un peu iconoclaste ».

M. Alfred Croiset a terminé son beau discours en invitant la jeunesse à se vouer au culte de l'antiquité grecque et à faire, dans ce sens, un sérieux effort; elle en sera largement récompensée par les avantages qu'elle en retirera.

## M. GABRIEL MONOD

Plusieurs fois déjà le Conseil d'administration avait prié M. Gabriel Monod, membre de l'Institut, de vouloir bien présider la solennité annuelle, mais différentes circonstances avaient empêché cet ami de la première heure d'accepter notre invitation. Enfin il put, sans se faire violence, nous donner une réponse affirmative, et le 27 juillet de l'année dernière (1897), il occupait à la tribune la place d'honneur.

M. G. Monod a rappelé brièvement les origines de l'École

« qui n'a pas cessé un seul instant de perfectionner ses méthodes et son organisation, d'étendre les cadres de son enseignement, sans rien abandonner des principes de pédagogie et d'éducation qui avaient présidé à sa fondation ».

Il a été un des premiers collaborateurs de cette œuvre aux progrès et aux succès de laquelle il est resté passionnément dévoué. « Parmi les souvenirs de ma vie, il n'en est pas qui me rende plus heureux et dont je sois plus fier, que le souvenir des quatre années où j'ai enseigné l'histoire à nos petits élèves de huitième et de septième, de 1871 à 1874. » Nous pouvons dire, nous, les ouvriers de la seconde ou troisième heure, que nous avons été heureux et fiers de le suivre dans le sillon qu'il a tracé.



M. GABRIEL MONOD

M. G. Monod ne pouvait mieux faire à ce moment, quelques mois après la mort de M. Rieder, que de nous entretenir de cet homme de bien. « M. Rieder s'était tellement identifié avec l'École, son souvenir reste tellement attaché à toute son histoire, que ceux même de nos élèves qui ne l'ont jamais connu, éprouvent, eux aussi, pour lui l'affectueuse reconnaissance qui est restée gravée au cœur de ceux qui l'ont eu pour directeur. »

Nul ne pouvait mieux caractériser le premier directeur de l'École Alsacienne que celui qui l'a vu à l'œuvre dans une collaboration presque quotidienne et qui avait vécu avec lui

dans une sincère intimité. Dans son discours, il l'a suivi pas à pas à travers toute sa vie, depuis le lycée et l'École normale jusqu'à ses fonctions de directeur, fonctions où il a déployé « tant d'activité, de savoir-faire, de prudence, de conscience et de bonté ».

S'adressant ensuite aux élèves, il leur dit d'une voix émue : « Vous n'oublierez pas ce que fut votre ancien directeur et comment il s'est préparé, dès sa jeunesse, à être un homme utile, actif et bienfaisant. Vous chercherez à être, comme lui, laborieux, modestes, consciencieux; comme lui, vous serez attachés à vos familles et à vos maîtres, indulgents à vos camarades et sévères envers vous-mêmes. Vous vous ferez comme lui un haut et religieux idéal de vie. Que son double patriotisme survive en vous : patriotisme français et patriotisme alsacien! Répondez à l'appel de notre pays en vous préparant par le travail, par un effort constant, pour enrichir votre esprit et ennoblir votre âme, à une vie de devoir et de dévouement. — Jeunes gens de l'École Alsacienne, vous avez, au milieu de la jeunesse française, des devoirs particuliers à remplir, à cause du nom même de votre École, à cause de l'éducation que vous y avez reçue et qui a développé de bonne heure en vous, par la liberté et la confiance, le sentiment de la responsabilité. Méritez à la France de saint Louis et de Jeanne d'Arc, de Rocroi et de Valmy, un avenir digne de son passé ! » Cet appel, adressé à nos fils par un cœur ardent et une conscience délicate, a trouvé dans l'assemblée un puissant écho.

Ainsi, depuis 1887, des hommes aimés et appréciés pour leur érudition, leur caractère et leur activité, sont venus, chaque année, nous apporter, sous une forme éloquente, des marques de sympathie, des conseils et des encouragements.

Nous les en remercions du fond du cœur ! Ce sont autant d'anneaux formant, dans leur diversité, une unité parfaite, une chaîne précieuse qui relie le passé au présent et qui pourrait figurer sur le drapeau de notre École comme un emblème de force et d'espérance.

TH. BECK,
Directeur de l'École Alsacienne.

II

## DISCOURS DU DIRECTEUR ET DU SOUS-DIRECTEUR

12 juin 1898.

Quand j'appris, avant-hier, qu'il se préparait un volume et que ce volume présenterait, à l'occasion de son quart de siècle, l'École Alsacienne en raccourci, j'éprouvai quelque chose de ce que Crillon dut éprouver après la lecture du billet d'Henri IV : une voix railleuse, presque un remords, me disait : « On va combattre rue Notre-Dame-des-Champs et tu n'y es pas ! » Mais, la bataille n'était pas encore livrée, quoique proche, et une autre voix, qui celle-là ne raillait pas, répondit à la première : « J'y serai. » Je courus vers Henri IV, — c'est M. Beck, — et j'eus la chance de le rencontrer tout entier, je veux dire avec M. Braeunig.

— Eh ! bien, et moi? leur dis-je. Vous faites un livre sur l'École; quel chapitre m'avez-vous réservé? Je sais qu'on y

résumera les discours que les présidents et les professeurs ont prononcés aux séances de fin d'année; qui est-ce qui parlera des vôtres? qui est-ce qui les résumera? Ils valent, certes, la peine d'être rappelés.

— Mon Dieu! résumer les discours du directeur et du sous-directeur, ce serait répéter ce qui aura été déjà dit ailleurs. Et puis, ces discours écrits à la hâte, au milieu des occupations multiples et absorbantes de la fin de l'année, on les écoute parce que nous parlons avec notre cœur, et l'oreille s'en contente; mais l'œil est plus sévère.

— Vous les laissez bien imprimer dans le compte rendu de la séance...

— Il le faut bien et c'est d'ailleurs avec la pensée que personne ne les lira.

— Détrompez-vous; j'en connais qui les lisent, et avec autant de plaisir qu'ils les ont entendus; cela prouve qu'ils ont les yeux aussi bons que les oreilles. Tenez, par exemple, le discours de M. Rieder, en 1887, sur le surmenage, le fameux surmenage des élèves, *superlabor discipulorum;* il est bien sensé, plein de mesure, très élégant de forme. On ferait plaisir au lecteur en citant ce joli parallèle de l'interne des lycées, toujours un peu prisonnier, avec cet heureux pensionnaire de nos maisons de professeurs, « qui couche dans sa chambre, dont la solitude est surveillée mais respectée, et qui se lève non au son de la cloche ou du tambour, mais parce que tout le monde se lève dans la maison et qu'il y est de tradition que le travail du matin est plus sain et plus fructueux que celui du soir ».

Et ce joli et précis souvenir de la vie de collège au milieu du XIX^e siècle, ne voulez-vous pas l'enchâsser dans votre livre pour faire contraste avec la vie qu'on mène ici?

Comparons, si vous le voulez bien, votre existence à celle de vos prédécesseurs sur les bancs des écoles. Je ne veux pas remonter au delà du temps, déjà bien éloigné, hélas! où je m'asseyais moi-même sur ces bancs, qui, même dans mon cher et beau lycée de Strasbourg, étaient, je vous l'assure, moins confortables et moins hygiéniques que les vôtres. Savez-vous bien quelle était la tâche qui nous était imposée? Pour chaque classe, deux ou trois leçons à apprendre; tous les jours un thème ou une version, de longues rédactions d'histoire; le jeudi et dimanche, la pièce de vers latins traditionnelle et les discours, latin ou français, auxquels ceux qui voulaient arriver consacraient six à huit heures; puis, à la fin de chaque trimestre, le concours de récitation, c'est-à-dire mille à douze cents vers latins et français, auxquels on ajoutait, de peur qu'il n'y en eût pas assez, les racines grecques et souvent des vingtaines de pages de Lhomond.

Et cette péroraison enfin, où il mettait le doigt sur la plaie du vrai surmenage, qui n'est autre que celle des examens et des concours, n'est-ce pas un devoir de la faire relire?

Je les plains en vérité plutôt encore que je ne les blâme ces élèves de nos classes supérieures, lorsque je les vois, au milieu des chaleurs de juillet et d'août, se refuser à toute promenade, à toute gymnastique, préférer même à l'activité intelligente et saine de la classe l'étude solitaire et énervante d'un manuel.

Que sera-ce quand il ne s'agira plus de baccalauréat, mais de l'entrée dans les grandes écoles, de tous ces concours qui, dans tous les ordres et à tous les degrés de l'enseignement, attirent et épuisent l'élite de la jeunesse française? C'est là qu'est le mal, et combien n'est-il pas devenu plus funeste encore depuis que nos jeunes filles elles-mêmes sont entrées dans la lutte, arrachées aux occupations qui leur seraient naturelles, presque à leurs familles? Je voudrais avoir plus de temps et un peu d'éloquence pour dénoncer comme il le mérite cet abus meurtrier des concours, qu'il est d'autant plus difficile de déraciner qu'il est entré plus profondément dans les mœurs et dans l'organisation même de la société française.




ÉCOLE ALSACIENNE : COUR DES MOYENS

Je ne puis que joindre mon humble voix à celle des savants considérables qui ont soulevé ces graves questions, pour supplier avec eux les pouvoirs publics d'agir dans tout ce qui est de leur ressort, pour adjurer aussi les familles de nous venir en aide, en montrant moins d'ambition pour leurs enfants, en renonçant à les destiner tous au même enseignement, en leur accordant surtout plus de temps pour achever leurs études.

— Très bien! s'écrièrent mes deux interlocuteurs, comme si, de onze ans plus jeunes, ils entendaient encore la voix de notre cher M. Rieder, comme s'ils voyaient son fin et bon sourire dans sa barbe blanche. Il faut réimprimer cela; c'est encore plus vrai, hélas! qu'il y a onze ans, et cela nous rendra M. Rieder pour quelques instants.

*
* *

— Nous voilà donc d'accord sur le discours de M. Rieder, dont il y aurait à faire d'autres extraits, bien intéressants. Passons aux vôtres, mon cher directeur.

Il y en a un que je retrouve là; je le reconnais, car il m'est allé au cœur. Vous avez justifié l'éducation *libérale* qu'on donne à l'École Alsacienne.

Notre maison est ouverte à tout souffle généreux d'où qu'il vienne, à toute influence bienfaisante et à toute noble inspiration, quelle qu'en soit l'origine. Elle est pénétrée des principes de largeur, de tolérance et de fraternité qui, croyons-nous, sont la condition même du progrès moral. Nous ne portons pas l'étiquette religieuse ou confessionnelle qu'on a voulu nous donner; nous professons scrupuleusement le respect des consciences, des croyances et des sentiments personnels, car nous avons au plus haut degré le respect de l'âme humaine, quels que soient ses besoins et ses manifestations. Nous estimons que l'esprit de parti rétrécit la pensée que

nous voulons élargir, appauvrit le cœur que nous voulons enrichir et aveugle la conscience que nous voulons éclairer. Le premier devoir d'une éducation libérale, c'est de laisser ignorer ces divisions à la jeunesse qui ne rêve qu'harmonie et sympathie et qui ne demande qu'à aimer et à être aimée. A cet esprit de parti nous opposons l'esprit de solidarité, qui dit : Chacun pour tous et tous pour chacun ; nous entretenons parmi nous le sentiment de la grande famille, et ensemble nous marchons vers un même idéal, persuadés que l'on ne peut s'en approcher qu'en y marchant la main dans la main. C'est ainsi que nous voulons former des esprits vraiment libéraux, capables plus tard de se produire et d'agir pour le bien de la démocratie et de la patrie.

— La retirez-vous, cette profession de foi, ou ne voulez-vous plus la refaire?

— Plus que jamais : je voudrais la crier sur les toits.

— Imprimons-la donc. Et ce conseil donné si discrètement aux maîtres et aux élèves, n'est-il pas bon à répéter?

Nous respectons, autant que possible, l'individualité chez nos élèves, et c'est là un autre côté de notre éducation libérale. Chaque enfant a un caractère différent, des aptitudes et des dispositions particulières, qui constituent son individualité. Loin de nous de vouloir effacer ces différences créées par la nature, et de faire régner l'uniformité! Le maître deviendrait un bourreau, et l'élève un esclave ou une victime. Non, nous ne cherchons pas à façonner les esprits et à dresser les consciences, c'est à les éclairer et à les affranchir que nous nous appliquons... J'avoue que je juge volontiers un maître sur les rapports personnels qui existent entre lui et ses élèves. Il doit les connaître tous individuellement, les aimer d'une égale affection, mais les traiter différemment.

C'est à redire, cela, et aussi ce qui suit :

Nous voulons apprendre à la jeunesse qui nous est confiée à se respecter et à se gouverner elle-même, lui inspirer le sentiment de la dignité et de l'honneur et lui donner l'énergie et l'indépen-

dance du caractère afin de l'armer contre les défaillances et les lâchetés.

Nous cherchons à les entourer d'une atmosphère morale qui entretienne en eux le respect de tout ce qui est respectable. N'est-ce pas un signe des temps de voir nos jeunes gens gagnés par le triste besoin d'affecter un dédain stupide pour des choses élevées qu'ils ne comprennent pas, de se montrer plus mauvais qu'ils ne sont et de façonner leur langage, leurs sentiments, leurs appréciations, comme le costume et les allures, à la mode du jour? Et ils appellent cela de l'indépendance! Qu'ils s'habituent de bonne heure à vaincre l'opinion, et plus tard ils ne lui sacrifieront pas leur franchise, leur droiture et leur honnneur. Ne relever que de la conscience, n'être l'esclave que du devoir, vouloir ce que l'on doit, voilà la véritable indépendance, celle qui prépare des hommes libres et dignes de la liberté.

Ne pouvant refaire tous les ans ce discours sur l'éducation de la volonté, comme vous le voudriez sans doute, laissez-nous en sauver ces quelques lignes.

Il ne faut pas non plus que les nouveau-venus ignorent ce que vous dîtes l'année suivante sur l'idée de la patrie dans l'éducation (1894) :

L'éducation nationale et patriotique peut et doit se faire dès la première heure, car le sentiment de la nation et de la patrie n'est étranger à aucun de ces enfants, si jeunes qu'ils soient; il est en germe dans leur âme, et quand ce germe commence à se développer, il se passe en eux quelque chose d'ineffable, de mystérieux et de sacré; leur horizon s'étend et s'étend encore, leur cœur s'élargit et apprend à rayonner, et bientôt ils embrassent dans un même amour la maison paternelle avec tout ce qui l'environne. C'est le souffle de la patrie qui a touché leur âme, c'est un instinct qui s'éveille, un besoin intime qui s'affirme; ils naissent à un monde nouveau. Et alors comme leurs yeux brillent, comme leur physionomie s'illumine, comme on entend battre leur cœur quand on leur parle de ce lien invisible qui nous unit aux hommes de notre

pays, à ceux du passé, à ceux du présent et de l'avenir, quand on évoque quelque glorieuse mémoire qui a je ne sais quelle puissance magique, quand on leur fait sentir les dévouements, les sacrifices qu'a inspirés l'amour de la patrie, les prodiges qu'il a accomplis, quand enfin on cherche à les pénétrer des grands souvenirs et des grandes espérances!

La patrie ne se définit pas; elle est dans l'air que nous respirons et qui nous enveloppe, elle est dans le sang qui circule dans nos veines et dans les pulsations de notre cœur; aussi je rougis, je frissonne quand on prononce le mot funeste de « sans patrie »; la chose est si contre nature, si monstrueuse, qu'elle semble ne pas être possible, et si elle l'était, ce serait pour moi l'indice de l'abjection la plus profonde!

Et quelle belle leçon de morale pratique sur les rapports de la patrie avec la famille!

Nous ne cessons de faire sentir à nos élèves que, pour être plus tard bons soldats, bons citoyens, bons patriotes, il faut commencer par être bons fils et joindre, à l'égard du père et de la mère, l'obéissance à l'affection, le respect à la tendresse. De même qu'on a appelé la patrie une mère, l'*Alma Mater* par excellence, de même on a eu raison d'appeler *filial* l'amour de la patrie. En effet, de la pitié filiale à l'amour de la patrie, il n'y a qu'un pas, et ils le franchiront tout naturellement les enfants dont le cœur n'est pas éloigné de la maison paternelle, qui n'ont pas perdu la délicatesse et la pureté de leurs sentiments, et qui tiennent à rester pour les auteurs de leurs jours un trésor, une joie, un espoir, une récompense. Quand l'esprit de famille et le culte du foyer sont perdus, tout est perdu, et la patrie en souffre cruellement, car elle ne saurait compter sur la fidélité et sur l'honneur de ceux qui ont trahi ce qu'il y a de plus sacré au monde, je veux dire les tendresses du cœur maternel.

Chers amis, grands et petits, permettez-moi de vous le répéter une fois de plus, voulez-vous, dès à présent, aimer la grande patrie? Eh bien! aimez de toutes vos forces, toujours plus et toujours mieux, cette petite patrie qui est le foyer domestique. Soyez

attachés à votre famille comme la branche est attachée au tronc, rendez hommage, par votre bonté, votre respect et votre tendresse, à la sainteté de la vie domestique. Évitez tout ce qui pourrait faire rougir ou pleurer votre mère, tout ce qui pourrait assombrir le front de votre père. Gardez un cœur d'enfant reconnaissant et la patrie vous bénira ; elle ne comptera pas en vain sur vous, car les mêmes sentiments et la même conduite qui auront mis la joie dans le sourire de vos parents augmenteront ses forces et vivifieront ses espérances.

On me reprocherait de ne pas citer la péroraison de ce discours où éclate une conviction si ardente et si communicative :

Et vous, chers professeurs, n'oubliez jamais que vous avez à former des consciences, des caractères, que la patrie se repose sur vous, sur votre sollicitude, sur votre activité constante ; n'oubliez pas que la vaillance intellectuelle et morale est la seule base où puisse s'édifier une grande nation et une saine démocratie. Il y a dans chaque enfant de quoi devenir un homme libre, doué de noblesse et d'élévation morales ; donnons-nous tout entiers à notre œuvre afin que nous puissions dire à ceux qui nous ont confié leurs fils : « Vous nous avez donné des enfants, nous vous rendons des hommes. »

Chers enfants, vous aurez peut-être, dans un avenir peu lointain, de rudes tâches à accomplir; il faut vous y préparer dès à présent. Montrez que vous appartenez à une race vigoureuse qui sait être à la hauteur de ses devoirs, montrez que vous aimez notre France, que la patrie est vivante dans vos âmes, qu'elle vous inspire aujourd'hui et qu'elle vous inspirera demain de grands amours, de puissants efforts, de saintes ardeurs et de nobles sacrifices.

Je me permets de tailler encore, à l'intention des amis de l'École Alsacienne, l'apologie qui en fut faite en 1896 :

Nous avons des amis dignes de notre entière confiance, et nous croyons être dignes de la leur. Mais les amitiés supposent des

oppositions, voire même des hostilités. L'École Alsacienne n'a pas la prétention de se soustraire à cette loi commune. Elle a des adversaires par cela même qu'elle est une œuvre d'initiative privée et qu'elle a pu faire quelque bien; elle en a eu aux heures de prospérité, — l'humanité est ainsi faite, — elle en a eu aux périodes de crise, — ce qui ne surprend personne. Elle a été, elle est encore l'objet de critiques aussi malveillantes que peu justifiées.

Les uns prétendent que son enseignement manque de solidité, les autres, que sa discipline est trop paternelle. Ceux-ci la trouvent trop libérale, ceux-là pensent qu'elle devrait l'être davantage. On lui reproche aussi bien d'être trop démocratique que de ne pas l'être assez. Elle sert de cible aux universitaires étroits aussi bien qu'à ceux qui la trouvent trop entachée des doctrines universitaires. Comment faire pour mettre le public en garde contre des légendes trop facilement accréditées et colportées? Comment faire pour convaincre ceux qui accusent l'État de favoriser une institution libre et ceux qui se font les défenseurs exclusifs des maisons ayant un caractère nettement religieux? Dans l'impossibilité d'agir sur les seconds, nous serions heureux de pouvoir persuader les premiers; la présence de M. Alfred Croiset nous y aidera peut-être.

De tous ces reproches, le plus sensible à notre excellent directeur, c'est d'entretenir les dispositions à la paresse; aussi est-ce à la paresse qu'il s'en prend dans ce discours, non pour apprendre aux élèves qu'il en est l'ennemi, — ils le savent de reste, — mais pour détromper les personnes du dehors que de faux bruits pourraient avoir abusées.

En 1887, l'École se défendait contre le reproche de surmenage; en 1896, elle se défend contre le reproche contraire; qu'est-ce que prouve ce changement? qu'on y travaillait trop et qu'on y travaille moins? Non; mais que l'esprit public a tourné, que les *snobs* ont changé de refrain.

Mais tandis que la mode variait, l'esprit de l'École est resté

le même : tout en assurant qu'il ne désire nullement surmener les enfants, M. Rieder mettait les familles en garde contre les déclamations de ces éducateurs de fantaisie qui s'étaient, il y a dix ans, donné pour mission de plaindre ces pauvres jeunes gens que d'affreux bourreaux contraignaient à travailler même quand cela ne leur faisait pas plaisir; le thème est maintenant démodé et même un peu ridicule. S'il n'est plus guère possible de prétendre que les élèves travaillent trop, on pourra dire qu'ils ne travaillent pas assez : on pourra le dire pendant quelques années, après quoi on tâchera de trouver autre chose; car enfin, quand on est né réformateur, il faut bien qu'on réforme, et pour avoir occasion de réformer, il faut bien qu'on blâme.

Donc, il y a deux ans, les temps étaient durs pour les paresseux et pour leurs complices supposés. Paresseux était l'épithète dont on flétrissait à ce moment les gens qu'on n'aimait pas : on nous l'infligea. C'était dur; mais nous fûmes bien vengés. Des paresseux! s'écria notre directeur, certainement j'en ai vu ici (où ne s'en glisse-t-il pas)? Et il fit ensuite le portrait ou plutôt les portraits (car il y en a plusieurs espèces) des paresseux.

Il y a d'abord le franc paresseux, le paresseux type qui ne fait rien et qui ne veut rien faire. Sa volonté, s'il en a, est purement négative. Tout effort du corps ou de l'esprit lui est à charge. Il n'hésite pas à dire : le travail, voilà l'ennemi! En classe, il est essentiellement passif; il a presque toujours les mains dans les poches, fait semblant d'écouter et n'entend même pas... Ces individus sont assez rares... Ce sont des vies perdues; pourvu qu'elles n'en perdent pas d'autres!

Il y a une autre espèce de paresseux, moins dangereuse, mais beaucoup plus répandue... L'intelligence et les capacités naturelles ne font généralement pas défaut à ces paresseux; mais ce qui leur

manque surtout, c'est la force de résistance, l'élan spontané, l'énergie vigoureuse. Ils ont plus de bonne volonté que de volonté et ne savent pas ce que peiner veut dire.

Les enfants, il est vrai, ne sont pas toujours seuls responsables de cet état d'esprit et de caractère; le père ou la mère, tous deux peut-être, y sont pour quelque chose. Ils ont eu pour leurs petits chéris des indulgences et des complaisances exagérées, des bontés excessives; au lieu de les mettre aux prises avec les difficultés, il les leur ont soigneusement épargnées; au lieu de leur créer des obstacles, ils ont doucement écarté ceux qui se trouvaient sur leur chemin. A force de leur rendre les choses faciles, de les ménager, de les dorloter, de les admirer, ils en ont fait des enfants gâtés, des êtres impersonnels, des natures molles, des volontés faibles. Nous avons, sans doute, de ces enfants gâtés, « trop nourris du lait de la tendresse humaine »; j'ignore s'ils sont plus nombreux ici qu'ailleurs, mais ce que je n'ignore pas c'est que nous les secouons, nous les stimulons et nous les préparons à l'action.

M. Beck nous a présenté d'autres catégories de paresseux et a parlé de ceux-là aussi qui se disent tout bas que la situation de leurs parents les dispensent de se tourmenter pour se créer une position dans le monde. Son indignation a éclaté, sévère mais juste. Il a terminé en disant :

Ces différentes catégories de paresseux se trouvent partout; elles sont représentées chez nous comme ailleurs; mais je vous assure que nous appliquons à ces infirmes des remèdes énergiques, et c'est là surtout que nous remarquons l'efficacité de l'action individuelle. Nous ne réussissons pas toujours, mais nous ne nous lassons jamais. Nous avons du reste pour principe de ne désespérer de personne. Quelles que soient les dispositions d'un enfant, il ne faut jamais se permettre de dire : ce ne sera pas un homme. J'ai assisté à des relèvements, à des réveils, à des reprises de vigueur et d'énergie qui ont été pour moi un précieux enseignement et je ne cesse de répéter, — mes chers collaborateurs en sont du reste convaincus comme moi, — que l'étincelle est partout, qu'il ne

s'agit souvent que de la faire briller, de la nourrir, de l'activer, pour en faire jaillir une flamme, une flamme qui deviendra peut-être un foyer rayonnant.

Le moyen le meilleur pour guérir la paresse est peut-être de faire voir les bienfaits du travail ; ce discours n'y manque pas, et avec quel accent ! avec quelle autorité ! il faudrait le citer en entier pour le montrer ; d'ailleurs les travailleurs voudront le lire pour le plaisir d'entendre louer leur travail, et les paresseux pour apprendre à l'aimer.

***

M. Braeunig a trop le respect de l'autorité pour ne pas imiter son directeur ; aussi nous a-t-il permis de cueillir dans ses discours quelques passages qui pourront donner une idée moins des sujets qu'il a traités que de la manière dont il comprend l'éducation de l'enfant. Toutes ces allocutions ont un caractère commun, c'est la grande bonne foi avec laquelle leur auteur se met à la portée de l'enfant, l'importance qu'il attache avec raison à des actes ou à des paroles dont les esprits légers se contentent de rire, et le ton à la fois sérieux et affectueux de ces causeries d'autant plus utiles qu'elles sont plus familières.

Les unes nous font le tableau de la petite école (1887) avec ses leçons de choses où l'on voit s'éveiller et s'ouvrir l'esprit de l'enfant, avec son calcul oral, un des exercices les plus propres peut-être à assouplir le cerveau, avec ses classes en allemand et ses cours en images : ils nous montrent chaque professeur appliquant avec son tour d'esprit, je dirai presque son tour de main particulier, une méthode qui unit habilement ce qu'on a pu introduire en France des procédés

allemands et suisses avec ce qui nous restera toujours, espérons-le, de la logique française.

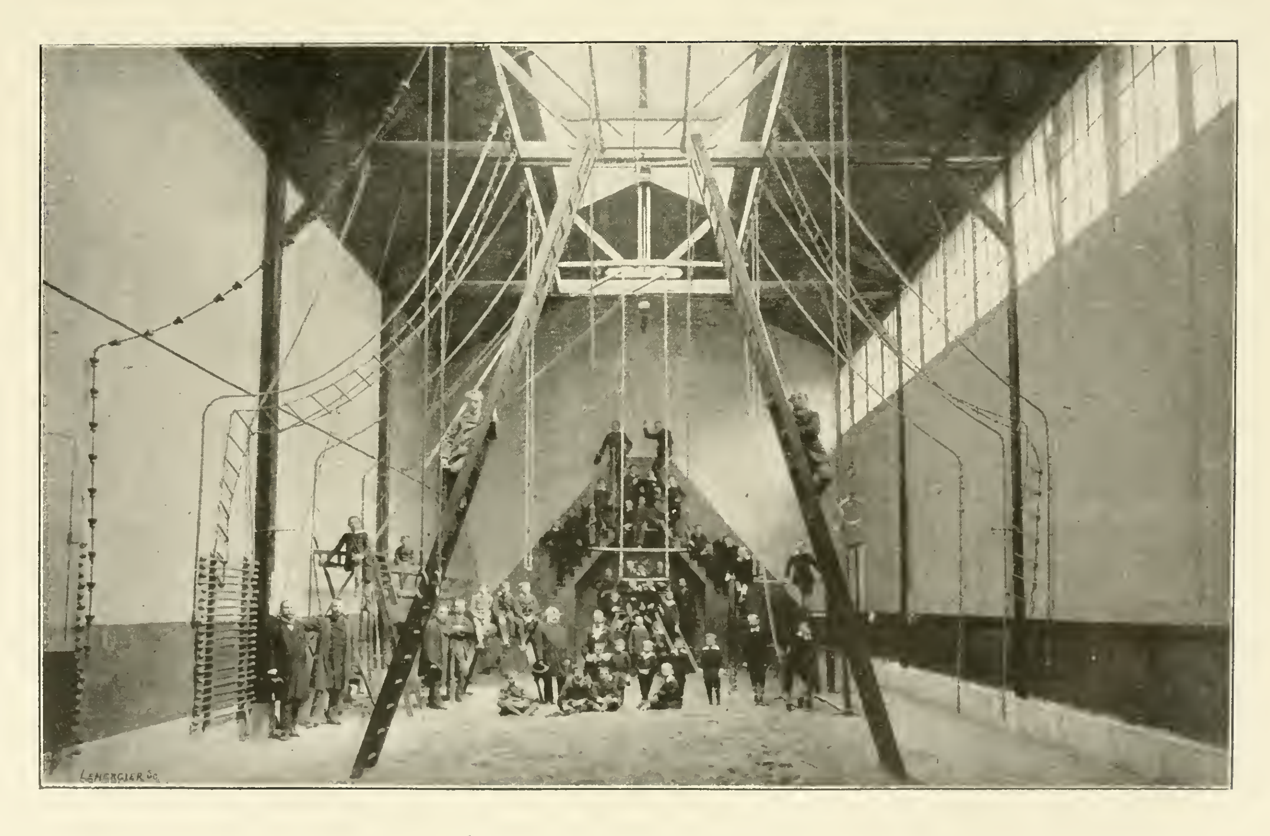
Nous y voyons aussi se développer et s'organiser d'année en année la section de l'enseignement qui s'appelle maintenant moderne. Voyez sur ce point les séances de fin d'année et surtout celles de 1887-1888.

Ces discours, comme ceux du directeur, tenaient les familles au courant de cette tentative si intéressante de l'enseignement des langues vivantes dont a parlé M. Bréal.

J'y trouve aussi des échos des succès de l'A. A. A. (Association Athlétique Alsacienne) et l'exposé, rassurant pour les familles, alléchant pour les enfants, de tout ce qui s'est fait chez nous pour l'éducation physique avant même qu'elle fût devenue l'engouement du jour, de tout ce qui continuera de s'y faire, nous y comptons bien, lors même que, dégoûté par l'abus, on aurait ailleurs le tort d'abandonner l'usage excellent des exercices du corps. L'École fut, dès le début, éprise du football; elle a eu ses héros du saut et de la course; elle saura, sans exagération, rester fidèle au culte de la vigueur et de la souplesse, et si jamais l'éducation physique était chassée du reste de la France, elle trouverait, on le voit bien, un dernier refuge sous l'œil et la protection de M. Braeunig, dans le gymnase de l'École Alsacienne.

Une de ces allocutions surtout mériterait d'être connue; c'est celle de 1895, qui traite de la part de l'école et de la part de la famille dans l'éducation et dans l'instruction. On aimera à en retrouver ici les passages les plus caractéristiques :

L'école et la famille doivent s'aider réciproquement, se pénétrer, se compléter. Chacune gagne à se faire l'auxiliaire de l'autre, et les élèves n'y perdent rien... Les familles vraiment respectueuses




ÉCOLE ALSACIENNE : GYMNASE

de l'école, les écoles vraiment respectueuses de la famille, récoltent certainement ce qu'elles sèment. Et quand le jeune garçon, esclave de son devoir scolaire, aura fait place à l'homme, esclave de son devoir de soldat ou de citoyen, la société tout entière en bénéficiera. Elle aura des hommes du devoir, et ce sera le don fait à la France de demain par l'union qui règne aujourd'hui entre l'école et la famille.

Des rapports suivis s'établissent entre les familles et nous, non seulement par la communication des notes journalières, hebdomadaires, trimestrielles, et par les examens de quinzaine, mais encore par les visites que nous recevons.

Favoriser chez le jeune garçon l'éclosion des germes heureux que la nature a déposés en lui, et dont le développement, mieux que la répression, combattra les mauvais instincts ; le préserver des influences morbides, ou les neutraliser par des influences contraires; donner à son besoin d'activité, d'expansion et de bonheur, un aliment sain et suffisant, tout est là. Guérir est bien, mais prévenir le mal est mieux...

« Et nous avons eu quelquefois la satisfaction », dit ailleurs M. Beck et pourrait répéter ici M. Braeunig, de « guérir le mal et, plus souvent, de le prévenir ». Heureux ceux qui peuvent se rendre un pareil témoignage, aux applaudissement de ceux qui sont le mieux qualifiés pour le confirmer !

Les deux dernières allocutions sur « le Respect » et sur « l'Honneur » sont des exemples touchants de l'effort que fait un honnête homme pour discerner clairement le bon du mauvais dans les sentiments complexes qui sont les ressorts de l'âme humaine, pour ne mêler aucune parcelle de cuivre à l'or pur dont il veut former les âmes.

Le respect, dit-il à peu près, cette noble acceptation de l'autorité, cette reconnaissance de la supériorité vraie, n'est le privilège d'aucune condition sociale. Il y a des paysans dont les manières témoignent d'un juste sentiment de convenance et d'un respect de bon

aloi. Il y a, d'autre part, des jeunes gens instruits, bien mis, qui savent ployer le dos avec grâce, mais chez qui la distinction des manières n'est qu'un vernis, qui d'ailleurs ne trompe personne.

... On peut se demander si, à l'heure qu'il est, ce n'est pas aux petits, plus encore qu'aux grands, qu'il faut rappeler le devoir du respect.

Et on peut répondre qu'en tous cas M. Braeunig l'enseigne très bien aux petits; mais il lui faut bien reconnaître qu'ils sont dociles :

J'aimerais ne parler que de vous, mes jeunes amis, élèves de notre École Alsacienne. Je pourrais dire, de bonne conscience, qu'il me paraît difficile de rencontrer une population scolaire chez qui le respect affectueux, la docilité d'esprit, l'obéissance volontaire, confiante et joyeuse fussent choses plus courantes. Un de vos professeurs m'a dit : « Depuis sept ans que je suis à l'École, un seul élève, et cela dans une seule circonstance, m'a manqué de respect. » Les plus anciens d'entre eux, ceux qui sont entrés à l'École en 1874, vous rendent le même témoignage.

Où donc M. Braeunig a-t-il pu observer les enfants peu respectueux? Il aura sans doute fait quelques excursions au dehors de l'École et en dehors des familles de l'École; car on sent l'observation directe dans cette petite satire des enfants gâtés et de ceux qui les gâtent :

Si l'on observe ce qui se passe dans les familles, on s'étonne et l'on s'attriste de voir l'importance exagérée que tendent à prendre les enfants. On disait naguère : « Monsieur, Madame et Bébé. » On dira bientôt : « Monsieur Bébé, sa maman et son papa. » N'est-ce pas, en effet, autour de l'auguste personne du minuscule personnage que gravite toute la maisonnée? Devenu écolier, puis jeune homme, n'est-ce pas lui, par exemple, je ne dis pas qui *propose*, mais qui *impose* tel emploi d'un jour de congé? qui tient le haut du pavé et le dé de la conversation, dans laquelle il prend

plaisir à remplacer le français de France par l'argot de je ne sais où? Les enfants, il faut en convenir, sont en passe de devenir les maîtres de la maison et les chefs de la famille. Au surplus, j'ai déjà rencontré quelque part la formule de la génération nouvelle. La voici dans sa franche simplicité : « Les parents sages doivent obéir à leurs enfants. »

... Nos enfants nous tutoient, prennent place à la même table que nous, partagent nos distractions, vivent de notre vie; cela vaut mieux, sans doute, que la sévérité exagérée et la raideur cérémonieuse d'autrefois. Mais on peut se demander si nous ne sommes pas allés trop loin dans la voie d'une réaction légitime. Notre affection pour nos enfants n'est-elle pas trop molle, trop faible, et, pour dire le vrai mot, entachée d'égoïsme? Ne les aimons-nous pas surtout pour nous-mêmes, nous amusant de leurs répliques et de leurs espiégleries, admirant leurs petits talents de société, leur habileté à contrefaire les autres, et fermant les yeux pour ne pas « faire d'histoires ». Si nous aimions nos enfants pour eux-mêmes, nous surveillerions davantage ce qui se dit en leur présence, nous éviterions devant eux des conversations qui, sans avoir rien de malséant, ne sont pas faites pour leur âge. Nous éviterions aussi de les emmener au théâtre, ou tout au moins, en faisant un choix sévère du spectacle, nous espacerions davantage ces soirées fiévreuses dont l'impression, fût-elle inoffensive pour l'homme fait, produit, j'ai de bonnes raisons pour le penser, un effet des plus fâcheux sur la première jeunesse.

Si l'on songe que ces paroles ont été prononcées devant les parents, on sentira tout le poids de cette parenthèse : « j'ai de bonnes raisons pour le penser », et on saura gré à l'éducateur de donner ce grave avis et aux parents de l'écouter et de l'applaudir. Il est vraiment utile que ces choses soient dites et rappelées aux familles par l'homme qui a l'expérience de l'éducation et la connaissance des enfants.

Il n'est pas moins opportun de faire appel, en éducation, au sentiment de l'honneur qu'à celui du respect. Mais il est un

vrai et un faux honneur ; le premier est un merveilleux ressort qu'il faut bien se garder d'affaiblir chez l'enfant, chez le jeune homme, le second n'est que le prête-nom de l'égoïste et sot orgueil qu'on ne saurait combattre trop tôt. De là l'importance de la distinction que M. Braeunig a fort bien et complètement faite en semblant ne parler que de l'honneur de l'écolier (1897) :

Votre honneur à vous, mes jeunes amis, c'est d'abord votre bonne renommée d'élève, de fils, et plus tard, votre bonne renommée de Français. C'est ensuite, en vertu de la loi qui nous rend solidaires les uns des autres, la bonne réputation de votre école et de vos maîtres, celle de votre famille et de votre pays...

... Un ancien élève, d'une famille aussi respectable que modeste, avait eu un grand succès : « C'est pour l'honneur de mes parents, » me disait-il, et il pleurait d'émotion. Louis Pasteur ne parlait pas autrement. « L'honneur de mes parents, » pour qui veut bien faire, aucun sentiment ne vaut celui-là.

Le sentiment de l'honneur doit être cultivé discrètement, suivant le tempérament d'un chacun et les traditions de sa famille ; moins il s'affiche, mieux cela vaut...

Malheureusement, certains élèves se font de l'honneur une idée étroite, mesquine, fausse même ; cette idée rend possibles les tyrannies collectives qu'ici on ne connaît pas, qui se font plus rares en général, et que je voudrais faire prendre en horreur à tous les écoliers... Un brutal abuse de sa force contre un faible, un effronté exerce son méchant esprit aux dépens de celui qui ne sait pas ou ne veut pas lui plaire. Il y a des camarades qui s'en amusent. Certains courtisent « le chic type » qui a de la langue ou des biceps, il y a de ces lâchetés. « Cela ne me regarde pas, disent les prudents : je ne fais la leçon à personne ; ce serait contre l'honneur. » Et le persécuté ne se plaint pas, les camarades se gardent de rapporter, l'autorité évite avec soin tout ce qui pourrait, même de loin, ressembler à l'espionnage... Mais, a-t-on dit, celui qui est en butte à

ces tracasseries persistantes d'un mal élevé, pourquoi ne porterait-il pas plainte à l'autorité ?

Personne ne saurait blâmer, rien au monde ne saurait empêcher l'opprimé de crier au secours et, s'il crie, sa voix est entendue. Et toutefois, mes jeunes amis, j'hésiterais à vous donner ce conseil. J'ai des scrupules. La pente est trop glissante... Non, mes amis, je ne vous engage pas à cela. D'autant qu'il y a une solution meilleure qui n'offense ni la camaraderie, ni la dignité personnelle, ni l'honneur de l'écolier ; une solution même qui est entre vos mains... Formez entre vous des ligues qui aient pour but de protéger les faibles... Barrer le chemin aux oppresseurs, prendre en main la cause des opprimés, voilà l'honneur des écoliers français.

... Mais ne substituez pas à l'honneur vrai, le même pour tous, un honneur déformé, adapté aux intérêts ou aux vanités d'une coterie ; ne préférez pas à votre honneur d'homme une contrefaçon de l'honneur! Vous en arriveriez dans la suite à *cette étrange morale humaine de l'honneur, cette vertu orgueilleuse qui s'accorde si bien avec nos vices.*

Je m'arrête ici ; j'ai dépassé et de beaucoup les limites qui m'étaient assignées. Je me suis laissé aller au plaisir de cueillir cette petite anthologie de morale scolaire dans les discours de trois hommes qui ont droit au respect de tous ceux qui estiment la compétence professionnelle, le dévouement à la jeunesse et une vie qui a mis et met chaque jour sous les yeux des enfants, sans bruit et sans emphase, le bon exemple à côté du bon précepte.

L. MARCHEIX,
Professeur à l'École Alsacienne.

# III

## DISCOURS DES PROFESSEURS

Les lecteurs de ce volume, où nous avons essayé de résumer les vingt-cinq premières années de notre histoire, ne nous sauront pas mauvais gré, du moins nous l'espérons, d'y donner une place aux discours prononcés par les professeurs de notre école aux séances de fin d'année. C'est pour nous un moyen de leur faire connaître, à l'aide de quelques citations, l'esprit qui nous anime, la manière dont nous procédons, et comment, tout en obéissant aux exigences légitimes des programmes et des examens universitaires, nous entendons user de nos franchises, et rester fidèles à ce rôle d'explorateurs qui est la raison même de notre existence. Nos discours de fin d'année sont toujours consacrés à ces questions d'instruction et d'éducation que les malheurs de notre pays ont brusquement proposées, voici bientôt trente ans, à la méditation des esprits réfléchis, et de la solution desquelles dépend aujourd'hui, plus que jamais, l'avenir de notre démocratie. Les professeurs que le conseil désigne pour prendre la parole sont invités à exposer sincèrement et en toute liberté leurs idées personnelles sur l'objet et le but de leur enseignement, et à faire connaître les méthodes qu'ils emploient comme les résultats qu'ils obtiennent. Ainsi compris, le discours de distribution de prix n'est plus un ornement littéraire d'une fête qui pourrait fort bien s'en passer, mais pour nous qui les faisons, comme pour nos amis qui les entendent,

ÉCOLE ALSACIENNE : COUR DES GRANDS

une invitation à nous juger sans complaisance et à toujours chercher le mieux en toute chose. Nous disons ce que nous pensons, ce que nous faisons; nous soumettons nos doutes, nous avouons nos mécomptes, nous nous félicitons de nos succès; nous apportons le témoignage de notre effort, le fruit de notre expérience.

C'est en 1888 seulement que l'École, devenue tout à fait adulte, en pleine possession d'elle-même et forte d'un passé déjà honorable, inaugura ce genre de discours. L'Université, après nous avoir imités sur bien des points, se demandait si elle n'avait pas été un peu trop loin à notre suite; elle semblait regretter d'avoir, à notre exemple, reculé l'enseignement du latin en sixième. M. Marty fut chargé de traiter la question du rétablissement du latin en septième. Il se prononça nettement pour le maintien de la réforme que nous avions introduite, et, tout en rendant justice au petit septième d'autrefois, déjà exercé « par un travail obscur, ingrat, peu varié, à l'habitude de l'effort personnel », il déclara que nous n'avions aucune raison de nous repentir de nos petits septièmes, à nous, dépourvus de latin, sans doute, mais développant, en revanche, et avec joie, dans des travaux plus familiers, toutes leurs facultés enfantines. Quant à la grammaire, ajoutait-il, ce qui est important, ce n'est pas de s'y mettre tout de suite, mais c'est d'être bien persuadé qu'il faut en faire pendant toutes ses études. « Pour donner aux études classiques un éclat tout nouveau, il ne s'agit pas de les commencer plus tôt; il faut les continuer plus tard », et même en philosophie, où l'on devrait faire une plus grande place aux études littéraires. « Notre but, c'est de remplacer ces études qui commençaient dans l'ennui pour se terminer dans

la fièvre, par des études mieux comprises, qui commenceront dans l'entrain et la joie pour finir dans la sérénité et la paix. »

L'année suivante, M. Beck, qui apportait alors à sa classe d'allemand l'ardeur qu'il dépense aujourd'hui dans l'administration de l'École, entretint ses auditeurs de l'enseignement des langues vivantes. Après s'être félicité que l'opinion publique ait enfin accordé à celui-ci la place que lui refusait jadis un préjugé absurde, après avoir aussi protesté contre le préjugé actuel qui lui sacrifierait volontiers « cette étude de l'antiquité grecque ou romaine qui doit rester le centre d'une éducation vraiment classique », il définit nettement la tâche du professeur. Elle consiste à faire que l'enseignement des langues vivantes serve aussi bien à la culture de l'esprit qu'aux besoins pratiques. Pour atteindre ce double but, il faut que professeurs et élèves apportent à leur œuvre un esprit nouveau. Ne songeons pas trop, ni les uns ni les autres, à ce fameux thème du baccalauréat qu'on fait à coup de lexique. Et puis procédons par ordre. Dans les petites classes, l'enseignement se fera tout autant par les yeux que par les oreilles, au moyen d'images et de tableaux bien choisis. Le vocabulaire appliqué et illustré doit en être la base. On fera même chanter les enfants en allemand. Plus tard on abordera les difficultés qu'on résoudra progressivement en ne perdant jamais de vue ce principe, qu'il faut enseigner la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire.

M. Adam fit en 1890 une causerie familière, et qui fut très goûtée, sur les avantages de l'observation. Développer chez l'enfant cet esprit d'observation qui lui est naturel, l'appli-

quer de jour en jour à des sujets de plus en plus importants, c'est là une tâche qui s'impose aux parents comme aux maîtres, et que, pour sa part, l'École Alsacienne considère comme essentielle, puisque « depuis les leçons de choses des plus jeunes classes jusqu'aux manipulations des dernières, et dans tout le cours de l'enseignement, on s'y efforce d'éveiller et de satisfaire la curiosité des élèves ».

En 1891, M. Créhange montra la part qui revient à la géographie dans une éducation générale. Il fit voir comment, en s'adressant d'abord, par la carte, aux yeux et à la mémoire, « elle sollicite l'intelligence et éveille le premier soupçon sur le multiple enchaînement des causes qui ont dressé, ici et orienté ces montagnes, déterminé ailleurs la courbe élégante de ce fleuve, développé là cette cité populeuse ». Nous cherchons, dit-il ensuite, à faire comprendre la grandeur des efforts de l'homme pour mettre le globe en valeur, les relations multipliées entre les peuples, et la dépendance où ils vivent les uns des autres. « Quant au but et à la conclusion dernière de notre enseignement, c'est une école de patriotisme et de patriotisme de bon aloi. Il dédaigne les grands mots et la parade des grands sentiments, il ne nourrit ni vaine idée de gloire ni sotte infatuation. Mais il éclaire sur le mérite de notre race; il montre son importance dans le monde, il signale les rivalités et les dangers qui la menacent. C'est un appel intéressant à l'action enveloppé dans ce conseil : Apprenez à vous connaître vous-mêmes en connaissant mieux les autres. »

Vint le tour de la rhétorique (1892). Le professeur qui est chargé à l'École Alsacienne de diriger cette classe, M. Sirven,

essaya de définir ce qu'elle était naguère et ce qu'elle veut être aujourd'hui. Elle a renoncé, non sans quelques regrets, au discours latin, et même au discours français, qu'elle remplace par de petites analyses et de modestes compositions littéraires. Elle enseignait autrefois à bien parler. Elle voudrait apprendre maintenant à beaucoup réfléchir. Aussi donne-t-elle à l'explication des auteurs, à l'humble mot à mot, à une étude serrée des textes latins et français, à la version latine — c'est l'essentiel — le temps qu'elle consacrait autrefois à développer de brillants lieux communs. Elle ne méprise plus la grammaire, elle est, à sa façon, une classe de grammaire : elle apprend à lire. « Il ne s'agit plus tant de demander aux lettres les qualités brillantes qu'on leur demandait jadis que de puiser en elles, avec l'amour du vrai et du beau, le goût de la précision, l'habitude de réfléchir et de ne parler qu'à bon escient, toutes qualités qui sont indispensables dans la conduite de la vie. »

Invité, en 1893, à parler de l'enseignement de l'histoire, M. Cultru, après avoir condamné ces habitudes heureusement lointaines qui réduisaient l'histoire à n'être qu'une suite de dates, un amoncellement de faits, la définit fort heureusement « l'étude de l'homme contemplé dans sa vivante action en pleine nature, dans l'infinie variété des circonstances, dans l'infini domaine de tous les siècles, de toutes les races, de tous les pays ». L'enseignement de l'histoire doit se conformer au progrès naturel des jeunes esprits qui nous sont confiés. Il s'adressera d'abord à leur imagination et à leur mémoire, puis à leur jugement. Insistant particulièrement sur l'enseignement qui convient aux classes supérieures, M. Cultru veut apprendre à nos jeunes gens à rechercher dans

les institutions la pensée dernière d'un peuple, à discerner les progrès de l'humanité dans la suite des âges, surtout à marquer la part de la liberté dans l'œuvre séculaire de l'histoire. Il faut leur apprendre aussi à juger avec indépendance, sagesse et loyauté. Enfin il faut leur inspirer le patriotisme. « On les mettra en garde contre ce dilettantisme coupable qui voit dans l'abaissement d'une nation le jeu naturel des forces historiques... L'enfantement séculaire de la France par cent générations, et, parmi tant de traverses, la persistance glorieuse de la patrie leur sera une leçon d'espérance et de confiance »,... leçon qui est à sa place partout, mais nulle part plus qu'à l'École Alsacienne. « C'est, en effet, parmi des hommes qui ont dû quitter leur terre natale et que d'amers souvenirs rattachent aux pays perdus, dont nous séparent, comme un voile de deuil, les sombres Vosges, c'est devant des enfants dont beaucoup aussi sont des exilés, que nous essayons de suivre ces préceptes et d'observer ces maximes.

« Et comme un monument ineffaçable, comme une leçon pressante et muette, au-dessus de nos têtes demeurent dans nos classes comme ici même les deux écussons sacrés de Metz et de Strasbourg avec ces mystiques symboles qui présagent l'avenir à nos âmes françaises : le drapeau, le rameau vert et l'épée. »

M. Jacquesson de la Chevreuse voulut bien, à la séance de 1894, entretenir ses auditeurs de l'enseignement du dessin. « Apprendre à dessiner, dit-il, c'est apprendre à voir. L'enseignement du dessin, c'est l'éducation de l'organe visuel. Sans doute, l'action de la main doit être surveillée, mais ce n'est pas la main qui dessine, c'est l'œil. » Apprenons à nos jeunes gens à bien voir. « Il ne faut pas qu'ils s'approprient aveu-

glément les formes toutes faites qui leur sont fournies par les dessins et par les images, et que la mémoire les dispense ainsi des tâtonnements fatigants et hasardeux à travers les innombrables variétés de la forme dans l'espace. Mettons-les directement en présence des formes, et nous verrons leur ardeur redoubler à mesure qu'ils découvriront des nouveautés d'aspect, qu'ils ne soupçonnaient pas, dans les modèles qu'ils avaient devant eux. » Et puis, apprendre à voir, c'est déjà apprendre à comparer, à choisir ; c'est déjà apprendre à connaître l'art, l'art dont personne aujourd'hui ne songe plus à contester l'importance dans l'œuvre de l'éducation, s'il est vrai que l'éducation doive développer tout l'homme. Voir les formes, voir le beau, le comprendre, afin de le découvrir plus tard, si l'on peut, voilà le but de l'enseignement du dessin : « Nous apportons en naissant une secrète intuition du beau qui est l'idéal ; cette intuition obscure, latente, s'éclaire et se développe par l'éducation, elle honore notre intelligence au même titre que la morale, et elle constitue, à coup sûr, l'une des forces les plus efficaces pour la maintenir élevée. »

L'enseignement moderne a été créé à l'École Alsacienne il y a une dizaine d'années sous le nom d'enseignement classique français. Il a pris le nom de *moderne* quand ce nom a été consacré par une décision du Conseil supérieur, mais il a voulu garder de son ancienne dénomination le mot *classique* : enseignement classique moderne. M. Lemoine, qui est chargé des leçons de français dans cette section, développa, à notre séance de juillet 1896, les raisons de notre attachement à ce mot *classique*. Nous pensons en effet que le nouvel enseignement ne doit pas se contenter d'unir un peu d'idéal à beaucoup d'utilité, mais qu'il doit aussi et surtout être classique,

c'est-à-dire général et humain. Il doit être moderne pour répondre aux plus urgentes nécessités du siècle; il doit s'efforcer d'être classique pour satisfaire aux plus nobles aspirations de l'âme. « Et il sera classique, dit M. Lemoine, s'il fait une large place à la lecture et à l'explication des auteurs. L'expérience des auteurs anciens lus dans des traductions par des jeunes gens qui ne font pas du latin et du grec, comme leurs camarades de seconde ou de rhétorique, donne des résultats de jour en jour plus satisfaisants. Quant aux auteurs français, personne ne songe à soutenir que l'étude de notre langue et de notre littéraire nationale est moins propre que celle des langues anciennes à étendre et à fortifier chez de jeunes Francais la culture intellectuelle et morale. Les exercices de composition se joignent à l'explication des auteurs pour contribuer à rendre plus classique encore le nouvel enseignement. Enfin l'étude obligatoire de deux langues étrangères contraint l'élève à un effort salutaire et fructueux, puisqu'elle l'oblige à s'initier à une façon tout étrangère de rendre, de sentir et de penser. Les programmes de l'enseignement moderne sont loin de compromettre l'œuvre d'une éducation nationale et humaine, pourvu qu'on respecte ce qu'ils ont de classique et qu'on s'en serve avec une méthode sûre et vraiment libérale. C'est l'affaire des maîtres. »

La sixième classique, elle aussi, est l'affaire du maître, bien plus que celle des programmes et des instructions officielles. C'est du moins l'opinion de M. Riquet, qui, voici bientôt deux ans, nous dit comment il initiait nos petits élèves à l'étude du latin. Il nous fit, pour ainsi dire, pénétrer dans sa classe, une classe qu'il veut vivante et animée : « Je mets à profit, dit-il, ce besoin d'activité et de mouvement qui carac-

térise l'enfance : je tiens à ce que la vie déborde pour empêcher l'intérêt de languir ou l'attention de se détendre. Il faut que l'effort soit commun, comme le profit. » De là, l'emploi continuel du tableau noir, où le professeur écrit et explique les formes, en commençant par celles qui se rapprochent le plus du français, de façon à donner à ses bambins l'idée salutaire que le latin n'est pas difficile. On apprend, à propos de chaque déclinaison une foule de mots « faciles à deviner, aisés à retenir », et que les enfants répètent à haute voix. De là aussi des classes entières consacrées à des exercices oraux auxquels tous prennent part, et grâce auxquels on apprend la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire. Un peu plus tard on se met à l'*Epitome* de Lantoine : on le traduit en classe, peu à peu, chaque élève se faisant, au fur et à mesure qu'il l'explique, un petit *thesaurus* de mots, d'exemples, de petites phrases, qu'il récite par cœur, toujours en classe, dès qu'il a prouvé qu'il les a bien comprises. Au bout de quelque temps l'élève est capable d'écrire en latin de petits thèmes à mesure que le professeur dicte la phrase en français. Enfin on lui fait faire de vrais devoirs, toujours en classe, et qui exigent un peu plus d'efforts. Nous ne supprimons pas l'effort personnel. Toute notre intervention se borne à mettre au plus tôt l'élève en état de se passer de nous. Nous enseignons le latin; nous exerçons aussi la volonté.

M. Méhoras, par lequel je finis, ne nous dit rien l'année dernière de sa classe de troisième; mais il fit pour l'usage de nos élèves, pour ceux des classes supérieures surtout, une énumération raisonnée et fort abondante de livres de lecture. Que de fois nos élèves nous demandent de leur indiquer ce qu'ils doivent lire pendant leurs vacances; quels romanciers, quels

auteurs dramatiques, quels poètes? Je les renvoie au discours de M. Méhouas. Ils y trouveront d'excellents avis et surtout celui-ci, qui résume les autres : « La lecture doit être pour vous un travail, mais surtout un plaisir, plaisir qui croîtra en proportion de vos lectures. Lisez donc dès maintenant, vous, les petits à grandes collerettes. Toute une bibliothèque, rose, bleue, multicolore, une foule de revues vous offrent les récits qui conviennent à la curiosité de votre esprit, et les émotions qui touchent les cœurs à votre âge. Et plus tard, quand vous serez bien vieux, les premiers livres que vous donnerez à vos enfants, ce seront ceux qui vous auront charmés, passionnés lorsque vous étiez petits. Si vous les relisez alors, votre esprit et votre cœur rajeuniront pour un instant; votre imagination vous ramènera loin en arrière; vous aurez huit ans, neuf ans, dix ans. Vous revivrez dans votre souvenir toutes les émotions d'autrefois; vous rirez et vous vous attendrirez comme un enfant, et cela vous causera une grande joie. Ce sont des sensations vives, fraîches et charmantes; c'est de la jeunesse que vous mettez en réserve pour l'avenir. »

Je suis heureux de pouvoir terminer ce rapport par cette citation. Les derniers mots en sont un peu comme notre devise. Nous tenons à ce que nos élèves soient enfants dans notre maison; nous tenons à ce qu'ils emportent de leur séjour parmi nous des impressions qu'ils aient plus tard du plaisir à rappeler. Nous voulons que le souvenir du temps qu'ils auront passé ici leur soit, dans leur âge mûr, une réserve de jeunesse et de bonheur.

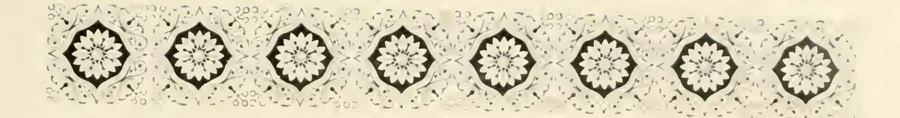
Deux pensées peuvent se dégager de l'ensemble des discours que je viens de résumer. Elles se retrouvent plus ou moins dans chacun d'eux. La première est que nous cher-

chons à répandre un enseignement aussi sincère, aussi vivant que possible. Quant à la seconde, elle est fort heureusement exprimée par M. Riquet : « Nous sommes tous ici fils respectueux et dévoués de l'Université; nous faisons avec elle, quoique du dehors, une œuvre commune, poursuivant le même but et animés d'un même zèle. Nous n'avons d'autre ambition que de faire toujours mieux, afin de nous rendre de plus en plus dignes d'elle. »

PAUL SIRVEN,

Professeur de rhétorique.





SOUVENIRS

DU

# PREMIER ÉLÈVE PENSIONNAIRE

## A L'ÉCOLE ALSACIENNE

L'École, qui fut et qui pour nous restera toujours l'*Alma Mater*, est née des pleurs mêmes de la France, drapée dans son grand deuil de 1870. L'Allemand nous avait vaincus, nous avait arraché un morceau de nous-mêmes ; notre flanc gauche restait béant, saignant, diminué de toute l'Alsace et d'une grande partie de la Lorraine.

La vieille et loyale Alsace, la Lorraine émigrèrent alors et marchèrent vers Paris, ville Lumière toujours et quand même, éclairant la France au milieu des ténèbres.

Et l'École fut; elle naquit ainsi au milieu de chants patriotiques, à la fois hymnes funèbres et chants d'espérance. L'élite des pays annexés y envoya ses fils après la dernière classe de là-bas, et voulut qu'ils continuassent à y parler la *tant doulce langue* de la mère patrie, et qu'ils y apprissent, sur terre française, ce qu'il fallait pour se ressaisir et pour refondre une France nouvelle.

L'École Alsacienne, c'est la patrie, c'est aussi la famille! Et c'est à ce point de vue que je dois me placer exclusivement aujourd'hui, dans cette chanson d'or des gestes de notre École bien-aimée. C'est tout un cher passé, verdoyant en doux souvenirs, automnal déjà pour nous autres, pour moi surtout,



ÉCOLE ALSACIENNE : MAISON DE M. BRAEUNIG.

l'aîné, le doyen d'âge et d'ancienneté des élèves pensionnaires de l'École Alsacienne, c'est tout un passé d'heures, comme des fleurs l'une à l'autre enlacées, que je voudrais évoquer, tout un âge mûri auquel je voudrais, avec le pinceau léger de l'artiste, rendre sa verdeur et sa fraîcheur d'antan

O primavera, gioventa dell' anno,
O gioventa, primavera della vita!

C'est l'École Alsacienne au foyer de famille que je voudrais faire revivre. Vous vous la rappelez émus, mes chers

amis du bon vieux temps : vous, Alfred Ostermann, Prosper Yver, Paul Herrenschmidt, Pierre Mestchersky, Georges Viguès, André Sallard, Frédéric Metettal, Eugène Spielmann, Gustave Wagner, René Kullmann, vous Eugène et Adrien de Turckheim, Charles et Maurice Latune, vous tous enfin qui rompîtes avec moi le pain bénit de la famille sous le toit patriarcal de M. et de Mme Braeunig.

Monsieur Braeunig !

Chapeau bas, mes amis, c'est le maître d'école !
L'admirable ouvrier qu'on paye d'une obole,
Le modeste savant dont l'incessant labeur
Prépare à la patrie un avenir meilleur !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Je revois, entourés d'une même auréole
Le logis paternel et la maison d'école...

Ah ! quelle qu'ait été depuis votre existence, vous n'avez pu oublier cette paisible villa, rue Notre-Dame-des-Champs, 82, isolée au milieu du grand Paris, de la grand'ville, où nous naquîmes à la vie de l'intelligence, au bonheur pur et vrai. Vous vous retrouvez souvent, j'en suis bien sûr, à la joyeuse table qui, en été, était dressée sur la pelouse. Vous le revoyez, notre jeune et viril maître d'alors, ce Vosgien si Français !

Homme de foi toujours, toujours homme de bien,
Comme il était croyant, il était citoyen.

Ne l'entendez-vous pas encore, l'écho de son patriotique enseignement ? n'êtes-vous pas meilleurs que vous n'auriez été, parce qu'il vous inculqua ses bons principes, parce qu'il prêchait d'exemple? Et vous vous rappelez aussi Mme Braeunig et le bon docteur Parrot, au chevet des malades, dans le petit pavillon? Que de joyeux commensaux nous faisions autour

de cette table où se distribuait si largement la nourriture du corps, celle de l'esprit et celle du cœur.!

Et les soirées de Noël, les avez-vous oubliées? Oh! non. nous les avons trop vécues lorsque, loin des nôtres, nous nous serrions autour du beau sapin chargé de jouets, de souvenirs, lorsque nous chantions, émus mais gaiement :

Mon beau sapin, roi des forêts,
Que j'aime ta verdure!

Vous vous souvenez aussi de ces chaudes soirées d'hiver au coin du feu, de ces concerts intimes, de cette mélodie si douce, du bon M. Rieder, jouant du Mozart, du Beethoven d'un archet si sûr et si fin, tandis que M. Braeunig l'accompagnait religieusement au piano.

Ah! que c'était bon, cette vie de famille; nous étions les frères aînés d'E. et d'H. Est-ce que ce temps-là ne fut pas le plus beau de notre vie? Quelle différence avec l'internat des lycées, auquel plusieurs d'entre nous venaient d'être arrachés!

Heures à marquer d'un caillou blanc! Ne serions-nous pas tentés de redire avec le poète :

O temps, suspends ton vol!

Mais cet inexorable dieu n'attend pas, et se bouche les oreilles. Il fuit, il a fui, cruel, irréparable!

La maison, la famille, le *home* de M. Braeunig n'était pas seul de son genre. Près de lui, naissait celui de M. Rieder, de douce mémoire. Les maisons de M. Vedel, de M. Marty, de M. Bauer, de M. Becker ouvraient successivement leurs portes. Ce fut chez M. Vedel que je me liai d'amitié fraternelle

avec Charles Astié, que je pleure comme un frère, et qui aimait tant son École et ses camarades.

Le pensionnat, l'internat proprement dit n'existe point en Angleterre. Ce sont des *Boarding House Masters* qui abritent sous leur toit les fils de famille éloignés de leurs parents; retenus dans les colonies par une position brillante,



ÉCOLE ALSACIENNE : MAISON DU DIRECTEUR ET DE M. MARTY

mais qui les exile pendant la majeure partie de leur vie. Quelle différence cependant entre ces *Boarding Houses* que je connais, que j'aime et que j'admire, et les maisons paternelles, familiales de l'École Alsacienne! En Angleterre c'est le dortoir quand même (et il le faut bien quand il s'agit de trente, quarante pensionnaires au bas mot); c'est le réfectoire, l'immense et solennel *roast beef;* ce n'est pas la salle à manger, la côtelette assaisonnée de sel attique. Trop occupé au décou-

page des viandes, le maître de céans n'a guère le loisir d'employer la demi-heure consacrée à Messer Gaster, à converser avec ses élèves qui d'ailleurs sont impatients d'aller jouer au football et au cricket.

A l'École Alsacienne, c'est la vie de la famille hors de la famille, *home out of home;* rien n'y ressemble à un internat. Ce n'est pas la caserne, la vie militaire à l'École. Ce nest pas le clairon qui sonne à cinq heures du matin : c'est le père qui vient réveiller ses fils. Que de bonnes choses résultent de ce groupement d'élèves, quelles solides amitiés s'y cimentent pour l'avenir! Et quand, plus tard, il faut, selon la loi de nature, s'entr'aimer, s'entr'aider, quel plaisir que de rencontrer d'anciens condisciples, presque des frères, quel bonheur de s'embrasser en s'appelant : Alfred, René, Gustave, Frédéric!

N'est-ce pas dans cette maison mère, dans la rue Notre-Dame-des-Champs, qui vient de disparaître sous la pioche des démolisseurs, que se forma l'Association des Anciens Élèves telle qu'elle existe et prospère aujourd'hui? N'est-ce pas là que les « Amis de l'Alsace » devinrent les « Amis de l'École Alsacienne » et plus tard les « Anciens », les vétérans, les *Old Boys* de l'École!

N'est-ce pas là que nous voyions venir les vacances, certes avec la joie bien naturelle de jeunes écoliers pour la plupart réintégrant la patrie absente? Mais là aussi que coulèrent de vraies larmes furtivement essuyées en nous séparant de nos parents adoptifs et de nos camarades frères, pendant que nos lycéens chantaient à tue-tête :

Vivent les vacances,
*Denique tandem*,
Et les pénitences
*Habebunt finem!*

Ces pions intraitables,
*Vultu barbaro,*
S'en iront au diable
*Gaudio nostro...*

Triste chant du départ, jamais nous ne te chantâmes à l'École Alsacienne!

Vous savez bien, vous tous, mes chers et vieux amis de 1874, que je n'enjolive pas pour les besoins de la cause, et que c'est de l'histoire que je refais ici. Oui, vérité, tout est vérité!

On a dit parfois (qui ne jette pas la pierre au meilleur édifice?) : l'École Alsacienne, ses pensionnaires, tout cela, c'est bel et bien. Mais, si cher! Oh! non, ce n'était pas cher pour ce que nous recevions au matériel et au moral. On payerait le double que ce ne serait pas de trop, quand on pense aux soins qu'on donnait et qu'on donne encore au développement physique, intellectuel et moral des pensionnaires de tout âge, quand on pense à la responsabilité de tous les instants qu'assument les parents adoptifs. Heureux ceux dont le budget est suffisant pour une dépense de cette nature, à leur place je n'hésiterais pas!

Il est un autre point, plus délicat, que je voudrais effleurer car il a son importance. On a prêté à tort à l'École un caractère confessionnel, protestant. Qu'il soit permis à un catholique sincère, convaincu, pratiquant, de dire : Rien n'est plus faux, rien n'est moins fondé que cette assertion. Ici, un fait personnel. J'avais quatorze ans quand je fus mis par mon père à l'École Alsacienne, un peu à l'encontre des désirs de ma grand'mère, fervente catholique. Elle écrivit à M. Braeunig et lui dit ceci : « Lucien est catholique, et le voilà confié aux soins d'un protestant; assurez-lui le libre exercice

de sa religion; encouragez-le à remplir ses devoirs religieux. » M. Braeunig me prit par la main et me conduisit au vénérable abbé Cognat, alors curé de Notre-Dame-des-Champs.

Nous entendîmes, il est vrai, chaque matin et chaque soir, quelques paroles de la Bible. Pensionnaires, personnel, tous se réunissaient à cet effet deux fois par jour. Le père de famille priait, lisait et parfois commentait, mais jamais je n'entendis un mot qui pût froisser les croyances d'un bon catholique. « Soyez bons, aimez-vous les uns les autres, ayez le cœur pur, nous disait-il; dites toujours la vérité, faites ce que devez, etc. » Et je dois à cette maison chrétienne, large d'esprit et de vues, de connaître, d'aimer et d'estimer mes frères protestants[1].

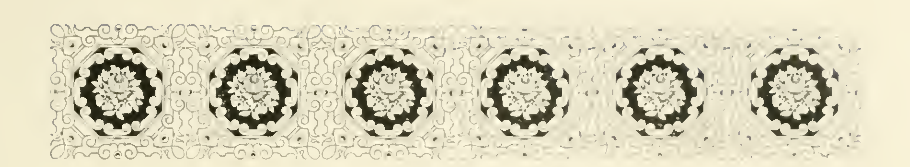
Voilà bien des années que j'ai franchi le *Silver Streak*, que j'enseigne, que je suis pédagogue à mon tour; je cherche toujours à m'inspirer du maître et j'ai gardé un tel souvenir de l'École que j'ai envoyé des élèves pensionnaires anglais à M. Braeunig, à M. Becker, à mon ami Vedel, à M. Grisier, et que je continuerai à le faire tant qu'on me demandera : où faut-il aller? et tant que vivra l'École. Or, l'École est bâtie sur le roc, l'École vivra, elle s'appelle : Famille et Patrie!

LUCIEN LASSIMONNE,

Premier élève pensionnaire de l'École Alsacienne,
Instructor in French,
Royal Military college, Sandhurst.

1. Les familles qui reçoivent des pensionnaires, sous le patronage de l'École, gardent chacune le caractère qui lui est propre; les parents, bien entendu, sont libres de choisir celle qui leur convient.

(*Note du Directeur.*)



# L'ASSOCIATION ATHLÉTIQUE ALSACIENNE

## A. A. A.

L'École Alsacienne a été l'une des premières à venir à nous lorsque, au mois de juin 1888, — il y a dix ans, — nous avons donné le signal du renouveau athlétique; elle a été la première à venir *spontanément*. Ailleurs il fallait encourager les élèves, les pousser; les siens vinrent d'eux-mêmes, et leur Association se forma d'un seul jet, telle qu'elle a vécu depuis, avec le même nom, la même organisation, le même insigne, cette jolie étoile blanche et rouge entourée des trois lettres A. A. A., qui avaient l'air d'un symbole de jeunesse et d'espérance... Combien de fois l'avons-nous vue, l'étoile, sur la poitrine de nos vainqueurs! Dans les cross-countrys d'antan qui sillonnèrent les bois de Meudon, de Chaville et de Ville-d'Avray, combien de fois mena-t-elle la course, portée par un vaillant qui souriait à l'arrivée, malgré la fatigue et l'essoufflement, heureux du laurier ajouté par lui au trophée de sa chère École.



L'esprit de corps, voilà, je crois, ce qui distingua entre toutes l'Association athlétique de l'École Alsacienne, ce qui fit sa supériorité dans les concours, ce qui lui conquit l'estime absolue et durable de ses jeunes rivales. Quelle bonne leçon de choses pour notre pays, qui cultive si maladroitement l'individualisme, et qui est si lent à s'apercevoir que plus l'esprit de corps anime l'école, plus l'individualité se manifeste dans la vie; que, plus le collégien est lié à ses camarades, plus l'homme fait est indépendant de ses semblables.

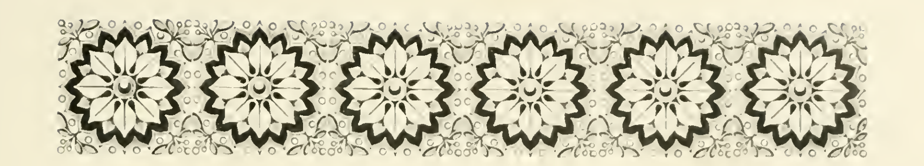
Pour moi, qui n'ai cessé de poursuivre cette réforme sur laquelle repose, à mon sens, tout l'avenir de la France, à savoir l'autonomie du lycée, la reconnaissance de la Société scolaire et la liberté octroyée à cette Société de s'organiser, de vivre sa vie propre comme un organisme distinct, je ne puis laisser passer, sans la saisir, cette occasion de rendre hommage à l'une des rares écoles libres où l'éducation est ainsi comprise. Le jour où la réforme tant désirée et tant nécessaire sera accomplie, l'École Alsacienne aura le droit de s'enorgueillir, car nulle plus qu'elle n'aura travaillé à la réaliser.

En attendant, je souhaite qu'elle ne délaisse pas ce sport et cet athlétisme qui lui ont valu les lauriers dont je parlais tout à l'heure; ils ne sont pas à dédaigner, ces lauriers; ils ne nuisent pas à d'autres plus utiles encore, et ils préparent pour les heures importantes, par les choix décisifs d'où dépend toute la vie, le triomphe de la virilité.

PIERRE DE COUBERTIN.




A. A. A. — « LUDUS PRO PATRIA. »



# GYMNASTIQUE ET JEUX

La gymnastique rationnelle doit être la base des exercices physiques. Rien ne saurait la remplacer. Elle est obligatoire pour tous nos élèves, et nous désapprouvons les parents qui, sans raison majeure, demandent des dispenses.

Aux concours annuels interscolaires, entre les lycées et les écoles primaires supérieures de la Ville et présidés par M. le Vice-Recteur, nos élèves ont successivement obtenu les 10e, 7e, 11e, 9e, 11e prix. Puis, cette année-ci, ils ont obtenu le 4e prix de section. L'équipe était composée des élèves : Badih, Dax, Didier, Foubert-Rousson, Le Savoureux, Jean Martin, Eugène Marty, Henri Nègre, Saugon, Starck, Valensi.

Les exercices au grand air ont toujours été en honneur chez nous. En 1883 déjà, le football était cultivé par un groupe d'élèves ardents : Jean Charcot, Chevrillon, Estève, Parrot, Viguès, entre autres, sous la direction de M. F. Dollé, professeur. Une autorisation de M. Alphand leur assurait une place et leur permettait de planter leurs piquets.

C'est pourquoi l'A. A. A. a pu se former « spontanément », quand M. Pierre de Coubertin, avec un zèle de missionnaire, vint dans les lycées et collèges prêcher la bonne parole.

L'Association a eu pour présidents MM. Herbet, de Joannis, Glatron, Stroehlin. Le Football Club a eu pour capitaines MM. Herbet, de Joannis, Sudre, Jacquier.

En 1892, où Marcel Glatron gagnait le championnat interscolaire pour le saut en longueur (5m60), une équipe de l'École gagnait le championnat interscolaire du football (Rugby). Elle avait pour capitaine M. Félix Herbet et était composée des élèves F. Bellenger, Germain, Marcel Glatron, Léon de Joannis, Albert de Joannis, F. Lajouane, Lapierre, D. Lauth, F. Puaux, C. Prenez, Schmitten, Edm. Tessandier, Ch. Tissier, P. de Pourtalès.

Depuis plusieurs années notre Football Club est un peu délaissé pour le Hockey Club de l'École (H. C. A.), fondé par M. Liouville, aujourd'hui son président honoraire, et qui a pour président M. Formigé.




Le 11 novembre 1897, un match de Hockey (le premier match de Hockey qui, croyons-nous, ait eu lieu en France) a été disputé par le H. C. A. et le H. C. de l'Anglo-Saxon Collège. Il a été gagné par le H. C. de l'École Alsacienne, qui avait un *but*, fait par Jacquier. Notre équipe était composée des élèves : Davy, Didier, Fauconnier, Formigé (capitaine), Gaudermen, Gonse, Jacquier, Munier, Savouré, Stroehlin, Tanon.

Ce jeu nous paraît destiné à se répandre davantage dans les lycées, au fur et à mesure qu'il sera mieux connu.

LA DIRECTION DE L'ÉCOLE.



UNE PARTIE DE FOOT-BALL, AU BOIS.



# L'ENSEIGNEMENT SCIENTIFIQUE

L'enseignement secondaire doit viser, sous peine d'être incomplet et de laisser sans utilisation une partie des facultés de l'homme, à préparer un développement complet et harmonique de celles-ci. Il doit avant tout assurer à ceux dont il s'occupe le moyen de communiquer avec leurs semblables et, par conséquent, avoir pour premier objet l'étude de la langue maternelle. Cette étude, surtout lorsqu'elle s'appuie sur la comparaison de cette langue avec les langues mortes telles que le latin ou le grec, ou même de certaines langues vivantes, a une puissance éducative considérable, et sert plus qu'aucune autre au développement de l'esprit. On ne peut pas l'accuser même, comme on l'a fait parfois, de conduire à une science purement verbale, et dans laquelle la forme l'emporte sur le fond ; car ce n'est pas peu de chose pour une jeune intelligence de vivre dans un commerce intime avec les écrivains les plus distingués de notre pays ou de pays étrangers, dont la plupart n'ont pas parlé pour ne rien dire, et qui se meuvent au contraire au milieu des pensées les plus élevées et les plus bienfaisantes.

Néanmoins, il faut reconnaître que la culture de l'esprit

bornée à cela aurait quelque chose d'incomplet et de dangereux. Lire avec choix, bien entendu, est chose excellente, mais se contenter d'une science *livresque* est beaucoup moins bon.

Les sciences mathématiques qui sont, par la rigueur et l'enchaînement de leur raisonnement, un instrument incomparable pour donner à l'intelligence des habitudes de méthode qui s'appliquent ensuite à tous les domaines, et qui sont indispensables pour former l'esprit, ont, elles, le défaut d'être trop abstraites, trop rigides en même temps.

Lorsque leurs déductions partent de bases solides et bien établies, elles conduisent à des résultats incontestables; mais il arrive souvent que leur mode de raisonnement est appliqué à des données dont la certitude est contestable et n'a pas été suffisamment vérifiée; alors, elles ne sont plus qu'un instrument d'erreur, avec ce seul avantage que si les conséquences qu'on a tirées régulièrement des prémisses se trouvent être absurdes, elles infirment par là même ces prémisses, et obligent à procéder à la vérification de celles-ci.

Pour le développement normal de l'esprit, il faut donc encore autre chose que les lettres et les mathématiques. Il faut le contact avec les faits, avec le milieu dans lequel l'homme est appelé à vivre, et qui a une si grande influence sur lui; et il ne suffit pas d'un contact forcé et passif, mais il faut que celui-ci soit voulu, dirigé, préparé, afin de porter tous ses fruits. Il faut, de plus, que ce contact, commençant dès l'enfance et se poursuivant pendant toute la vie scolaire, au moins, soit réglé de manière à s'adapter aux facultés de l'enfant et du jeune l'homme, en les mettant successivement en jeu, et en les développant par leur activité même.

Dans cet ordre d'idées, la première faculté qu'il s'agit de stimuler chez l'enfant, c'est l'esprit d'observation.



ÉCOLE ALSACIENNE : EXERCICES MILITAIRES

C'est ce qu'ont pensé les fondateurs de l'École Alsacienne, et c'est pour cela qu'ils ont donné une grande place aux leçons de choses qui, sous une forme aussi simple et aussi pratique que possible, habituent l'enfant à regarder autour de lui, à observer et à faire des raisonnements simples sur ce qu'il a vu et entendu. A ces leçons de choses se rattachent, de la manière la plus étroite, les commencements de l'histoire naturelle, animaux, plantes, minéraux. L'intelligence de l'enfant est merveilleusement apte à saisir cet enseignement : la fraîcheur de la mémoire, l'intérêt qu'excitent les objets, le goût naturel des collections sont autant de conditions qui lui donnent un véritable attrait.

Après les leçons d'histoire naturelle envisagées à un point de vue aussi simple que possible, en retranchant avec soin les grands mots scientifiques inutiles, viennent celles qui comprennent les phénomènes physiques et chimiques les plus importants, étudiés au même point de vue. Il ne s'agit pas de science proprement dite, encore moins de théorie, mais de la connaissance de faits qui jettent du jour les uns sur les autres, et qui contribuent, eux aussi, au développement de l'esprit d'observation. C'est un peu plus tard seulement que ces notions enregistrées peuvent se transformer en connaissances scientifiques, et prendre dans l'esprit du jeune homme leur forme définitive, au moins autant que rien peut être définitif dans ce milieu changeant, indéfiniment perfectible, et qui, même chez les hommes les plus savants, est toujours sujet à modification.

On a reproché à cette méthode, qui offre à de jeunes enfants des parcelles détachées de science, de déflorer celle-ci, et de les priver de l'élan enthousiaste qui souvent saisit le jeune homme lorsque la science lui est révélée d'un coup avec ses

lois, avec ses rapprochements inattendus, avec toute sa grandeur.

Nous ne croyons pas que ce reproche soit justifié, au moins si l'enseignement préliminaire a été ce qu'il doit être, sans prétentions scientifiques et si, à un moment donné, une vive lumière est projetée sur la somme des faits acquis par un enseignement aussi complet que le comportent l'âge et les facultés du jeune homme. Au moins celles-ci auront-elles été préparées et cultivées dans l'intervalle, et l'expérience a montré que c'est au grand profit du développement scientifique et du développement général.

En tout cas, et c'est à mes yeux un point d'une importance capitale, en même temps que l'esprit des jeunes gens aura été cultivé dans les directions les plus diverses, ils seront mis à même de choisir en connaissance de cause la carrière à laquelle leurs aptitudes les rendent le plus propres, et il pourra plus difficilement leur arriver de passer à côté d'une vocation dans laquelle ils se seraient distingués, faute d'avoir connu à temps la branche spéciale des lettres ou des sciences capable d'exercer sur leur intelligence le plus vif attrait.

Ch. FRIEDEL,
Membre de l'Institut.





# L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE

J'ai connu les débuts de l'École Monge et ceux de l'École Alsacienne et je me suis vivement intéressé à la fondation de ces deux établissements. Élève et professeur de l'Université, j'ai toujours été et je reste attaché à l'enseignement libéral que donne l'Université, convaincu qu'il est à la fois efficace pour le développement des intelligences et nécessaire pour la formation de l'esprit national en France.

Mais ce n'est pas le diminuer, c'est au contraire concourir à l'intérêt général que d'avoir des types divers d'école et d'y essayer des méthodes nouvelles. Si, en cette matière l'antagonisme peut devenir un danger, la diversité est un bien. Quand j'étais écolier, il y avait à Paris de grandes institutions qui envoyaient leurs élèves ou du moins l'élite de leurs élèves au collège et dont l'émulation contribuait à l'éclat de l'Université; je les avais vues avec regret disparaître les unes après les autres. Quand la France, après les désastres de 1870 et 1871, travaillait à réparer ses ruines, j'ai pensé, comme bien d'autres, que l'éducation de la jeunesse devait être une des plus vives préoccupations du gouvernement et des bons citoyens, et j'ai salué comme une œuvre patriotique

la création de l'École Alsacienne, qu'allait diriger, avec le concours de M. Bræunig, un de mes anciens camarades de l'École normale, Alsacien d'origine et professeur au lycée de Strasbourg.

Un de mes fils a fait une partie de ses études dans cette école. Je l'ai moi-même prônée autant que je le pouvais, j'ai prêté mon concours à l'œuvre en examinant avec le directeur les programmes d'histoire et de géographie, en assistant aux leçons des professeurs, en examinant les élèves dans les classes où mes conseils pouvaient être de quelque utilité. M. Bræunig me rappelait dernièrement une promenade que nous avons faite à Montsouris avec les élèves de l'École dans un jardin transformé en carte en relief du monde, carte bien imparfaite assurément, mais qui néanmoins nous a fourni la matière d'une sorte de leçon de choses et d'une instructive conversation sur quelques points de la géographie. Chaque fois que je me suis trouvé, comme ce jour-là, en contact avec les élèves de l'École Alsacienne, j'ai remarqué leur bonne tenue : on se sentait au milieu d'enfants bien élevés, qui avaient confiance dans leurs maîtres.

Le maître qui, il y a quinze ou vingt ans, leur enseignait la géographie est encore leur professeur. La méthode qu'il employait ressemblait beaucoup à celle que j'essayais de répandre dans l'enseignement : ne pas surcharger la mémoire de noms propres superflus, faire voir à l'aide de la carte et de tracés au tableau, faire comprendre en décrivant et en montrant la relation et l'enchaînement des phénomènes géographiques.

Dans ses divers enseignements, l'École Alsacienne s'est appliquée à introduire des méthodes rationnelles, simples, plus modernes que celles qui prévalaient alors. L'Université

s'en est approprié une partie : elle a eu raison. Il est plus facile à un établissement privé, dirigé par des maîtres qui ont foi dans leur œuvre, et qui agissent dans un milieu social déterminé, de tenter des réformes pédagogiques qu'à un grand corps comme l'Université dont les règles uniformes s'imposent à tous les établissements publics de France. L'École Alsacienne, en rendant de notables services aux familles, a rendu service à l'Instruction publique qui doit lui en être reconnaissante ; elle peut en rendre encore dans l'avenir.

É. LEVASSEUR,
Membre de l'Institut.





# LES

# EXAMENS A L'ÉCOLE ALSACIENNE

Aucun mot ne sonne plus désagréablement à l'oreille des enfants et même des parents. Aussitôt se pressent dans leur imagination troublée les souvenirs d'un inquiet et fiévreux labeur terminé par un perfide et cruel interrogatoire. Les novateurs qui proposent l'abolition de cet instrument de torture, sont assurés de rencontrer de multiples et sympathiques échos. Quelle créance convient-il d'accorder à des allégations plus ou moins intéressées?

Tout dépend de la méthode adoptée par l'école. Son excellence ou ses déficits peuvent amener l'épanouissement ou la déformation d'un caractère, la réussite ou l'insuccès de toute une carrière. Supposez en effet que continue à être appliqué le système du surmenage, que des matériaux aussi abondants que disparates soient entassés par des procédés tout mécaniques dans des cerveaux paresseux ou rebelles pour être rejetés par eux immédiatement après l'épreuve académique : non seulement le patient n'aura acquis aucune connaissance sérieuse et durable, mais, dégoûté par cette corvée quotidienne, il profitera de son premier instant de liberté pour

en secouer l'odieux fardeau et demeurera, pendant le reste de sa vie, hostile à toute recherche scientifique. Supposez encore qu'un jeune homme soit froissé par son professeur dans ses convictions les plus intimes, qu'il se voie frustré, par une intrigue, d'une récompense qu'il estimait méritée et se croie victime d'une sanglante injustice. Peut-être la blessure causée par la violation de son droit restera-t-elle toujours béante et ira-t-il, aigri et méfiant, grossir la phalange trop nombreuse des martyrs du parti pris et des contempteurs de l'ordre social.

Ces simples observations, qui prêteraient à d'amples développements, ont été déjà présentées, à mainte reprise, avec une spirituelle vivacité ou dans d'amers réquisitoires, suivant la disposition morale de leurs auteurs. Le mal a été longuement et universellement constaté. Où trouver le remède? Les réformateurs, en dépit de leur ingéniosité, n'ont proposé jusqu'à ce jour aucune combinaison plus rationnelle et plus équitable pour établir la capacité de l'élève pendant le cours et au terme des études. Il semble donc oiseux de vouloir supprimer les examens pour les remplacer par une institution analogue. Ne peuvent-ils être améliorés dans quelques-unes de leurs parties essentielles? Qu'a fait l'École Alsacienne à cet égard et quels éléments originaux a-t-elle apportés pour la solution satisfaisante d'un problème proposé à la méditation de tous les amis de la jeunesse et de tous les hommes de bonne volonté?

Le principe inspirateur de tous ses actes a été celui d'une franche et entière publicité. Toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de l'enseignement et seraient désireuses d'expérimenter les nouvelles méthodes sont invitées à assister aux interrogations et à la tenue des classes, à renouveler fré-

quemment leurs visites et à communiquer, sans crainte ni réticence aucune, au directeur, leurs impressions avantageuses ou défavorables. Le meilleur accueil leur est réservé, les remarques présentées par des observateurs compétents sont les bienvenues et leurs critiques prises en sérieuse considération. La maison est ouverte à toutes les suggestions judicieuses, de quelque côté qu'elles arrivent, à tous les conseils perspicaces et à toutes les nobles impulsions, quelle que soit leur provenance. La petitesse relative de son cadre lui permet de les soumettre immédiatement à l'épreuve de la pratique. Aucun moyen n'a jamais été négligé par l'École pour la propagation de ses idées dans le grand public, qui peut se montrer indifférent aussi longtemps qu'il est mal renseigné, mais qui se laisse aisément gagner par une parole loyale et sincère. Quel encouragement plus efficace pourrait-elle recevoir pour la continuation de son œuvre que l'approbation de juges impartiaux ! La devise à laquelle elle est restée fidèle depuis ses origines lui a porté bonheur. Les visiteurs que la simple curiosité avait attirés au début, se sont transformés pour la plupart en amis sûrs et dévoués.

Parmi ces auxiliaires bénévoles la première place appartient aux parents. Leur collaboration intime et permanente constitue un des traits distinctifs de l'École Alsacienne, la base solide sur laquelle reposent ses plus chères traditions. L'unité d'aspiration et de but qui doit régner entre eux et les maîtres est garantie par le carnet de correspondance signé chaque jour, les visites hebdomadaires, les bulletins trimestriels. Tout prétexte leur est enlevé pour qu'ils se désintéressent de l'avenir de leurs fils en alléguant leur prétendue incompétence. Une expérience déjà longue permet d'affirmer qu'ils n'en éprouvent aucune envie. La régularité avec laquelle

ils assistent, surtout dans les petites classes, aux examens périodiques prouve au contraire leur affectueuse sollicitude. « Un passant gracieusement accueilli dans une maison amie, disait M. Marcel Dubois le 28 juillet 1894, a la bonne fortune de voir un professeur qui interroge comme un père et une maman qui suit vos réponses comme un professeur, et il pense que l'on vous fait travailler à la maison dans le même sens qu'à l'École, en pleine harmonie avec les maîtres ».

La présence des parents aux examens offre un triple avantage. Non seulement ils constatent de leurs propres yeux le travail de leurs fils, mais ils apprennent à connaître la force respective des camarades et peuvent apprécier l'impartialité éclairée avec laquelle les professeurs stimulent et maintiennent leurs élèves dans la bonne voie, insistent sur leurs points faibles tout en reconnaissant leurs progrès, encouragent les efforts des moins doués comme ils signalent les défectuosités des plus capables. Le mystère engendre les faux rapports et les injustes suspicions, les doléances perfides et les plaintes intéressées, tandis que le grand jour provoque la cordialité des rapports et favorise la confiance réciproque. Des visites fréquemment renouvelées dans le cabinet du directeur comme des entretiens pédagogiques naît cette unité dans l'action, regardée à bon droit comme la condition indispensable non seulement de toute instruction solide, mais de toute forte éducation morale, où le développement intellectuel marche de pair avec le sentiment toujours plus net et plus délicat de la dignité et de la responsabilité, où les saines habitudes de l'esprit s'harmonisent avec les généreuses inspirations du cœur. Fidèle au noble idéal quelle a transporté des bords du Rhin aux rives de la Seine, l'École Alsacienne, tout en respectant les individualités dans l'infinie ri-



ÉCOLE ALSACIENNE : UNE SALLE DE CLASSE

chesse de leurs nuances, aspire à fortifier les volontés et à tremper les caractères.

Jusqu'à la troisième classe inclusivement, des examens ont lieu tous les quinze jours, mais comme ils portent tour à tour sur les différentes matières enseignées, chaque branche d'études ne figure qu'à des intervalles suffisamment éloignés, tous les deux ou trois mois, pour qu'elle ne perde pas de son intérêt par un retour trop fréquent et que soit écartée toute apparence de monotonie. Le champ parcouru demeure en effet assez considérable pour que son assimilation exige un travail sérieux sans que d'autre part sa trop vaste étendue s'oppose à une récapitulation approfondie en le réduisant à un simple exercice mnémotechnique. L'entrain avec lequel la plupart des élèves se préparent à cette épreuve périodique, offre la meilleure garantie que son organisation répond à leurs aptitudes : « Repetitio mater studiorum ». Cette maxime du vieil Amos Coménius s'applique aussi exactement aux Français d'aujourd'hui qu'à ses contemporains tchèques. Il ne faut pas craindre, avec de jeunes intelligences que n'a pas encore façonnées la discipline scientifique, de reprendre souvant les mêmes thèmes, afin de s'assurer de la réalité de leurs progrès et d'écarter toute chance d'erreur.

La présence d'étrangers aux interrogations, — en dehors des parents et des membres du Conseil d'administration qui se font un devoir et un plaisir d'y assister, il m'est arrivé de m'y rencontrer pour la littérature française avec M. Hermann Dietz, pour l'allemand avec M. Lange, pour l'histoire avec M. Bougier, pour la géographie avec M. Marcel Dubois, — oblige les élèves, dès le début de leurs études, à s'exprimer correctement et sans fausse timidité. J'ai été agréablement surpris, il y a quelques semaines, à un examen de géographie qui

se passait dans la huitième classe et roulait sur l'Amérique, des notions précises que possédaient la plupart des enfants sur les montagnes et les fleuves, les baies et les presqu'îles, de la sûreté avec laquelle ils les montraient sur la carte, de la propriété des termes qu'ils employaient et de la netteté de leurs réponses.

Mais je me hâte de laisser la parole à un témoin des plus autorisés.

« Aussi bien, dit M. Léon Bourgeois dans son discours du 29 juillet 1893, je ne voulais aujourd'hui retenir qu'un seul trait parmi tous ceux qui sont l'originalité de l'École Alsacienne, et celui-là m'est apparu, il m'a, comme on dit familièrement, sauté aux yeux le premier jour où je suis entré, il y a plus de dix ans, dans une de vos classes; j'étais venu, comme les parents y sont autorisés, assister à une de ces classes du samedi où se font les interrogations sur les matières étudiées pendant la semaine. Dès les premières questions posées par le maître, je fus frappé de l'entrain extraordinaire de tous ces enfants. Toutes les figures étaient attentives, tous les yeux brillants, toutes les bouches ouvertes pour répondre. A chaque demande toute la petite troupe se hérissait de mains levées, de bras tendus. Il arrivait bien quelquefois que la réponse était singulière, imprévue, que dans sa précipitation l'un des audacieux faisait une belle erreur qui soulevait le rire de ses rivaux, mais on repartait de plus belle, on prenait sa revanche et c'était ainsi, pendant toute la durée du petit examen, une ardeur, une émulation et, pour mieux dire, une allégresse qui gagnait les parents eux-mêmes et nous donnait, je vous assure, un renouveau de jeunesse et le désir de faire comme nos enfants et de lever aussi la main pour répondre. »

Les examens semestriels, les seuls auxquels soient soumis

les élèves des classes supérieures, s'inspirent du même esprit et sont régis par les mêmes principes. Ils ont moins pour but de mettre en vedette quelques sujets d'élite que d'être utiles à tous ceux qui y prennent part. Le mode le plus habituellement adopté est celui d'une conversation familière, au cours de laquelle le professeur s'efforce d'élucider les notions encore vagues et incomplètes, de résoudre les points d'interrogation, de rectifier les malentendus, de dissiper les erreurs. S'agit-il, par exemple, d'histoire : l'entretien roulera sur les combinaisons diplomatiques de Richelieu et de Mazarin, les vues administratives de Louvois et de Colbert, les réformes accomplies par l'Assemblée constituante; de géographie : l'image physique, économique, politique, historique d'une région, d'un État, d'une province se dégage toujours plus nettement de l'échange des questions et des réponses; de littérature française : la personnalité d'un auteur sera graduellement reconstituée par la pénétration réciproque de sa vie et de ses écrits, lesquels devront être connus non par ouï-dire, mais par une prise de possession directe appuyée sur des lectures abondantes et originales; de langues anciennes ou étrangères : l'explication cursive du texte provoquera une récapitulation de la syntaxe et des règles grammaticales.

Ces divers exercices, si modestes qu'ils paraissent au premier abord, n'empêchent point chez des jeunes gens particulièrement doués le déploiement de leurs facultés oratoires. Je me souviens d'avoir été charmé, il y a quelques années, par une exposition aussi brillante que concise et substantielle, faite par un élève de rhétorique soit de l'*Antigone* de Sophocle, soit des *Provinciales* de Pascal. Les tours de force sont cependant l'exception et les vertus distinctives de l'École Alsacienne demeurent l'honnêteté, la sagesse, l'absence de toute réclame et

de tout artifice. « Votre système, disait M. Burdeau le 20 juillet 1892, consiste à ne pas inviter l'élève à porter ses efforts sur une branche déterminée d'instruction. Ici on recherche le bon équilibre des facultés, on veut non pas des compositions brillantes et comme des coups de collier successifs donnés à de certaines dates déterminées, mais l'effort lent, continu, persévérant, portant sur tous les points à la fois. On veut que la conscience de l'élève soit satisfaite bien plus encore que sa fierté, on le prépare à être un homme qui, sur tous les points où le devoir l'appellera, saura répondre : présent, et qui sera en mesure de faire face à toutes ses obligations. »

L'ensemble des notes quotidiennes et des examens périodiques permet au directeur d'acquérir une connaissance scrupuleusement approfondie de la valeur intellectuelle et morale de chaque élève et d'apprécier exactement à la fin de l'année leurs forces réciproques. Ainsi fonctionne sans heurt ni froissement une organisation difficile à établir, mais déclarée par tous les pédagogues indispensable à la bonne marche des études. « Chaque année, dit à ce propos M. Gabriel Monod, non seulement des élèves nombreux se voient refuser l'entrée d'une classe supérieure, mais même quelques-uns sont rendus à leurs familles, parce qu'ils ne peuvent suivre leurs camarades. Si je citais les noms des jeunes gens qui ont été ainsi maintenus en arrière de leurs camarades ou retirés de l'École pour incapacité, paresse ou indiscipline, on verrait que l'on n'y fait nulle acception des personnes; c'est un honneur et une force pour l'École Alsacienne. »

Une image empruntée à un illustre penseur de Strasbourg me revient à la mémoire au moment de poser la plume. Colani comparait la servitude de la lettre à un sapin mort, quoique paré pour la fête de Noël de lumières, de jouets, de guir-

landes et de maint autre ornement ; le culte de l'esprit à un autre sapin, resté celui-là, vert et vigoureux, qui prospère en dépit du froid et de l'orage sur une pente escarpée des Vosges. Les examens ne recouvreront la confiance du grand public que le jour où ils auront été affranchis de toute entrave scolastique pour obéir aux seules lois de la réalité. A l'École Alsacienne appartient le mérite d'avoir travaillé dans la mesure de ses forces à la venue d'un meilleur avenir.

Ernest STRŒHLIN,

Professeur honoraire
de l'Université de Genève.





# PROMENADES INSTRUCTIVES

C'est à l'École Alsacienne que pour la première fois, à titre régulier, les promenades aux musées, aux collections, les visites aux usines, ont été introduites dans le programme de l'enseignement secondaire.

Le fait peut sembler étrange à qui réfléchit aux avantages de toute espèce que le maître et les élèves retirent de ces sorties. Il n'étonnera aucun universitaire.

C'était une innovation hardie, délicate et extrêmement heureuse.

Elle était hardie parce qu'elle rompait d'une façon éclatante avec les habitudes de notre enseignement officiel. L'Université n'aime pas enseigner hors de chez elle. Elle a eu longtemps l'horreur du plein air. Cela est changé depuis que l'École Alsacienne a démontré l'utilité de ces promenades. Mais ce n'est un secret pour personne que l'administration de nos lycées ne recherchait pas autrefois l'occasion de faire donner à ses élèves ce que nous appellerons, avec une légère déviation du sens, l'enseignement exotérique.

Il faut ajouter que le corps enseignant ne s'y fût pas prêté avec enthousiasme, et c'est en cela que la tentative était déli-

cate. Elle l'était particulièrement au début de notre École, et on le comprendra sans peine, et on sentira aussi par le récit de ces petites misères quel tact, quelle éloquence insinuante et persuasive, quelle paternelle autorité il a fallu à cet excellent M. Rieder pour acclimater chez nous ces exercices salutaires.

C'est qu'en effet les Mentors qui devaient conduire à travers le monde, le vaste monde des musées d'artillerie et de marine, des galeries de géologie, minéralogie, paléontologie, zoologie, du Louvre, de Versailles, de Saint-Germain, les Télémaques confiés à nos bons soins, étaient en général gens fort susceptibles et très disposés à se dérober à ces promenades. Et cela s'explique. Il fallait venir prendre les élèves à l'École, avenue Vavin, les mener, sinon en rangs au moins en ordre, jusqu'à l'École des Beaux-Arts ou jusqu'au Louvre et, après la démonstration, les ramener au quartier général. Vous comprenez maintenant où gisait la difficulté.

Faire une leçon d'histoire de l'art devant les tableaux de Rubens ou de David, exposer les principes de la classification zoologique, montrer par la différence de l'armement les changements survenus dans l'art de la guerre et la civilisation, cela n'est pas ennuyeux pour un jeune professeur, au contraire.

Mais de la rue d'Assas au quai Malaquais ou à la rue Cuvier il y a des rues, et dans ces rues des passants, et parmi ces passants ne va-t-on pas rencontrer un ami, un compatriote, un camarade d'école, un ancien maître, et que penseront-ils en me voyant marcher dans la rue avec ces jeunes écoliers que je domine de la tête :

*Quantum lenta solent inter virgulta cupressi!*

Oui, que penseront-ils, que diront-ils? Qu'en dira-t-on?

Ah! le qu'en-dira-t-on? la crainte maladive d'être pris pour un maître d'études, non, disons le mot, pour un pion escortant de petits collégiens, voilà l'obstacle. L'amour-propre exagéré, et d'autant plus en éveil qu'on est plus près de ses vingt ans et que le parchemin des diplômes est plus frais encore, le souci ombrageux d'une dignité que l'on place parfois mal, le point d'honneur presque castillan qui distingue entre des fonctions si semblables celles qui reluisent et celles qui ne reluisent pas, voilà de terribles conseillers. J'ai connu de braves garçons, un peu timides et routiniers, instruits d'ailleurs, dévoués et capables, que cette seule considération a empêchés de venir offrir leurs services à l'École où ils auraient peut-être réussi.

Notre conscience d'historien nous oblige à dire ici que parmi ceux qui eurent la bonne fortune de trouver place dans les cadres du personnel enseignant au début, à la création de la section classique, quelques-uns eurent un peu de mal à se plier à la nécessité. Mettons, si vous voulez, qu'ils n'en ont que plus de mérite. Certains même essayèrent des moyens variés pour se dérober. Par un hasard étonnant, tel d'entre eux était régulièrement souffrant le mardi tous les quinze jours dans l'après-midi, et cette variété innomée de fièvre quarte ne céda qu'à la contagion de l'exemple et à la fermeté patiente du directeur. Tel autre imaginait les itinéraires les plus compliqués pour éviter les rues où il craignait d'être reconnu ; il se serait déguisé si cela eût été possible.

Un jour, M. Rieder fut fort surpris de rencontrer les élèves d'une classe revenant tout seuls d'une excursion. Ils se tenaient d'ailleurs fort bien, les chers enfants, et marchaient gentiment, comme de bons petits élèves qui ont l'habitude de se sentir libres, de se conduire eux-mêmes et convenable-

ment, qu'ils soient ou non sous l'œil du maître. Il était là, d'ailleurs, le maître, mais un peu loin, et sur l'autre trottoir ; il se promenait... en amateur, en gentleman, ne se doutant pas, le malheureux, que, de toutes les façons de faire son métier, il avait justement choisi la plus maladroite et celle qui était de nature à faire le plus mal juger et de son intelligence et de son caractère.

Ces hésitations, ces résistances individuelles durèrent peu, et au bout de quelques mois les plus récalcitrants étaient convertis et voyaient les nombreux avantages de la méthode, presque tous y trouvaient un réel plaisir.

Tout le monde en effet profite à ces promenades.

Le gain de l'élève est aisé à comprendre et l'on ne s'explique pas pourquoi l'usage des visites aux musées et aux collections n'est pas plus répandu. N'est-il pas certain qu'à Paris, bien entendu, tous les enseignements sont singulièrement vivifiés par des excursions aux merveilleuses galeries ou aux monuments qui sont la richesse ou la parure de notre grande ville ? A l'exception du professeur de mathématiques, et encore quel est le maître qui ne trouvera le moyen d'organiser chaque année une dizaine de leçons de choses données hors de l'école, en face de vitrines ou devant des monuments où les élèves ressentiront la généreuse émotion que nous fait éprouver le contact de la vérité ? Et de quel cœur ces jeunes élèves suivent les explications données avec simplicité mais aussi avec précision ! Quel commentaire précieux des textes ou des cours ! Avec quelle passion ces yeux clairs se fixent sur les œuvres d'art ou les échantillons qu'ils sont invités à regarder ! Avec quelle curiosité ils en détaillent les caractères ! Et puis c'est du nouveau, de l'imprévu, et cela n'a-t-il pas son charme ?

Eh bien ! quelle que soit l'utilité de ces exercices variés

pour les élèves, je le déclare ici hautement, le professeur y gagne plus encore.

Tout d'abord il apprend à mieux connaître ses élèves, et cela n'est-il pas de grande importance?

Voici deux enfants. L'un est hardi, l'autre timide. Dans la classe, à intelligence égale, s'ils travaillent tous deux à peu près autant, le premier primera sans peine son petit camarade. Il demandera à répondre, tandis que l'autre, même interrogé, balbutiera quelques propos confus. Le maître pourra aisément s'y tromper, et si la classe est bonne et assez nombreuse, il pourra, si consciencieux soit-il, ignorer quelque temps la véritable valeur du jeune homme timide.

Conduit-il au contraire sa classe dans quelque musée, il remarquera l'attention de celui qui, troublé devant l'appareil de la classe, retrouvera son assurance en compagnie d'un homme plus familier et en présence de compagnons un peu dépaysés. Ainsi se révèle plus aisément le véritable caractère de chacun. Il est facile de reconnaître les élèves qui ont fait de nombreuses lectures et ont retenu ce qu'ils ont lu. C'est dans ces conversations un peu à bâtons rompus qu'un homme qui a de l'expérience ou simplement le goût de sa profession arrive à bien connaître ses élèves et à se connaître lui-même.

C'est là le second avantage et ce n'est pas le moindre. Ce n'est pas pour rien que la sagesse antique mettait au premier rang des préceptes philosophiques la formule socratique.

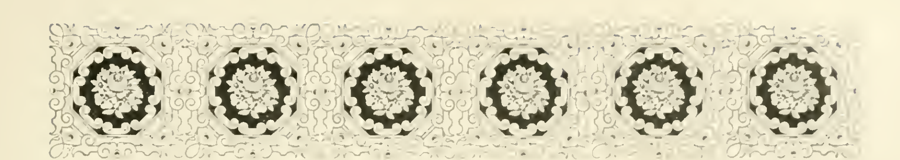
Oui, ces promenades font un grand bien au maître, car elles le rendent modeste. Elle lui font trouver, que de fois! les bornes de son savoir, elles le mettent en présence d'un rien, d'un détail dont il ne s'était pas avisé et que la demande d'explication d'un élève curieux lui fait tout à coup remarquer. L'explication, on la trouve ou on ne la trouve pas, peu importe.

Plus un professeur est instruit, plus il a d'autorité sur son jeune peuple, et moins il lui coûte d'avouer, toujours comme le maître de Platon, qu'il ignore quelque chose. Seulement il note en lui-même ce qui l'a pris au dépourvu, et quand sa promenade est finie, quand sa tâche est faite, eh bien! il y retourne au musée, et pour son propre compte.

L. BOUGIER,

Agrégé d'histoire,
Professeur à l'École Alsacienne (1875-1878).





# PLANTES DÉLICATES

Parmi la troupe joyeuse qui, d'année en année, se renouvelle dans nos classes, il est des intelligences brillantes; beaucoup sont d'une honorable moyenne; vient enfin un groupe d'élèves plus modestement doués.

L'égalité n'est pas le fait de la nature. Elle, qui n'a pas créé deux feuilles absolument semblables, se plaît à la diversité. Cependant tous les enfants méritent d'être également préparés à la vie; chacun doit, un jour, être capable de remplir ses devoirs d'homme et de citoyen.

Pour l'instant, il s'agit de connaître leurs ressources, leurs aptitudes, et la juste mesure dans laquelle leurs forces doivent être à la fois développées et ménagées.

C'est une grande jouissance pour le professeur que de contribuer à l'épanouissement d'une intelligence privilégiée, qui devine sa pensée, saisit au vol les idées qu'il sème devant elle; infatigable, elle interroge, compare, juge avec une promptitude merveilleuse.

Mais autre est la tâche quand il s'agit d'enfants envers qui la nature s'est montrée plus avare. Il en est dont le déve-

loppement a subi une espèce d'arrêt et qui présentent des faiblesses ou morales ou intellectuelles.

Pour bien connaître ces derniers, il faut à la fois de la curiosité et de la patience. Il n'est pas rare de découvrir des dons réels chez des enfants qu'un examen superficiel aurait peut-être jugés dépourvus de moyens.

Que d'écoliers ternes, maladroits, incapables en apparence, sont devenus plus tard des hommes utiles ou distingués!

L'élève faible a donc besoin d'une grande sollicitude et mérite doublement notre attention,

Dans notre école, où chaque classe compte un nombre restreint d'élèves, la tâche du maître est rendue plus facile. Il peut les atteindre tous, sans en négliger aucun.

Sa bienveillance, sa fermeté produisent une sorte de courant qui entraîne la volonté des uns et des autres; l'autorité s'exerce comme d'elle-même; une confiance réciproque s'établit de maître à élèves, et la discipline se maintient sans peine.



L'enfant peu doué a droit d'abord à l'indulgence. Le rôle de l'éducateur, en effet, n'est point de brusquer, mais de provoquer et de surveiller l'éclosion des facultés latentes. On appellera plus spécialement l'attention de cet élève sur les choses concrètes; de fréquentes questions exciteront son ardeur, éveilleront sa personnalité; par tous les moyens on s'appliquera à développer les germes de son être moral et intellectuel.

L'élève assiste lui-même à l'évolution lente mais continue de son individualité.

Sa gaucherie naturelle cesse de le paralyser; la confiance en lui-même va grandissant; bientôt il prendra une part plus



ÉCOLE ALSACIENNE : EXERCICES MILITAIRES

active aux exercices et osera se mêler, sans trop de crainte, au mouvement de la classe.

Les moments d'hésitation seront encore fréquents; mais le maître n'est-il pas là pour le guider, pour lui éviter les trop grandes chutes?. Si ses erreurs amènent parfois un sourire sur les lèvres des camarades plus avisés, il ne se trouble plus outre mesure, se ressaisit et recommence ses tentatives.

Il lui arrivera encore peut-être de dire que la « Lozère est une rivière qui coule dans une vallée des Cévennes », que le « Pont-Euxin est célèbre par ses arches grandioses », que le « Roi brillant du jour n'est autre que le Président de la République ». Mais il a pris l'essor; il a conscience de ses forces naissantes, il est acquis à l'activité; sous peu il tiendra un rang honorable dans la classe.



L'enfant aime l'action, la vie, le mouvement; et cependant, combien nombreux sont les élèves mous, enclins à la paresse. Cela tient à bien des raisons; surtout à l'aversion instinctive de l'homme pour la tension d'esprit. Si l'enfant n'a pas été dès le berceau, pour ainsi dire, habitué à l'effort, il sera plus long et plus pénible de le lui faire pratiquer en classe.

Appeler l'élève à l'activité intellectuelle devient la grande tâche du professeur. Il ne suffit pas de tirer momentanément le paresseux de la torpeur où il s'enlize, d'obtenir de lui une application intermittente; le problème est plus compliqué : il s'agit de cultiver une volonté, de former une conscience.

Combien ne faut-il pas pour cela de tact et d'expérience! Le maître se multiplie, se dépense sans harceler l'élève ni l'importuner. Il évite d'embarrasser la route de trop de difficultés; mais, s'il demande peu, il sera exigeant sur la qualité

du travail. Il tient l'élève en haleine par une judicieuse distribution de la louange ou du blâme, stimule son zèle, son amour-propre, fait souvent appel à son initiative personnelle et à sa responsabilité. De toutes ces influences sortira pour l'enfant une force d'impulsion qui aura raison de son apathie initiale.

Il y aura des retours de paresse, et la patience du professeur sera plus d'une fois mise à l'épreuve; mais la bonté persévérante, la fermeté toujours égale créeront en fin de compte chez cet élève un vouloir durable. Il n'en faudra pas moins continuer cette sorte de suggestion morale afin de rendre la victoire définitive. Et c'est ainsi qu'on aura éveillé une conscience, créé une volonté, gagné une intelligence au travail.



A nulle autre époque, l'enfant n'a été choyé, adulé, gâté comme de notre temps. Toutes les tendresses lui sont acquises. D'aucuns nous prédisent des générations amollies et mécontentes.

Il en est beaucoup, en effet, de ces petits hommes tout pénétrés de leur importance; ils sont difficiles, volontaires, ils commandent en maître et semblent croire que la terre tourne pour eux seuls.

C'est que, depuis qu'il se souvient, l'enfant gâté a vu chacun s'empresser autour de lui, faire ses mille volontés. Ses caprices étaient des lois; grands-parents, père et mère, à l'envi, prévenaient ses désirs, riaient à ses exigences, applaudissaient à ses reparties, admiraient ses audaces : le voilà devenu tyran, jouet de ses fantaisies et le trouble-fête de la famille.

Aussi quel étonnement, le jour de son entrée en classe,

quand il sent planer au-dessus de lui une volonté à laquelle il devra se soumettre.

Les violents alors ont plus d'une révolte; ils se croient atteints dans leurs prérogatives, lésés dans leurs droits. Que leur arrive-t-il donc? Jusqu'à présent il n'y avait qu'eux et, maintenant, ils sont tenus de compter avec d'autres! La larme qui leur pointe à l'œil témoigne de leur amertume et de leur dépit.

Pour les plier à la discipline, il faudra une main à la fois ferme et souple. Le maître, tout en les ménageant, les tiendra à distance par son maintien calme, réservé, les obligeant ainsi au respect et à l'obéissance. Leurs condisciples, d'autre part, les forceront à bien des concessions et, mieux que personne, leur apprendront la sociabilité.

Tous les enfants gâtés, d'ailleurs, ne sont pas des natures violentes; légères, molles, capricieuses même, elles se laissent plus facilement conduire. Avec quelque sagacité et de la persévérance, on arrive à fixer leur attention, à discipliner leur imagination, à leur enseigner l'ordre et la règle.

Une autorité ferme et douce feront comprendre, aux uns et aux autres, que l'enfant ne doit ni ordonner, ni raisonner, mais obéir; que la déférence est pour lui une obligation envers les grandes personnes dont il n'est ni l'égal, ni le camarade.

Sourions aux gaietés, aux insouciances, aux grâces de l'enfance; mais imposons-nous le double devoir de l'élever pour elle-même et pour la société.



Tel enfant trop sensible, trop nerveux, de complexion délicate, comme la plante frêle, demande, pour prospérer,

une sollicitude particulière. Il a besoin d'être encouragé par moments; de se sentir soutenu toujours. Perdu dans le nombre, il se replierait sur lui-même; il n'oserait pas s'épancher, se livrer; et ses facultés courraient risque d'être arrêtées à leur matin. Nombreuses sont ces natures vibrant à toutes les émotions, et légère doit être la main qui réglera ce ressort fragile. Le cœur de cet enfant irritable, susceptible ou ombrageux, ne s'ouvrira qu'à ceux qui auront su gagner sa confiance.

A ces sensitives, ne leur faudrait-il pas de préférence l'éducation familiale du foyer? Comme des plantes de serre chaude, ne vaudrait-il pas mieux les préserver de l'air vif du dehors? Oui, peut-être, s'il ne fallait sortir jamais du giron maternel!

Mais pour chacun vient un moment où il faut affronter la vie.

Élevés seuls, ces sensitifs, ces imaginatifs ne vivent qu'avec leurs impressions propres; ne se mesurant avec personne, ils prennent facilement d'eux une idée trop favorable, deviennent égoïstes ou timides. Mêlés à d'autres enfants, ils sortent d'eux-mêmes, prennent intérêt à la tâche commune et se portent vers l'action.

La gaieté, l'entrain des camarades, parfois une petite raillerie pas méchante, auront vite fait de les aguerrir, de leur enseigner à se trouver à l'aise parmi leurs semblables : n'est-ce pas le premier pas dans la science de la vie?

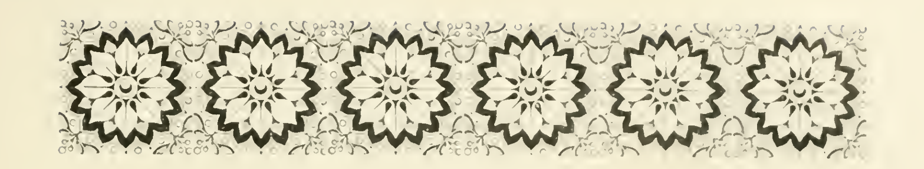
Sans doute, il faut à ces enfants une direction plus douce qu'à d'autres; on exercera sur eux une action discrète presque insensible; la sollicitude dont ils se sentiront entourés leur donnera de l'assurance; la bonne camaraderie fera le reste.

Ces premières habitudes, ces impressions initiatrices, si vives et si profondes, auront-elles leur répercussion sur l'existence entière de nos écoliers? Oui, sans doute; car, d'année en année, et jusqu'au seuil de leurs études, ces mêmes influences continueront à s'exercer à l'école et dans la famille invariablement unies

E. BAUER,

Professeur à l'École Alsacienne.





# ÉDUCATION RELIGIEUSE, ÉDUCATION LAÏQUE

Les lois de l'éducation sont les premières que nous recevons, et les habitudes morales que nous prenons dès l'enfance sont comme des fondements sur lesquels s'appuie notre vie entière, privée et publique. Aussi ni les parents ni l'État ne doivent se détacher de ces questions, puisqu'il leur importe de choisir entre les solutions diverses qu'elles reçoivent selon les temps et les mœurs.

C'est en hommes de notre temps que nous devons élever notre jeunesse. Une loi historique, à laquelle peu d'esprits éclairés refusent leur adhésion, la destine à vivre sous le régime républicain. Et pourtant l'Université, laïque et libérale, n'en élève qu'une partie; l'École Alsacienne, qui représente à elle seule aujourd'hui l'enseignement laïque et libre, est peu ou mal connue. Serait-ce donc en vain qu'elle garde la tradition sacrée des pays séparés encore, que des méthodes originales y sont heureusement appliquées, que tant d'hommes éminents l'ont reconnue et proclamée nécessaire, orateurs dont s'honore la tribune française, professeurs qui ont créé une Université nouvelle, hommes d'État et philosophes unis dans la même bienveillance pour elle parce qu'ils ont la même

conscience des services qu'elle a rendus depuis vingt-cinq années? Cependant ces services, ces méthodes sont toujours sa raison d'être, et pour en faire apparaître la valeur, il suffit de jeter les regards sur ce que d'autres font auprès d'elle.

On ne peut contester que dans les maisons religieuses l'objet de l'éducation soit surtout de faire de bons catholiques : on cultive l'esprit par surcroît. Mais la prééminence des professeurs de l'Université étant reconnue par tous, c'est la discipline congréganiste qui gagne le plus d'élèves à ces établissements. Or cette discipline qui motive la préférence, la justifie-t-elle par son principe et ses caractères?

Ce principe naît de la théologie et des conceptions qu'elle a des rapports de l'homme avec Dieu. L'autorité du maître est expressément donnée comme une délégation de celle du père qui la tient de Dieu. L'obéissance est donc une forme du service divin et la désobéissance un péché. Ce principe, s'il était appliqué dans toutes ses conséquences logiques, donnerait à la discipline une puissance énorme et légitime après tout, puisqu'elle agirait sur la conscience religieuse de l'enfant. Le ressort de l'âme serait l'amour de Dieu.

Dans la pratique, il n'en est pas ainsi. L'idée théologique que l'homme est incapable de faire le bien par lui-même, ou, si l'on veut, la crainte du tentateur toujours présent, commande une surveillance incessante, minutieuse, sanctionnée par un système compliqué de punitions et de récompenses, et qui ne semble admettre ni la vertu naturelle ni le désintéressement dans la vertu.

Pour en appliquer les règles, les maîtres, quelle que soit d'ailleurs leur valeur personnelle, possèdent une autorité singulière. Pour inspirer le respect, leur habit seul devrait suffire : c'est une force que d'autres ne peuvent avoir. Il peut



ÉCOLE ALSACIENNE : L'ESCRIME

arriver que le même homme soit préfet, professeur, directeur de conscience : alors à l'autorité de l'homme s'ajoute celle même de Dieu parlant par la voix du prêtre.

Ils doivent aussi à la vie en commun, à la règle monastique de pouvoir former une seule âme dont le supérieur est la volonté absolue. Dans une communauté tous doivent obéir sans limite de temps ou de rôle : à toute heure, n'importe où, ils se savent de service. Entre préfets et professeurs, nulle hiérarchie apparente : ils s'aident et se suppléent les uns les autres, comme des soldats changent de poste. Aussi la surveillance ne se relâche-t-elle jamais, même pendant les jeux qui sont obligatoires et auxquels les maîtres se mêlent volontiers. Dira-t-on qu'ils le font uniquement pour surveiller et qu'il y a toujours dans cette familiarité une arrière-pensée? Qui oserait l'affirmer? Mais le plus loyal des maîtres, s'il devine, au hasard de la conversation, la faute prochaine, n'a-t-il pas le devoir de la prévenir? Les groupements d'élèves en congrégations pieuses multiplient les facilités d'une secrète vigilance ; il n'est pas besoin même d'une parole, un changement d'humeur, une tiédeur à peine sensible à celui qui l'éprouve se trahit à un tact pénétrant qu'éveille une attention infatigable. Cependant la vie des élèves dans ces maisons paraît plus confortable, plus gaie, quoique l'action de la famille en soit exclue jalousement, d'aspect plus familial qu'ailleurs. C'est cela qui séduit les mères : elles le sont aussi par la bonne tenue, les dehors corrects auxquels on habitue les enfants. Mais est-il sûr qu'à cette discipline extérieure réponde une force morale intime? La surveillance qui empêche les fautes, crée-t-elle l'amour du bien et ne peut-on pas craindre qu'une fois loin des regards et des murs accoutumés la foule des âmes moyennes ne s'égare, pareille à ces enfants qu'on

n'abandonne jamais à eux-mêmes et qui tombent dès qu'on cesse de les soutenir? Dans ce monde qu'on lui peint de couleurs effrayantes et vagues, le jeune homme trouve la vie réelle; or, son éducation ne l'a pas armé pour la lutte. Son père trop souvent le connaît mal, l'ayant abandonné toujours à d'autres, et ne sait pas le guider. Une forte doctrine religieuse devrait lui servir d'appui; mais trop souvent aussi la doctrine manque, il ne connaît que des pratiques dont il peut perdre l'habitude. Inhabile à l'effort personnel il se laisse aller sans résistance. Ainsi le veut la défiance de la liberté, l'exclusion de la famille qui ont présidé à son éducation. Or, à notre époque où la France a besoin d'âmes vigoureuses qui trouvent en elles-mêmes et non dans l'ordre d'un maître la règle de leur activité, l'élève du clergé, uniquement dressé à obéir, porte en lui-même une âme, si j'ose le dire, monarchique.

Il est donc naturel que les familles des anciens partis confient leurs enfants aux religieux; il l'est moins que des familles libérales présument l'éducation morale et même les bienséances mondaines inséparables de l'enseignement de la religion, qu'elles refusent leurs enfants aux laïques parce qu'ils laissent avec raison aux parents mêmes le soin de diriger la conscience religieuse, comme si l'on renonçait à toute morale dès qu'on en cherche le principe en nous.

Ce préjugé, que la mode renforce, résiste encore aux efforts de l'Université, malgré tant de réformes heureuses; elle a fait beaucoup : a-t-elle fait assez? L'Université d'aujourd'hui n'est plus telle que la fit son impérial fondateur, qui, selon son mot, ne voulait pas de moines et pourtant imposait aux professeurs un célibat au moins momentané. Mais, comme institution d'État, elle a subi l'action des pouvoirs politiques et le joug de certaines traditions. Il y a vingt ans, il lui restait

une religion officielle puisqu'on faisait une prière au début des classes. Il n'y a pas longtemps non plus que son système disciplinaire a perdu sa primitive et militaire rigueur. Là aussi on se défiait de la nature humaine, et quand de nobles esprits ont demandé qu'on atténuât les punitions et qu'on fondât l'ordre matériel sur la notion morale du devoir et sur la soumission volontaire, ils n'ont pas obtenu entièrement gain de cause, puisque la dernière sanction reste toujours sous des formes diverses sinon la punition, au moins la récompense. Mais l'eussent-ils obtenu, qu'un décret n'eût pas suffi pour donner aux maîtres et aux élèves des habitudes nouvelles.

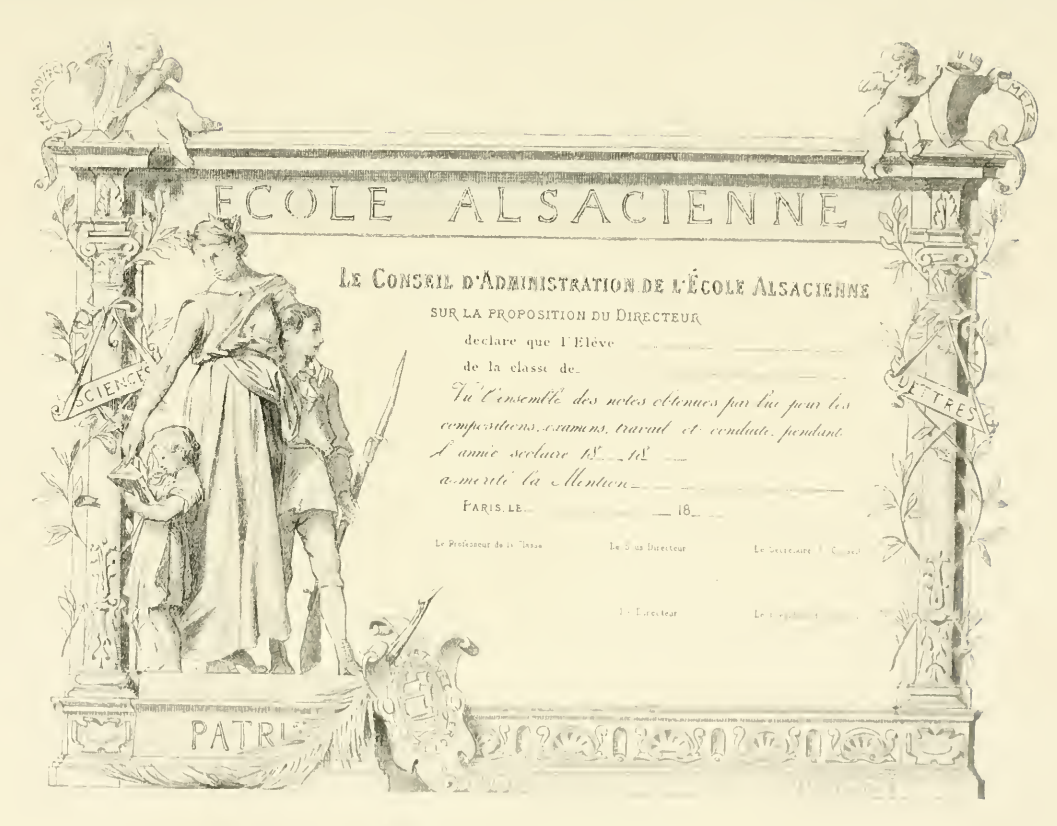
Il fallait aux maîtres une éducation ou des dons spéciaux pour pouvoir dominer par le simple ascendant de l'esprit et de la volonté une jeunesse fougueuse, contenue jusqu'alors par les entraves d'airain de la vieille discipline, et soudain déchaînée. Il eût fallu aux élèves une sagesse où les hommes n'atteignent pas toujours pour pouvoir passer sans trouble du régime de la contrainte à celui de l'autonomie. Et maintenant encore, les proviseurs ont-ils sur les professeurs l'action puissante et continue qui sied à des chefs responsables? Les professeurs ont-ils cette cohésion qui naît de rapports fréquents, de réunions où peut se formuler une règle générale, où les bonnes volontés peuvent s'instruire et les tièdes trouver des exemples? N'existe-t-il pas chez certains une sorte d'indépendance un peu jalouse qui leur fait craindre l'intrusion d'un autre dans leur classe comme une atteinte à leur autorité? Sont-ils assez avertis de leur mission morale et qu'il ne leur suffit pas d'être des lettrés et des savants? Mais, d'ailleurs, pour agir suffisamment sur les élèves les professeurs sont trop peu en contact avec eux : que sont quatre heures dans un jour?

Passé ce temps, l'élève reste sous la surveillance du

maître répétiteur, intelligent toujours, gradué qui peut être professeur demain, mais dont il n'a pas assez l'occasion d'apprécier la valeur, et dans lequel il ne voit que le surveillant. Celui-ci ne lui paraît pas avoir droit au respect qu'impose ordinairement le professeur ; tel élève parfaitement docile en classe devient indomptable au répétiteur. Ainsi demeure fatal le recours aux vieux moyens, sans lesquels l'ordre souffrirait, et quand l'ordre souffre, si peu que ce soit, des adversaires sont là pour le publier et pour en triompher.

Le grand mérite de l'École Alsacienne est d'avoir réalisé, ou bien peu s'en faut, l'idéal que poursuit l'Université, l'autonomie de l'élève, le bien fait pour le bien. Elle l'a pu, étant libre et plus souple en son organisme que l'institution d'État, qui veut des règlements rigides et qui se prête mal à une expérience. Elle a défini le principe et marqué les conditions de succès d'une méthode éducatrice qui s'abstrait de toute préoccupation confessionnelle. Ici l'élève est traité en homme libre, le système disciplinaire est calculé pour éveiller dans son âme l'idée de la responsabilité, pour lui inculquer cette maxime que le devoir doit être accompli pour lui-même, et qu'il porte en soi sa raison dernière. Dès lors, à quoi bon punir ou récompenser? Le bien moral naît-il de la crainte ou de la convoitise? Il n'y a donc d'autres sanctions que celles de la conscience. A la fin de chaque jour, de chaque semaine, l'élève sait par ses notes qu'il a bien, médiocrement, mal fait ce qu'il devait, qu'il doit réparer ses erreurs, racheter sa paresse, et que cela est juste. Les parents le savent aussi.

Une simple mention *Bien*, attestée par les maîtres, couronne une année de travail mieux que le laurier. Ce n'est pas le succès seul qui gagne cette note enviée par une longue persévérance, c'est aussi la conduite, mais c'est surtout l'effort





ÉCOLE ALSACIENNE

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ÉCOLE ALSACIENNE

SUR LA PROPOSITION DU DIRECTEUR

declare que l'Élève ____________

de la classe de ____________

*Vu l'ensemble des notes obtenues par lui pour les compositions, examens, travail et conduite, pendant l'année scolaire 18__ 18__*

*a mérité la Mention ____________*

PARIS, LE ____________ 18__

Le Professeur de la Classe — Le Sous Directeur — Le Secrétaire du Conseil

Le Directeur

MENTION, PAR F. EHRMANN

accompli, la volonté demeurée droite. Il n'y a pas de hiérarchie au hasard des dons naturels : qui a fait selon ses forces est jugé d'après elles. Les *mentionnés* peuvent n'être pas les plus intelligents, ce sont à coup sûr les meilleurs. Les juges sont sévères, mais la loi est individuelle, et c'est l'équité même. Aussi les élèves faibles sont-ils constamment observés par les maîtres au même titre que les autres ; ils ont la certitude qu'aucun de leurs efforts n'échappe à ces regards amis, et leurs relèvements sont merveilleux.

Voilà les principes de la méthode, mais pour l'appliquer les directeurs supportent une lourde tâche. Attentifs à la conduite générale de la maison, il leur faut encore suivre la marche particulière de chaque élève. C'est une étude minutieuse et délicate, mais absolument nécessaire à qui ne veut agir que par des moyens moraux. Il faut qu'ils soient secondés par un personnel homogène, convaincu, imbu profondément de ces principes. J'ajouterai qu'il doit être permanent, s'il se peut, et cela dans la situation actuelle de l'École qui, étant libre, n'assure ni promotions, ni retraites, suppose chez les maîtres quelque abnégation. Il en est parmi eux dont vingt années n'ont pas lassé le dévouement. De tels hommes agissent par la parole et par l'exemple. Ils sont les seuls à qui les élèves aient affaire pendant les six heures qu'ils passent à l'École, et c'est dans la maison du professeur que vivent ceux d'entre eux que ne reprend pas la famille. La collaboration quotidienne des parents et des maîtres, si l'élève est externe, ou sinon l'action continue des maîtres, voilà d'où sortent tant de bons fruits, pour l'enfant d'abord, qui fait dans la vie ordinaire l'apprentissage de la liberté ; pour le père, qui n'abdique jamais l'exercice de son autorité ; pour les maîtres, qui sont soutenus dans leur grave labeur par l'aide puissante de la famille.

Quant à la discipline intérieure de l'École, la présence des professeurs suffit, sans affectation de surveillance. Leurs interventions sont bien rares; nulle part le matériel ne subit moins d'injures; nulle part, quand il s'est produit quelque erreur, elle n'est réparée de meilleure grâce. Rarement on a fait en vain appel à la franchise d'un coupable inconnu. Jamais un doute n'accueille la parole donnée d'un enfant : rien ne les blesserait davantage, tant ils ont pris l'habitude de la droiture, le respect de leur personne, et tant ils ont conscience qu'un honnête homme s'engage tout entier par son affirmation.

Ces résultats sont obtenus par des maîtres de confessions diverses, avec des élèves de toutes nos provinces, appartenant aussi à des cultes divers. N'a-t-on pas le droit de dire que l'École Alsacienne donne le modèle de l'éducation laïque? Que ces jeunes gens habitués à n'agir que sous leur propre contrôle, à n'attendre point ni à craindre le regard du maître, mais à jeter d'eux-mêmes sur leurs actes le sévère regard de leur conscience, sont mieux préparés que d'autres à agir, qu'ils porteront partout la marque de cette forte discipline intérieure sans laquelle les citoyens d'une démocratie mésusent de la liberté, et perdent les institutions qui la leur donnent? La tolérance, c'est-à-dire le respect des droits d'autrui, se fonde sur la haute idée qu'on a de ses propres droits; la liberté et l'égalité ne sont assurées que si les citoyens, recevant d'eux-mêmes la loi de leur activité, ne conçoivent même pas qu'elle puisse leur venir d'ailleurs.

Ainsi l'École Alsacienne, sans parler de religion, forme des hommes honnêtes, et, sans parler de politique, forme des républicains.

P. CULTRU,

Agrégé de l'Université.
Professeur à l'École Alsacienne (en congé).



# L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES

(NOTE DU PRÉSIDENT)

L'origine de l'Association des anciens élèves de l'École Alsacienne remonte à vingt-deux ans. Notre société pourra bientôt, comme l'École Alsacienne, fêter le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation et considérer avec une légitime fierté les résultats obtenus.

Le 9 février 1876, nos camarades André Bujeaud, René Kullmann, Lucien Lassimonne et André Sallard fondaient, sous les auspices de M. Braeunig, la Société des Amis de l'Alsace qui devait devenir quelques années plus tard l'Association des Anciens Élèves et dont L. Lassimonne fut le premier président.

A l'un de nos derniers banquets, M. Braeunig s'est plu à rappeler les débuts modestes de la Société dont il a été pendant longtemps, suivant l'expression des statuts, le protecteur et le conseiller.

En 1878, la Société a pris sa forme et son titre définitifs d'Association des anciens Élèves de l'École Alsacienne.

Le but de l'Association (article 2 des Statuts) est d'établir

un centre commun de relations amicales entre les anciens élèves, de créer des bourses d'études à l'École Alsacienne et de venir en aide à ceux de nos anciens condisciples qui pourraient avoir besoin d'assistance.

La pensée qui a présidé à notre groupement a été formulée par M. Friedel au banquet de 1894 en des termes qui méritent d'être rappelés.

« Il n'est pas bon, disait-il, qu'après avoir vécu ensemble pendant des années, on se quitte sans qu'il reste autre chose du travail commun que de vagues souvenirs. Entre ceux qui ont eu ces relations de camaraderie ou d'élève à maître, il s'établit une solidarité qui doit être maintenue soigneusement, qui est une force pour tous; et quand je dis une force, je ne veux pas parler ici de l'aide matérielle que peuvent se donner des camarades, mais de la satisfaction, du besoin qu'éprouve tout homme de ne pas se sentir isolé dans ce qu'on a appelé, d'un nom malheureux la bataille de la vie. »

L'Association s'efforce, en effet, de maintenir ces liens précieux de solidarité, d'estime et d'affection qui prennent naissance pendant les années d'étude.

Il existe bien d'autres associations d'anciens élèves, mais dans aucune d'elles les relations des membres n'ont ce caractère d'intimité et de cordialité qui distingue la nôtre. En nous considérant en quelque sorte comme les enfants d'une même grande famille, nous rendons un hommage éclatant à l'École qui a su nous donner, avec l'instruction proprement dite, cette éducation morale qui constitue notre caractère commun.

Les bals que nous organisons chaque année depuis seize ans et qui forment, avec les cotisations, la principale ressource



NOS BICYCLISTES (1888)

de la Société, sont, pour les membres de l'Association, le moyen le plus agréable de rencontrer leurs anciens condisciples et leurs anciens maîtres.

Le premier bal a été donné le 18 avril 1883, dans la petite salle Beethoven, au fond du passage de l'Opéra.

Le Comité avait hésité longtemps, car il s'agissait d'engager une dépense assez forte et le succès paraissait incertain. Cependant, malgré son organisation bien modeste, ce premier bal eut le double mérite de nous laisser un bénéfice de plus de 700 francs et de nous montrer que nous pouvions renouveler sans crainte notre entreprise.

Depuis lors, l'Association a continué à donner des bals dont le succès grandissant doit être attribué au zèle infatigable de nos dames patronnesses.

D'ailleurs, nos fêtes se distinguent des autres bals par souscription, organisés chaque hiver en si grand nombre, par le caractère d'intimité et en même temps de parfaite correction et d'élégance qui en fait le charme.

Le 12 mars 1898 a eu lieu, dans la salle des Ingénieurs civils, 19, rue Blanche, notre seizième bal, qui a été des plus brillants et qui s'est terminé par un gai cotillon.

C'est l'institution des bals qui nous a permis de témoigner de notre attachement à l'École en lui apportant notre concours financier sous forme de bourses.

La première bourse constituée avec nos revenus date de 1886, mais, depuis cette époque, les ressources de l'Association se sont développées d'année en année, et nous avons pu en 1898 verser entre les mains du Directeur une somme de 2000 francs pour la pension de nos boursiers.

Nous avons ainsi la double satisfaction de nous acquitter d'un devoir de reconnaissance envers l'École et d'assurer à des

jeunes gens méritants le bienfait de l'éducation que nous avons reçue nous-mêmes.

Pour développer les sentiments de bonne camaraderie parmi les élèves de l'École et établir un lien entre les jeunes générations et celles qui les ont précédées, l'Association a institué en 1897 un prix annuel décerné à l'élève qui est désigné comme le meilleur camarade par le vote de ses condisciples.

Depuis sa fondation, l'Association a organisé à maintes reprises des banquets qui groupaient un grand nombre de sociétaires; mais c'est à MM. Beck et Braeunig que revient l'excellente idée de réunir chaque année, en un grand banquet, non seulement les membres de l'Association, mais aussi tous les anciens élèves ainsi que les professeurs et anciens professeurs de l'École.

La première fête de ce genre a eu lieu en 1893, sous la présidence de M. Monod, membre de l'Institut.

Le banquet de 1894 a été présidé par M. Friedel, membre de l'Institut, et celui de 1895, par M. Rieder, directeur honoraire de l'École Alsacienne.

Depuis quelques années, les membres de l'Association se réunissent en outre à des dîners sans apparat qui obtiennent toujours un vif succès.

La situation financière de la Société est très satisfaisante, grâce au principe qui a toujours été observé de capitaliser les produits de nos bals ainsi que la plus grande partie des cotisations, et de n'employer au service des bourses que les revenus des capitaux placés.

Les seize premiers bals ont donné un bénéfice net de 28 000 francs, qui, avec les cotisations, nous a permis de constituer un capital s'élevant aujourd'hui à près de 50 000 francs.

Nous devons ajouter qu'un certain nombre de nos anciens maîtres ont bien voulu nous donner un précieux témoignage de leur attachement en nous apportant leur concours en qualité de souscripteurs.

Enfin, si l'Association n'a pas encore eu l'occasion de venir en aide à d'anciens élèves, nous pouvons cependant être assurés, en vertu de notre solidarité et grâce aux ressources financières dont nous disposons, qu'aucun de nos camarades dans le besoin ne fera vainement appel à notre générosité.

Notre plus vif désir est de grouper, dès leur sortie de l'École, tous nos anciens condisciples; à tous, aux jeunes qui vont finir cette année leurs études, aussi bien qu'aux anciens qui ne sont pas encore des nôtres, nous sommes heureux de faire connaître ici le but élevé et désintéressé de notre œuvre.

STÉPHANE D'ANDECY.

## COMITÉ DE L'ASSOCIATION

*Président honoraire :*

M. LASSIMONNE (Lucien), professeur de français au « Royal Military College » de Sandhurst (Angleterre).

BUREAU POUR L'ANNÉE 1898

MM.

*Président*, D'ANDECY (Stéphane), licencié en droit, directeur de la Compagnie agricole d'Aigues-Mortes.

*Vice-président*, DOLL (Charles), capitaine d'artillerie, professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

*Secrétaire général*, MARTNER (André), licencié en droit, clerc de notaire.

*Secrétaire*, LEVASSEUR (Louis), licencié en droit, rédacteur au Ministère de la Justice.

*Trésorier*, BLECH (Jules), négociant.

*Trésorier adjoint*, ASTIÉ (Gaston), chirurgien dentiste, professeur à l'École odontotechnique.



M. LUCIEN LASSIMONNE

Premier Président de l'Association 1876.

*Membres du Comité :*

MM.

BERGER (Georges) fils, étudiant en droit.

CHASSEVANT (Allyre), professeur agrégé à la Faculté de médecine.

CHASSEVANT (Paul), pharmacien de 1re classe.

COLLIN (Roger), avocat à la Cour d'appel.

DUSSERIS (Henri), licencié en droit.

FARABEUF (Paul), docteur en médecine.

JUMEAU (Louis), tapissier décorateur.

LAUTH (Fréderic), artiste peintre.

LENOBLE (Henri), avocat à la Cour d'appel.

PAGÈS (Georges), professeur agrégé d'histoire.

RIEDER (Ernest, agent à Paris de la maison Zuber, Rieder et Cie.

TESSANDIER (Edmond), ingénieur des arts et manufactures.

VIGUÈS (Georges), docteur en médecine.

WULFING-LÜER (Fritz), fabricant d'instruments de chirurgie.

*Liste des Présidents :*

| | |
|---|---|
| 1876-77 | Lucien Lassimonne. |
| 1878. | Lucien Lassimonne.<br>Stéphane d'Andecy.<br>René Kullmann. |
| 1879. | Stéphane d'Andecy. |
| 1880. | Gustave Wagner.<br>Henri Dusseris. |
| 1881. | Henri Dusseris.<br>René Kullmann. |
| 1882. | Lucien Lassimonne. |
| 1883. | Henri Dusseris. |
| 1884-87 | Stéphane d'Andecy. |
| 1888-89 | Allyre Chassevant. |
| 1890-94 | Henri Dusseris. |
| 1895-98 | Stéphane d'Andecy. |




La vieille Alsace pleure la France.



# LETTRES

ADRESSÉES

## AU DIRECTEUR ET AU SOUS-DIRECTEUR

## DE L'ÉCOLE ALSACIENNE

A L'OCCASION DU VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE
DE SA FONDATION

---

*Paris, le 25 mai 1898.*

*« Instruire est une tâche ; élever est une fonction. »*

*Je ne sais plus de qui est cette pensée, mais elle me paraît bien résumer le but que l'École Alsacienne a poursuivi et que votre dévouement attentif a si heureusement atteint.*

*Trouvez ici, avec mes meilleurs souvenirs, l'expression de ma vive reconnaissance.*

*WALDECK-ROUSSEAU,*
*Sénateur.*

---

*Paris, le 25 mai 1898.*

*De bon cœur je joins mes humbles félicitations à celles de vos nombreux amis qui vont fêter les noces d'argent de l'École Alsacienne. Ce sont les vôtres, vraiment, car vous ne faites qu'un avec votre chère institution, où vous avez mis votre tout vous-même.*

*Il m'a été donné de connaître cette École de science et de respect dès mon séminaire aux catéchismes de Saint-Sulpice. Je n'oublierai jamais les rapports plus intimes qui nous ont unis à la paroisse Notre-Dame-des-Champs. Avec quelle largeur d'esprit et de cœur vous vous êtes prêté, ainsi que l'administration de l'École, aux intérêts religieux de vos élèves catholiques; non seulement pour la première communion, animant vous-même le zèle des parents, mais encore pour le catéchisme de persévérance.*

*Je n'ai qu'une manière, cher Monsieur, de vous offrir mes vœux pour la prospérité de votre œuvre qui a donné à la France et à l'Église des hommes et des caractères : c'est de prier pour qu'elle vive, pour qu'elle grandisse encore. Je le ferai de tout mon cœur le 7 juillet : j'en prends note pour ma messe de ce jour...*

*Avec l'hommage de ma sympathie, veuillez agréer...*

COQUERET,

*Prêtre missionnaire.*

---

*Paris, le 25 mai 1898.*

*J'ai gardé de l'École Alsacienne, de son enseignement méthodique et sans surmenage, de son éducation laïque et toute familiale, un excellent souvenir. Je suis convaincu que pouvant plus librement qu'un établissement de l'État rechercher toute amélioration, l'École Alsacienne joue le rôle le plus efficace pour le développement, le perfectionnement de l'enseignement secondaire. Aussi, j'applaudis à vos efforts et j'espère qu'ils réussiront à mettre une institution si utile à l'abri de tout danger, à en assurer le succès toujours grandissant.*

*Dans cet espoir, veuillez recevoir...*

ED. VAILLANT,

*Député de la Seine.*

---

*Paris, 26 mai 1898.*

*École Alsacienne! Ce titre n'avait pas eu le don de me séduire lorsqu'on a eu l'idée de fonder à Paris cet Établissement d'instruction*

*secondaire libre. Je ne suis pas partisan des écoles dissidentes. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas vu à vos côtés dès la première heure. Je me le reproche peut-être aujourd'hui, car j'ai appris par l'expérience combien votre entreprise a été utile et féconde.*

*Cela prouve, une fois de plus, que les principes absolus doivent fléchir quelquefois devant l'évidence ou, pour mieux dire, à l'épreuve.*

*Ma confession étant faite, j'espère que les nombreux amis que je compte à l'École Alsacienne voudront bien me donner l'absolution, et accepter les vœux que je forme pour la continuation de ses succès pédagogiques, avec les félicitations que j'adresse à ceux qui se sont chargés de continuer l'œuvre de ses fondateurs.*

*SCHEURER-KESTNER,*

*Sénateur.*

---

*Paris, le 27 mai 1898.*

*Je vous remercie de m'associer à la fête que va célébrer l'École Alsacienne. Elle n'a pas cessé de rendre les services en vue desquels elle fut créée, et son rôle n'est pas terminé. L'Université voit toujours en elle une avant-garde.*

*Pour ma part, je n'oublie pas que j'ai compté un moment dans son personnel, sous la direction du regretté Rieder. Il m'avait demandé de faire à l'École une série d'interrogations. J'ai vu de près le système d'éducation et d'enseignement qu'elle applique; je l'ai apprécié à sa valeur.*

*C'est donc en connaissance de cause que je puis témoigner ma sympathie à l'École Alsacienne. Et puis, je suis de ceux qui ne peuvent prononcer ou écrire sans un frémissement de douleur inconsolée le nom du pays qui lui a donné son titre.*

*GUSTAVE LARROUMET,*

*Membre de l'Institut,*
*Professeur à la Sorbonne.*

*Paris, le 28 mai 1898.*

*Je vous adresse tous mes vœux pour le succès du Livre d'or par lequel vous voulez consacrer la vingt-cinquième année d'existence de l'École Alsacienne.*

*Une page de moi dans cet ensemble n'y ajouterait rien d'essentiel.*

*Je vous demande seulement de bien vouloir rappeler qu'étant rapporteur du budget de l'Instruction publique, j'ai fait inscrire pour la première fois au budget de l'État un subside de 40 000 francs en faveur de l'École.*

*Cette mention tiendra en deux lignes, qui vaudront les pages que je pourrais vous envoyer, et vous serez de mon avis.*

*Tous mes souhaits, avec mes très distingués sentiments.*

CH. DUPUY,

*Député, ancien Président du Conseil.*

---

*Arcueil, le 28 mai 1898.*

*Je vous ai dit plusieurs fois l'intérêt sincère que je portais à votre œuvre, et c'est bien volontiers que je vous en renouvelle aujourd'hui l'expression.*

*L'École Alsacienne est une institution libre, créée par l'initiative privée. Elle a su croître et prospérer à côté des établissements de l'État. Il est bon que l'école libre existe. Elle répond à un besoin; elle est aussi une source d'heureuse émulation et de généreuse rivalité, vous le pouvez attester par vos nombreux succès.*

*L'École Alsacienne est aussi une école de patriotisme. Il me semble que chez elle, mieux qu'ailleurs peut-être, le culte de la patrie doit être plus fervent, plus intense. Son nom n'est-il pas tout un programme et tout un symbole? Il évoque les souvenirs douloureux, mais il dit aussi les espoirs sans fin.*

*Puis encore, l'École Alsacienne fut des premières à suivre ce mouvement sportif qui, né du besoin de renouveler l'éducation physique, s'est développé avec tant de force dans la jeunesse scolaire.*

*Bien des fois j'ai vu l'Association Alsacienne lutter avec les nôtres*

*sur le terrain d'Arcueil, et non sans vaillance ni sans gloire. Il faut louer l'École Alsacienne d'avoir compris toute l'importance que les sports athlétiques doivent prendre dans la formation physique des jeunes hommes de France.*

*Voilà, très brièvement, les raisons qui me font saluer avec grande sympathie le vingt-cinquième anniversaire de cette école libre, patriotique, et où l'éducation physique n'est pas un vain mot.*

*Veuillez agréer...*

F. H. DIDON,

*Administrateur délégué de la Société anonyme de l'École Albert-le-Grand à Arcueil.*

---

*Paris, le 29 mai 1898.*

*Vous célébrerez le 7 juillet prochain le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École Alsacienne.*

*Laissez-moi, à ce propos, vous exprimer toute la reconnaissance que j'éprouve pour votre admirable et précieuse institution.*

*J'ai assisté à sa naissance, je l'ai suivie dans son développement, et de bien près, puisque mes sept fils y ont passé ou y sont encore, sans compter nombre d'enfants de familles amies de la mienne. Je ne saurais dire toutes les raisons de ma gratitude envers vous.*

*Parmi ces raisons, il en est une toutefois qui me semble dominer les autres. Vous n'instruisez pas seulement nos enfants, vous les élevez. Ils trouvent en vous une sollicitude et une fermeté de direction qui ne s'appliquent pas seulement à leur intelligence, mais à leur être tout entier. Vous visez à en faire des hommes!*

*Quoi de plus nécessaire, partout et en tout temps, mais surtout aujourd'hui, dans notre chère patrie.*

*Aussi ai-je le vif espoir que ce vingt-cinquième anniversaire que vous allez célébrer marquera un élan nouveau dans la vie et la prospérité de l'École Alsacienne. Vous avez déjà une forte et noble tradition. Puissiez-vous avoir un long et bel avenir!*

*Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.*

R. HOLLARD,

*Pasteur.*

*Paris, le 30 mai 1898.*

*J'ai eu l'honneur d'enseigner pendant douze années à l'École Alsacienne, et je ne l'oublierai pas : d'abord parce que j'ai retiré de cet enseignement un grand profit intellectuel, en outre et surtout parce que j'ai trouvé, soit au milieu des élèves, soit parmi mes collègues, soit de la part de l'administration, le libéralisme le plus tolérant et le plus éclairé. J'ai toujours vu les catholiques, qui formaient et forment encore la majorité parmi les élèves, vivre dans la plus parfaite union avec ceux de leurs camarades qui professaient d'autres croyances ou qui même n'appartenaient à aucun culte, sans soulever la moindre protestation. J'ai pu parler très librement devant des esprits très orthodoxes, devant des fils de parents très rigides, qui suivaient de près les études de leurs fils, et cela, sans doute, parce que dès leur entrée à l'École et dans toutes les classes, on ne cessait de leur enseigner le prix de l'honnêteté dans la science comme dans la vie, de les mettre en garde contre l'hypocrisie et le mensonge. Cette douceur des mœurs, ce respect commun des élèces et des croyances qui sont l'expression la plus élevée du libéralisme pratique, m'ont rendu très doux mon séjour à l'École.*

*Je sais que l'esprit de l'École n'a pas changé depuis que j'ai dû la quitter. C'est pour elle une précieuse recommandation. On lui a emprunté une partie de son programme et de sa discipline; on peut, non moins utilement, s'inspirer aussi de l'esprit qui l'anime; et ce n'est pas le moindre des services qu'elle est appelée à rendre. Elle les rendra, puisqu'elle reste fidèle à la tradition créée par le savant doux et dévoué, le pédagogue éminent qu'était Fritz Rieder.*

*Je m'associe donc de tout mon cœur à ceux qui fêteront les noces d'argent de notre École, pour lui souhaiter une longue et brillante carrière.*

*CH. BÉMONT,*

*Sous-directeur à l'École des Hautes-Études.*

*Paris, le 31 mai 1898.*

*J'aurai le regret de ne pouvoir assister à votre séance solennelle du 7 juillet. J'y serai présent de pensée.*

*Lorsque vous et vos amis avez créé l'École Alsacienne, il y a vingt-cinq ans, toutes mes sympathies sont allées naturellement vers votre généreuse initiative.*

*En vaillants fils de l'Alsace, vous transportiez au cœur même de la patrie française l'ardent patriotisme de notre chère province. Vous inauguriez une méthode d'éducation basée sur l'affection mutuelle du maître et de l'élève. Vous vouliez inspirer à l'enfant, dès le début de sa vie morale, le respect de lui-même, la responsabilité de ses actes, la conscience du devoir, le culte de l'honneur.*

*Vous voyant à l'œuvre, mes sympathies des premiers jours sont devenues une franche et solide affection dont je suis heureux de vous renouveler, à l'occasion de vos noces d'argent, la très sincère expression.*

*GÉNÉRAL NIOX.*

---

*Paris, le 31 mai 1898.*

*Il y a quelques mois, nous causions ensemble de l'École Alsacienne, des longues années que j'y ai passées, depuis la classe de dixième jusqu'au sortir de la philosophie, et vous me posiez cette question, qui m'a un instant étonné, je l'avoue : « Regrettez-vous maintenant d'y avoir fait vos études? » Non certes, je ne le regrette pas, et je vous en ai dit aussitôt les raisons. Vous me demandez aujourd'hui, à ce vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École, de vous les répéter par écrit : je le fais bien volontiers, et c'est un plaisir pour moi que d'exprimer ainsi ma reconnaissance.*

*Je me rappelle encore (j'avais alors sept ans à peine) l'impression que me firent, quand je les vis pour la première fois, les bâtiments de l'ancienne École, avenue Vavin. Pour gagner les classes, il fallait*

*traverser un jardin, et les classes étaient si largement vitrées que le jardin semblait y entrer un peu. Tout était gai, propre, aisé. Je ne crois pas que cette impression-là, renouvelée chaque jour, soit sans influence sur un esprit d'enfant. Plus tard, l'école nouvelle fut inaugurée, elle était beaucoup plus vaste, beaucoup plus belle, mais toujours largement ouverte, toujours gaie. Aussi y travaillait-on de bon cœur, je vous assure. D'ailleurs, au bout de chaque heure, une récréation de cinq minutes (juste le temps de se dégourdir les jambes) nous réunissait tous sous les arbres, dans les grandes cours, et l'on se remettait ensuite avec plus d'ardeur au travail. Ce sont là de bons souvenirs.*

*Quand je pense à tout ce que je dois à l'École, savez-vous ce qui me vient d'abord à l'esprit? C'est l'éducation que nous y recevions. Il faut avouer que le recrutement de l'École est exceptionnel; presque tous les élèves étaient bien élevés, ce qui n'est pas si banal, et l'on n'hésitait guère à écarter ceux qui ne l'étaient point. Mais c'est égal, l'École nous donnait, avec l'instruction, l'éducation. Quand on parlait, aux séances solennelles de fin d'année, de l'esprit de l'École, on ne disait pas une phrase vide. Il y avait bien un même esprit qui animait tout, et que nous retrouvions de classe en classe, tout en changeant de professeurs. Et je crois bien que c'est là, dans l'éducation, l'essentiel : la continuité d'une même influence, qui enveloppe l'enfant, pour ainsi dire, sans même qu'il s'en doute, et qui le forme peu à peu.*

*Je me fie plus encore (dois-je l'avouer?) aux impressions répétées, fussent-elles inconscientes, qu'à l'efficacité, sur une âme d'enfant, des principes appris.*

*Or, il y avait, comme répandu dans toute l'École, un air d'honnêteté, de bonté, de santé morale.*

*Ce n'est pas assez pourtant. Après tout, on va à l'École pour s'instruire. Mais, on s'instruisait aussi à l'École Alsacienne. J'ai eu, pendant les dix années que j'y ai passées, bien des professeurs excellents. Comme je ne puis les nommer tous, je préfère n'en nommer aucun; ils savent la reconnaissance que je leur garde. Beaucoup ont, depuis, quitté l'École; ils y ont été remplacés par d'autres, qui, j'en suis sûr, apportent dans leur enseignement le même zèle et la*

*même expérience. Nous faisions à l'École Alsacienne moins de thèmes latins ou grecs que l'on n'en faisait au lycée; nous ne faisions plus, dès cette époque, de discours latin, mais nous lisions beaucoup, beaucoup d'Homère en particulier, car notre directeur, M. Rieder (dont je ne puis prononcer le nom sans émotion), avait pour Homère une admiration vive et touchante. Peut-être, il faut l'avouer, avions-nous une instruction classique moins précise, moins solide, que les meilleurs élèves des lycées; mais nous avions, je crois, l'esprit plus ouvert, plus souple que beaucoup d'entre eux.*

*Les sciences nous étaient peut-être enseignées d'une façon plus pratique; nos promenades dans les musées nous initiaient peu à peu aux beaux-arts; nos professeurs nous faisaient mieux connaître les littératures étrangères. Je me rappelle encore quelques-uns des sujets que j'ai traités en seconde, en troisième même. Comparer le rôle des personnages populaires dans Eschyle et dans Shakespeare. Comparer les* Brigands *de Schiller avec* Richard III. *De tels sujets ne sont-ils pas caractéristiques?*

*En parlant de nos études, je me garderai bien d'oublier deux choses. D'abord, ce fait très important que nous étions, au plus, vingt par classe, ce qui permettait à nos professeurs de ne négliger aucun de nous; puis les examens de quinzaine passés en public, devant ceux de nos parents qui voulaient bien y assister.*

*J'ai senti combien ces examens étaient utiles pour vaincre les timidités enfantines, pour nous apprendre à exprimer nos connaissances, à en tirer le meilleur parti possible.*

*Voilà, à peu près, pourquoi je ne regrette pas d'avoir fait mes études à l'École Alsacienne. Il y a maintenant treize ans que je l'ai quittée, et je lui garde toujours un souvenir reconnaissant. Je sais qu'elle n'a point démérité depuis; que le même esprit éclairé et libéral y règne toujours; que tous, directeurs et professeurs, y accomplissent leur tâche avec la même vaillance. Permettez-moi, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, de lui souhaiter longue vie et prospérité.*

G. PAGÈS,

*Ancien élève de l'École Normale supérieure,*
*Professeur agrégé d'histoire.*

*1^er juin 1898.*

*Je dois à l'École Alsacienne une très profonde reconnaissance que je tiens à lui exprimer tout naïvement, en ce jour où elle recueille tant de légitimes hommages pour les services qu'elle a rendus. Elle m'a donné, durant des années, une hospitalité libérale, en me permettant un enseignement très indépendant, très familier, — j'allais dire très familial, où la causerie avait une très large part, où il était aisé d'agir sur les caractères autant que sur les esprits, où l'éducation, en un mot, pouvait tenir autant de place que l'instruction même. J'en ai emporté tout un idéal pédagogique qui consiste peut-être en cette formule un peu négative, que, comme* la vraie éloquence se moque de l'éloquence, *la vraie pédagogie se moque de la pédagogie, et réside toute dans la dépense que fait le maître de sa personnalité, comme dans l'affectueuse confiance qu'il inspire à ses élèves. C'était là, si je puis dire, l'atmosphère morale de la maison, et ce sera toujours, de par son origine et son institution même, l'air qu'on y respirera.*

*Je vous demande pardon de m'être à ce point mêlé au souvenir que j'éprouvais le besoin d'adresser à notre chère École : voyez-y la preuve naïve d'une très sincère et très cordiale affection pour elle, et tout ensemble pour vous.*

*H. DIETZ,*

*Ancien professeur à l'École Alsacienne,*
*Professeur de rhétorique au lycée Buffon.*

---

*4 juin 1898.*

*Je ne veux pas laisser passer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École Alsacienne sans exprimer à ses directeur et sous-directeur et à son personnel enseignant tout entier ma plus ardente sympathie.*

*Votre entreprise, dans les premiers temps, m'intéressait comme patriote : aujourd'hui elle m'intéresse comme père. A ce double titre,*

*je suis heureux de vous avoir confié mon fils. Je sais avec quelle patience et quel art pédagogique les maîtres de l'École Alsacienne s'adonnent à l'enseignement.*

*Mais ce qui surtout me les fait honorer et m'inspire confiance dans la solidité de leur œuvre, c'est leur préoccupation morale, leur souci du développement des consciences et de la culture des caractères.*

*Mon vœu est que tout l'enseignement secondaire de notre pays vous suive bientôt dans la voie que vous avez ouverte en pionniers résolus.*

*Bien à vous.*

C. WAGNER[1].

---

*Paris, 5 juin 1898.*

*Au double titre d'Alsacien et de républicain, je suis heureux de vous adresser mes félicitations à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'école que vous dirigez avec tant de distinction.*

*J'ai pu apprécier, comme père de famille, l'excellence des programmes et des méthodes de l'École Alsacienne, ainsi que la large part faite à l'éducation.*

*Vous vous efforcez de développer l'initiative personnelle et le sentiment de la responsabilité; je vous en félicite, car c'est ainsi que se forment les caractères et que se prépare la grandeur de la nation.*

*Veuillez recevoir, mon cher directeur, pour vous, pour votre excellent sous-directeur M. Braeunig, comme pour vos distingués collaborateurs l'expression de mes sentiments les plus distingués.*

JULES SIEGFRIED,
*Sénateur, ancien ministre.*

---

*Paris, 6 juin 1898.*

*J'ai été fort heureux, il y a trois ans, de présider votre séance de fin d'année et de vous témoigner ainsi mon attachement au nom que vous portez, aux souvenirs, aux espérances que ce nom évoque en toute*

1. Auteur de *Jeunesse* et de *Vaillance*.

*âme française, et de vous marquer en même temps l'intérêt que je porte à l'œuvre, toute française aussi et toute moderne, que vous avez entreprise. Je me tiens pour fort honoré de figurer au nombre de vos amis.*

*Croyez à mes sentiments très dévoués.*

ALBERT SOREL,
*de l'Académie française.*

*Paris, 6 juin 1898.*

*En vous adressant nos vœux les plus sincères pour la prospérité de l'École Alsacienne, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, j'ai conscience de former des vœux pour le bien de tout notre enseignement. Vous avez déjà donné d'excellents exemples. Vous en donnerez encore. Vous avez l'indépendance qui permet toutes les initiatives. Je crois qu'il n'est guère de bien plus précieux en un temps où il y a tant de problèmes à résoudre et tant d'expériences à tenter.*

*Veuillez agréer l'expression de mon plus sympathique dévouement.*

ALFRED CROISET,
*Membre de l'Institut,*
*Professeur à la Sorbonne.*

*Paris, 8 juin 1898.*

*Je suis heureux d'apprendre que vous allez consacrer votre vingt-cinquième anniversaire. Quand l'École Alsacienne a été ouverte, elle a éveillé bien des espérances : ces espérances elle les a remplies. Placée à l'avant-garde de l'Université, elle a bien souvent indiqué les voies à suivre, les progrès à réaliser. C'est le privilège et l'honneur de l'enseignement libre. Vous avez prouvé et vous continuez à prouver que vous êtes digne de l'un et à la hauteur de l'autre.*

*Recevez...*

GRÉARD,
*Vice-Recteur de l'Académie*
*de Paris.*

*Paris, le 8 juin 1898.*

*L'École alsacienne se met en fête. Elle est à la veille de célébrer les galons que son admirable carrière de vingt-cinq années lui a conquis dans l'enseignement, et dans l'éducation de la jeunesse française. On peut dire que votre École a inauguré des méthodes dont le mérite est d'être pratiques et de rester à l'écart de tout pédantisme étroit ou suranné. Ces méthodes procèdent, en effet, de la connaissance libérale qu'une élite de maîtres désintéressés et clairvoyants possède, par nature, des besoins du cœur ainsi que de l'esprit de l'enfant d'abord, de l'adolescent ensuite.*

*Vous avez dirigé les premiers pas de mon fils. C'est donc avec un sentiment de profonde reconnaissance que je m'associe à la solennité commémorative que vous préparez. Je voudrais pouvoir prendre à celle-ci une part intime et très effective, à vos côtés. Mais, en rigide marâtre qu'elle est, la politique fait de moi un galérien attaché à une chaîne très courte et très pesante! Je ne manquais pas d'occupations de l'ordre le plus élevé et le plus séduisant; j'ai dû, néanmoins, briguer ma rentrée au Parlement. Je ne pouvais déserter en face du péril social; j'ai oublié que j'avais acquis des droits au repos et à la vie paisible.*

*J'ai eu la bonne fortune de défendre devant la Commission du Budget et dans une courte apparition à la Tribune, la cause de l'École Alsacienne. Mon intervention n'a pas été très méritoire, car cette cause était gagnée d'elle-même. Quant à l'avenir, je ferai attentivement faction devant cet arsenal de moralité primaire, devant cette pépinière de vigoureuses boutures citoyennes qui porte votre enseigne.*

*Le nom de votre École perpétue un souvenir à la fois glorieux et douloureux. L'homme, j'ose le prétendre, a deux patries: celle que lui assigne le lieu de sa naissance, et celle qui a fait de lui un être bien pensant, grâce à l'éducation qu'il y a puisée. Votre École est à la tête des établissements où l'éducation donnée développe les facultés de l'élève dans les voies du respect humain, de l'amour de la famille, de la conscience de soi-même, et de la préservation de la grandeur sociale fondée sur l'union de l'esprit de progrès avec l'attachement aux saines traditions du passé historique. Les deux patries que je*

*discerne ainsi, se confondent chez nous en cette sublime entité que nous appelons la France. Il est bon de retrouver sur le sol resté français et dans l'enceinte de votre chère École, un coin de la Province aimée que le glaive ennemi nous a retranchée, c'est-à-dire un refuge idéal offert à ceux qui ont perdu leur patrie alsacienne de naissance.*

*Veuillez lire avec indulgence la réponse hâtive que je fais à votre dernière communication.*

*J'ai tenu simplement à vous assurer de ma sympathique affection, ainsi que de l'estime en laquelle je tiens l'École Alsacienne, ses Directeurs et son corps enseignant.*

*Votre cordialement dévoué,*

G. BERGER,
*Député de Paris.*

---

*Paris, 11 juin 1898.*

*C'est un grand plaisir pour moi et un devoir de cœur de saluer avec vous le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École Alsacienne.*

*Le nom que porte votre belle Institution et qui la rend particulièrement chère à tous les Français d'origine alsacienne, les services signalés qu'elle a rendus à l'enseignement secondaire durant ce quart de siècle, les hommes distingués qu'elle a formés en si grand nombre, tout contribue à lui assigner une place d'honneur dans l'ensemble des établissements scolaires de France.*

*Pour ma part, j'ai suivi avec une vive sympathie les destinées de l'École Alsacienne depuis son origine; j'ai applaudi à son programme si élevé, si généreux et si patriotique, admiré l'esprit d'initiative à la fois sage et hardie dont elle n'a cessé de faire preuve et les progrès qu'elle a eu le mérite de susciter par son exemple.*

*Aussi, je suis heureux de m'associer à ses nombreux amis pour la féliciter de l'œuvre accomplie et lui souhaiter un avenir fécond et prospère, digne de son brillant passé.*

*Veuillez agréer, pour vous et vos honorés collaborateurs, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.*

ZADOC KAHN,
*Grand Rabbin de France.*

## *AU DIRECTEUR ET AUX PROFESSEURS*

### *DE L'ÉCOLE ALSACIENNE*

SONNET

*Vous prenez nos enfants, ceux qu'à travers des larmes*
*Pour le combat humain nos yeux verront partir;*
*Afin que le soldat ne soit pas un martyr,*
*Les chefs doivent l'armer; vous lui forgez des armes.*

*La parole sincère a de magiques charmes.*
*Nos petits, grâce à vous, ne sauront pas mentir;*
*Du moins connaîtront-ils ce noble repentir*
*Qui vous laisse grandi par d'intimes alarmes.*

*Si, pour les chers oiseaux, nos vieux cœurs sont des nids,*
*Vous n'en serez que mieux admirés et bénis*
*Par les pères émus et craintifs que nous sommes.*

*Dans la fleur qu'en rêvant nous regardons fleurir*
*Vous pressentez le fruit, vous le faites mûrir :*
*Prenez-nous nos enfants. Vous nous rendrez des hommes.*

CHARLES FUSTER.

*11 juin 1898.*

*Paris, le 12 juin 1898.*

*Vous savez avec quelle sympathie je n'ai jamais cessé de suivre le développement de l'École Alsacienne. Aujourd'hui je m'associe de tout cœur à ceux qui fêtent son vingt-cinquième anniversaire et forment des vœux pour sa longue et toujours croissante prospérité. J'aurais voulu vous mieux dire, et plus longuement, combien il me paraît utile à l'Université, à la liberté des consciences, à la République et à la Patrie, que l'École Alsacienne, œuvre de souvenir fidèle et d'indomptable espérance, progresse et prospère sans cesse.*

*Mais vous savez bien la sincérité des sentiments que je vous exprime ici à la hâte et vous voudrez bien vous en faire l'interprète auprès des membres du Conseil et de tous les amis de l'École, dont je reste le bien cordialement dévoué.*

*LÉON BOURGEOIS,*
*Député, ancien Président du Conseil.*

*Nancy, le 15 juin 1898.*

*Il m'est, à mon très vif regret, impossible d'assister aux fêtes que vous avez eu l'excellente idée d'organiser pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de l'École Alsacienne. Permettez du moins que je m'y associe de cœur.*

*C'est en classe, à l'École, dans le cercle familial du vénéré M. Rieder, d'abord dans la petite maison de l'avenue Varin qu'il me semble voir encore encadrée de verdure, puis dans l'installation provisoire de la rue d'Assas (nº 92), et enfin dans le bel établissement d'aujourd'hui, que je place quelques-uns de mes meilleurs souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

*On travaillait ferme, avec bonne humeur. Nous n'avions ni maîtres-répétiteurs, ni distribution de prix ; nous n'espérions pas de récompenses dorées sur tranches, et nous ne sentions pas la crainte du pensum stupide : nous faisions nos devoirs, parce qu'il nous plaisait de les faire.*

*L'École Alsacienne a déjà été utile à l'Université, c'est-à-dire à*

*la France entière; elle lui servira plus encore, si elle réussit à lui montrer qu'il n'est pas inconciliable de préparer à la vie en préparant au baccalauréat.*

*La gloire de l'École est d'avoir conçu et appliqué une pédagogie telle, que l'enfant devenu homme pourra l'utiliser comme une règle de conduite. La formule en est très simple : « connais toi-même ton devoir, et agis pour lui seul ». Que l'École persévère dans une œuvre si bien commencée; elle est aujourd'hui plus nécessaire que jamais.*

*Je doute que nous ayons toujours dans la vie la force d'appliquer pour nous-mêmes cette discipline scolaire, austère et virile, que nous avons apprise à l'École, mais du fait seul qu'elle a su nous y accoutumer, elle a droit à notre reconnaissance et, tant qu'elle restera fidèle à son esprit, nous devons ardemment désirer sa prospérité et son développement.*

*Veuillez agréer...*

G. PARISET,

*Professeur adjoint à la Faculté des lettres de Nancy.*

---

*16 juin 1898.*

*Comme Strasbourgeois et comme universitaire, je fais les vœux les plus cordiaux pour la prospérité croissante de l'École Alsacienne.*

Vivat ! Crescat ! Floreat !

*A. HIMLY,*

*Doyen de la Faculté des Lettres.*

---

*Paris, le 29 juin 1898.*

*Je ne crois pas utile de parler de ce souci constant d'unir à une forte instruction une non moins forte éducation, qui caractérise, d'une manière si remarquable, le plan d'études de l'École Alsacienne ; je préfère marquer ici, dans un sentiment de reconnaissance, la place considérable donnée au Conseil d'administration de notre École, dans la direction générale de l'œuvre qui fut entreprise il y a un quart de siècle.*

*L'instruction est trop souvent regardée comme la chose de ceux qui sont appelés à la donner, et cependant n'est-il pas juste que les parents aient droit, dans des questions qui les touchent de si près, de faire entendre leurs conseils comme de faire connaître leurs désirs?*

*Il en a été ainsi pour l'École Alsacienne, et le souvenir des années de fidèle collaboration du Conseil d'administration et de la Direction doit être évoqué. Il n'est pas, en effet, une seule des réformes dont l'École a pris l'initiative qui n'ait été discutée dans les séances du Conseil, pas un seul des progrès accomplis qui ne soit dû à un travail où chacun apportait le résultat de ses expériences et de ses réflexions.*

*Entre tant de réformes dont l'École peut revendiquer l'honneur celle-ci n'est-elle pas des plus importantes? L'expérience prouvera de plus en plus que dans les questions si délicates qui touchent à l'instruction comme à l'éducation des enfants, rien n'est plus nécessaire que l'alliance étroite des parents et des maîtres pour arriver à les résoudre de la manière la plus intelligente et la plus pratique.*

*Il sera bien permis de dire que telle fut la préoccupation constante du Conseil d'administration de l'École Alsacienne. Avoir été associé à l'étude des problèmes les plus attachants, de ceux qui touchent à l'éducation nationale, restera toujours un privilège et il est naturel de traduire la reconnaissance que fait naître le souvenir d'une telle collaboration. Nombreuses sont les réformes dont l'École Alsacienne eut l'initiative et qui maintenant sont partout adoptées.*

*Je n'hésite pas à exprimer le vœu que les jours viennent où chacune de nos écoles en France possédera un conseil, peu importe son nom, où les parents seront appelés à se faire représenter afin de prendre leur part, eux aussi, à la noble et grande tâche de l'éducation nationale.*

*A l'occasion d'un anniversaire comme celui que nous allons célébrer, je ne saurais, après avoir évoqué les souvenirs du passé, pressentir une plus belle récompense de nos travaux qu'en saluant cette alliance future et prochaine, je l'espère, des parents et des maîtres.*

*Croyez...*

*FRANK PUAUX,*

*Secrétaire du Conseil d'administration de l'École Alsacienne.*

# *PATER MAGISTRO SALUTEM*

## *A MONSIEUR BRAEUNIG*

### SONNET

*On m'offre la parole et vous savez pourquoi,*
*Car sur mes six garçons (c'est de l'histoire ancienne),*
*Il en a passé six par l'École Alsacienne,*
*Et quand je suis chez vous, je suis un peu chez moi.*

*Pour eux vous partagiez mon espoir, mon émoi ;*
*Votre sollicitude était sœur de la mienne ;*
*Dévoué sans réserve à l'œuvre quotidienne,*
*Vous mettiez sous leurs yeux l'exemple avec la loi.*

*Ah ! rendez-nous longtemps un si rare service :*
*Faites-nous des cœurs fiers, ayant soif de justice,*
*Servant le vrai, le beau, l'honneur, la liberté !*

*Ces fils de notre France, à sa gloire fidèles,*
*Vous devront la noblesse et la simplicité*
*D'une âme qui s'abreuve aux sources éternelles.*

TH. MONOD.

*7 juillet 1898.*

24 juin.

*J'ai enseigné la philosophie à l'École Alsacienne dans les années 1878, 1879, 1880. J'ai pu constater par moi-même, durant cette intimité quotidienne avec les élèves formés par l'excellent M. Rieder et ses collaborateurs, ce que pouvaient une discipline sans punitions, le respect de la personne morale de l'enfant, et la suppression de l'internat. Je suis persuadé que les fondateurs de cette libérale et généreuse école ont rendu au pays un efficace et durable service par la réussite de cette simple expérience pédagogique et je m'associe de tout mon cœur aux vœux que forment leurs amis pour l'avenir de leur œuvre.*

PAUL BOURGET.
*de l'Académie française.*

---

*...L'École Alsacienne, c'est un souvenir, un effort, une espérance.*

E. LAVISSE.
*Professeur à la Faculté des Lettres.*

*7 juillet 1898.*





ÉCOLE ALSACIENNE

# NOS PREMIERS ACTIONNAIRES

AU 17 DÉCEMBRE 1874

Mme BAUMGARTNER (Léon).
MM. BILLY (Charles de), conseiller à la Cour des comptes.
BILLY (Alfred de), inspecteur des finances.
BLECH (Alfred), négociant.
BORNÈQUE (Eugène), manufacturier.
BREITTMAYER (Eugène), industriel.
BUSSIÈRE (Baron Léon de), rentier.
CHATONEY (Jules), inspecteur des ponts et chaussées.
CHAUFFOUR-KESTNER (Victor), industriel.
CLERMONT (Othon de), manufacturier.
CLERMONT (Ph. de), sous-directeur de l'École des Hautes-Études.
DOLLFUS (Auguste), négociant.
DURAND-DASSIER, rentier.
EISSEN (Émile), manufacturier.
ENGEL-DOLLFUS, négociant.
ESPAGNE (F.-H.), arbitre au Tribunal de commerce.
FAVRE (Eugène), manufacturier.
FRIEDEL père, rentier.
FRIEDEL (Charles), maître de conférences à l'École Normale supérieure.
Mlle FRIEDEL (Fanny).
MM. GAUTIER (Armand), professeur agrégé à la Faculté de médecine.
GROS-HARTMANN (Édouard), manufacturier.

MM. GRUNER (Louis), inspecteur général des mines.
GUÉRIN (Jules), chimiste.
HACHETTE et Cie, libraires-éditeurs.
HARTMANN (Alfred), industriel.
HARTMANN (Henri), industriel.
HERRENSCHMIDT (fils de G.-F.), négociant.
JACKSON (James), rentier.
JAPY (Philippe), manufacturier.
Mme KESTNER (Ch.).
MM. KŒCHLIN (Émile), rentier.
KŒCHLIN (Jean), rentier.
KŒCHLIN (Rodolphe), manufacturier.
MAROZEAU (Philippe), manufacturier.
MASSON (Gustave), libraire-éditeur.
MATTER (Albert), professeur à l'École libre des sciences théologiques.
MIRABAUD (Henri), banquier.
Dr MONOD (Charles), médecin.
MONOD (Gabriel), directeur adjoint à l'Ecole des Hautes-Études.
Dr MONOD (Gustave), médecin.
PARRAN (Alphonse), ingénieur des mines.
PEUGEOT (Constant), manufacturier.
PEUGEOT (Eugène), manufacturier.
PEUGEOT (Jules), manufacturier.
POULAIN D'ANDECY, secrétaire du Crédit foncier.
RIEDER (Amédée), fabricant.
RISLER-KESTNER (Ch.), industriel.
RUCH (Jean), négociant.
SALET (Georges), préparateur à l'École de médecine.
Mme SCHLUMBERGER-HARTMANN.
MM. SCHUTZENBERGER père et fils, brasseurs.
THIERRY-KŒCHLIN (Henri), manufacturier.
VERNES (Félix), banquier.
WADDINGTON (William), ancien ministre.
WALLON (Paul-Henri), manufacturier.
WURTZ (Ad.), membre de l'Institut.
ZUBER (Ernest), manufacturier.
ZUBER (Jean), manufacturier.
ZUBER (Henri), artiste peintre.



ÉCOLE ALSACIENNE

# NOS ACTIONNAIRES[1]

AU 31 MARS 1898

MM. ALBARIC (Émile-Ernest).
ANGST (F. F.), négociant, vice-consul du Brésil.
ASTIÉ (Charles).
ASTIÉ (Gaston), chirurgien-dentiste.
ASTIÉ (Hector), chirurgien-dentiste.
AUBURTIN (Emile), architecte.
AUDEMAR (Henri), ingénieur.
BARBIER (Ernest).
BARRY (Paul-Georges), négociant.
BARTHELEMY (André-Adolphe), marchand de papiers.
Mme BAUBY (Vve Louis).
MM. BAUDOT (Joseph-Eugène-Anatole de), architecte.
BAUDOUIN (Paul), artiste peintre.
Mme BAUMGARTNER (Léon).
MM. BECK (Théodore), directeur de l'*École Alsacienne*.
BECKER (Michel), professeur.
BENOIST (Henri), ingénieur.
BERGER (Georges), député.
BILLY (Alfred de), ancien inspecteur des finances.
BILLY (Charles de), conseiller référendaire à la Cour des comptes.
BLECH (Alfred), négociant.

1. Quelques actionnaires sont décédés. Il serait désirable que le transfert des actions fût effectué aux noms des héritiers.

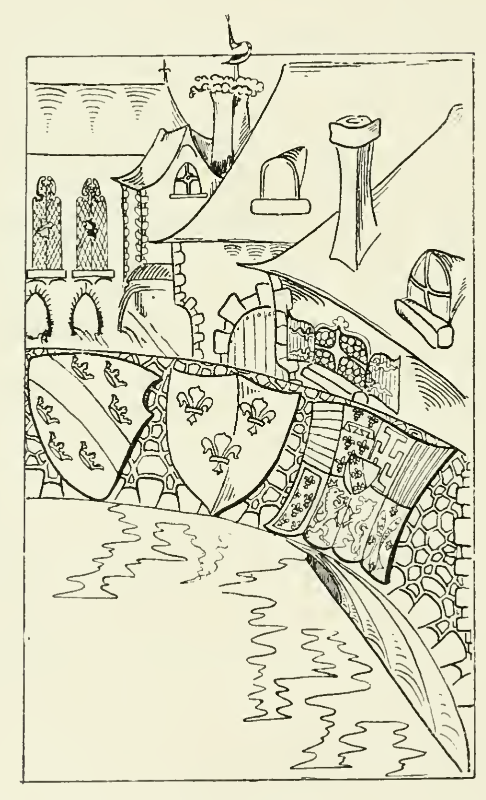
MM. BLECH (Jean-Jacques), rentier.
BLONDEL (Paul), architecte.
BONET-MAURY (Gaston-Ch.-Aug.), professeur de Faculté à l'Université de Paris.
BORNÈQUE (Eugène), manufacturier.
BOUTHERIN (Claude-François), négociant.
BOVET (Alfred), manufacturier.
BRACQUEMOND (Joseph-Auguste), peintre-graveur.
BRAEUNIG (Frédéric), sous-directeur de l'*École Alsacienne.*
BREAL (Michel), de l'Institut, Paris.
BREITTMAYER (Eugène), industriel.
Dr BRISSAUD (Édouard), professeur agrégé à la Faculté de médecine.
BRUYER (E.), négociant.
Mme DE BUSSIÈRE (la Baronne Léon).
MM. CACHEUX (François-Joseph-Émile), ingénieur des arts et manufactures.
CHAPON (Jules), directeur de l'Agence parisienne de la Gironde.
Dr CHARCOT (Jean-Martin).
CHARPENTIER (Georges), libraire-éditeur.
CHATONEY (Henri-Oscar).
CHAUFFOUR-KESTNER (Victor).
CLERMONT (Othon de).
CLERMONT (Philippe de), sous-directeur de l'Enseignement chimique à la Faculté des sciences.
CLERMONT (Philibert de), attaché à la bibliothèque de l'Université.
CLERMONT (Raoul de), avocat à la Cour.
COINDRE (Paul), négociant.
COLIN (Émile-Henri), fabricant de bronzes.
COUROT (Maxime), président au Tribunal civil de la Seine.
COUVE (Georges-Ernest), banquier.
DELAGE (Yves), professeur à la Faculté des sciences de Paris.
DELAMOTTE (Jules-Étienne-Léon), libraire.
DÉLYE (Edme), courtier.
DESTREM (Casimir), artiste peintre.
DOLL (Charles-Alfred-René), capitaine d'artillerie.
Mme DOLLFUS (Vve Auguste), née KOECHLIN.
MM. DOLLFUS (Gustave).
DURAND-DASSIER, rentier.
EHRMANN (François), artiste peintre.

MM. EICHTHAL (ABRAHAM-EUGÈNE D'), rentier.
EISSEN (EMILE), manufacturier.
EISSEN (EMMANUEL) —
EISSEN (MAURICE) —
Mme ENGEL-DOLLFUS (Vve).
M. ESPAGNE (FRANÇOIS-HUBERT), arbitre au tribunal de commerce.
Mme FARJAT née ZUBERT.
MM. FAVRE (EUGÈNE), manufacturier.
FAVRE (GUSTAVE), ancien négociant.
FINOT (CHARLES-VICTOR-MARC).
Mme FRANK-COURTOIS, née IMER.
MM. FRIEDEL (CHARLES), membre de l'Institut.
FRIES (JULES), rentier.
Mme FERRY (Vve JULES-FR.-C.), née RISLER.
MM. GAUTIER (ARMAND), professeur à la Faculté de médecine.
GAUTIER (PAUL), constructeur d'instruments d'astronomie.
GEORGE (EUGÈNE), chef de la comptabilité Mokta-el-Hadid.
GÉRARDIN (CAMILLE), professeur à l'École de droit.
Mme GIDE (Vve P.).
Mlle GILLAIN (MARIE-ANNE-JACQUELINE).
MM. GLATRON (LOUIS-GEORGES).
GOULDEN (ERNEST), industriel.
GOULET (ÉMILE), négociant.
GOUVY (ALEXANDRE).
GRISIER (CH.-EUGÈNE), professeur.
GROS-HARTMANN (ÉDOUARD), manufacturier.
Mme GRUBER (Vve).
M. GRUNER (ÉDOUARD-EMMANUEL), ingénieur des mines.
Mme GRUNER (Vve LOUIS).
MM. GUÉRIN (JULES), maire de Montmorency.
HACHETTE et Cie, libraires-éditeurs.
HARTMANN (ALFRED), industriel.
HARTMANN (HENRI), industriel.
Mme HARTUNG, née CHATONEY.
MM. HATT (PHILIPPE-EUGÈNE), ingénieur hydrographe de la marine.
HERRENSCHMIDT (Les fils de G.-F.), négociants.
HOLLANDE (JULES), négociant.
MMmes HOUETTE.
JACKSON (Vve JAMES).

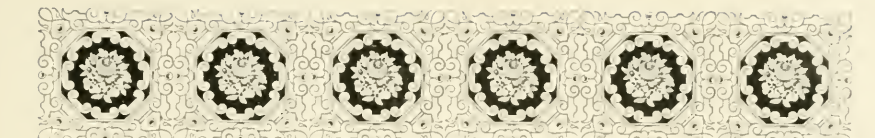
Mme JACKSON (Vve William).
M. JAPY (Philippe), manufacturier.
Mme JAPY, née PEUGEOT.
JARNAC (Adrien de).
MM. Dr JAVAL (Émile), membre de l'Académie de médecine.
JOZON (Arthur), huissier.
Mme KESTNER (Charles).
MM. KŒCHLIN (Émile).
KŒCHLIN (Jean).
KŒCHLIN (Rodolphe), manufacturier.
KULLMANN (Alfred), fabricant.
KULLMANN (Pierre-René), manufacturier.
MMmes KULLMANN (Vve Pierre).
LABOUCHÈRE (Vve Alfred), née MOLINES.
MM. LACROIX (Camille de).
LAMBERT (Henri), rentier.
LANGENHAGEN (C.-G. de), membre de la Chambre de commerce.
LANGER (Pierre-Gustave), propriétaire.
LARDY (Charles-Édouard), ministre de la Confédération Suisse à Paris.
Mme LARDY, née VERNES.
MM. LAURENS (Jean-Paul), artiste peintre.
LAUTH (Charles), chimiste, directeur honoraire de la Manufacture de Sèvres.
LEMAITRE (Georges-Alfred), manufacturier.
LOMBARD-LATUNE (Charles-Louis-Auguste), industriel.
LOMBARD-LATUNE (Jean-Maurice-René), industriel.
Mme MALLET, née CHATONAY.
MM. MALLMANN (Émile de), négociant.
MAROZEAU (Philippe).
Mme MARTIN (Vve), née LEYSZ.
MM. MARTIN (Jules), propriétaire.
MARTINET (Émile), imprimeur.
MARTNER (A.-C.), officier supérieur en retraite.
MARTY (Édouard), professeur.
MARTY (Paul), étudiant.
MASSON (Georges), libraire-éditeur.
MATTER (Albert), rentier.
MAYNIEL (Émile-Henri-Marie), Conseiller d'État.

MM. MIRABAUD (Henri), banquier.
MONOD (Charles), docteur-médecin.
MONOD (Gabriel-Jacques-Jean), maître de Conférences à l'École Normale supérieure.
MONOD (Ernest-Jean).
MONOD (Léon-Raymond).
MONOD (Adrien-Samuel).
MONOD (Gustave-Maurice).
MONOD (William-Frédéric).
MOREAU (Georges-Benoit-Jules), imprimeur-éditeur.
MOULIN (Charles), notaire.
MUZET (Edmond-Bazile).
NAVILLE (Pyrame), directeur de la Banque ottomane, à Paris.
Mme OSTER (Vve Marie-Claire).
MM. OSTERMANN (Alfred), négociant.
PAIVA (Domingos-Soavès de), rentier.
PARIS (Bruno-Paulin-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
PARRAN (Jean-Antoine-Alphonse), ingénieur en chef des mines.
PARROT (Pierre-Auguste-Paul), lieutenant instructeur à Saint-Cyr.
PERRET (Michel), chimiste.
PERRIQUET (Eugène), avocat à la Cour de cassation.
PEUGEOT (Pierre-Godefroy-Armand), manufacturier.
PEUGEOT (Eugène), manufacturier.
PONNIER (Louis-Alfred), négociant.
POSTH (Jules), propriétaire.
POULAIN-D'ANDECY (Henri).
POURTALÈS (Cte Albert de).
Mme POURTALÈS (la comtesse de).
MM. PRUDENT (Ferdinand-Pierre-Vincent), chef de bataillon du génie.
PRUNIÈRES (Gaston).
PUAUX (Franck), membre du Conseil supérieur des Colonies.
RAMBAUD (Alfred-Nicolas), ministre de l'Instruction publique.
RAULIN (Gustave), architecte.
Mme REBOUL.
MM. Dr REGNARD, membre de l'Académie de médecine.
RENOUARD DE BUSSIERRE (Vicomte Paul).
REUSS (Rodolphe), professeur à l'École des Hautes Études.
RIEDER (Frédéric).

MM. RIEDER (Jacques-Albert), manufacturier.
RISLER (Charles), maire du VII^e arrondissement.
D^r ROBINET (Gabriel).
ROHDEN (Charles-Émile de), industriel.
RUCH (Jean), négociant.
SALET (Georges).
SALLARD (Félix), avocat.
SARCEY (Francisque), publiciste.
SCHEURER-ROTT (Auguste), manufacturier.
M^me SCHLUMBERGER-HARTMANN.



VIEUX STRASBOURG



# NOS BIENFAITEURS

On s'honore soi-même en parlant haut des bienfaits qu'on a reçus et il est doux de nommer les bienfaiteurs. Parmi nos actionnaires, il y en a plusieurs que je ne puis m'empêcher de citer; je ne leur en demanderai pas la permission, car ils pourraient bien me la refuser : M. Charles de Billy, M. Alfred de Billy, feu M. A. d'Eichthal, feu M. Alexandre Gouvy, M. Gustave Dollfus, de Mulhouse, M. Mayniel, Mme Oster, M. Parran, M. Posth, M. le comte Albert de Pourtalès, Mme la comtesse de Pourtalès, MM. Schutzenberger, de Strasbourg; M. Édouard de Turkheim, de Niederbronn.

En même temps que de ces actionnaires, nous devons nous souvenir spécialement des personnes suivantes : M. Angst, de Marseille; M. et Mme Braeunig, M. André Bonnaud, M. Eug. Breittmayer, M. Friedel, M. Ed. Gruner, M. Ernest Goulden, de Reims; M. André Hartmann, de Munster; Mme Vve W. Jackson, M. Keller, M. Krebs, professeurs; M. Ch. Lauth, M. Jules Martin, M. Meyer-Zundel, de Mulhouse; M. de Monbrison, Mme de Monbrison, M. Nagelmackers, de Bruxelles; M. Parran, M. Eugène Peugeot, M. F. Puaux, M. Alfred Ponnier, Mme la comtesse Ed. de Pourtalès, M. le comte Paul

de Pourtalès, M. le comte Hubert de Pourtalès, M. Ch. de Rohden, M. le Dr Regnard, M. E. Strœhlin, M. Aug. Schoop, de Strasbourg; M. Jules Siegfried, M. Victor Schlumberger, de Mulhouse; Mme Thierry, M. Ad. Vernes.

Bien d'autres encore nous ont prêté leur concours généreux dans des moments difficiles. C'est avec émotion que nous leur présentons à tous l'hommage de notre profonde gratitude!

Nous ne saurions mieux clore ce chapitre qu'en disant tout ce que nous devons au Parlement. Il nous a témoigné, à plusieurs reprises, qu'il tenait nos efforts en haute estime et qu'il était résolu à faire les sacrifices nécessaires pour nous en faciliter le succès. Depuis 1891, il nous vote annuellement une subvention de quarante mille francs, et toutes les fois qu'il a fallu justifier cette mesure libérale, nous avons trouvé dans les deux Chambres des avocats convaincus. Que M. Charles-Dupuy, qui se fit notre défenseur en 1891, et M. Georges Berger, qui plaida notre cause il y a deux ans, reçoivent ici nos plus vifs remerciements! Nous remercions aussi MM. les sénateurs, en particulier M. Waldeck-Rousseau, qui voulurent bien, en 1893, faire adopter par la haute assemblée un article déjà voté par la Chambre, et en vertu duquel les professeurs de l'Université peuvent désormais enseigner à l'École Alsacienne tout en conservant leurs droits à l'avancement et à la pension de retraite. Les paroles si flatteuses et si bienveillantes pour nous qui furent prononcées à cette occasion à la tribune du Sénat par MM. Scheurer-Kestner et de Rozière ne nous touchèrent pas moins que l'heureux résultat de leur intervention.

TH. BECK.



# ÉCOLE ALSACIENNE

## MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

1873-1898

MM. CLERMONT (Ph. de), sous-directeur de l'Enseignement chimique à la Faculté des sciences, 1873-1883.

FRIEDEL (Ch.), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences, 1873.

PARRAN (A.), ingénieur en chef des mines, président du Conseil d'administration, 1874.

BILLY (Alfred de), ancien inspecteur des finances, 1874-1886.

GAUTIER (Dr Armand), membre de l'Institut, professeur à la Faculté de médecine, 1874-1895.

GRUNER (L.), ingénieur en chef des mines, 1874-1883.

JACKSON (James), rentier, 1874-1886.

MASSON (G.), éditeur, 1874-1878.

MONOD (Gabriel), membre de l'Institut, maître de conférences à l'École Normale supérieure, 1874-1890.

TEMPLIER (Armand), éditeur, 1874-1877.

ENGEL-DOLLFUS, industriel, 1876-1884.

ESPAGNE (F.-H.), notaire à Metz, arbitre au Tribunal de commerce, 1876-1891.

BILLY (Charles de), conseiller référendaire à la Cour des comptes, 1877.

AUBURTIN (Émile), architecte, 1879-1891.

GÉRARDIN (C.), professeur à la Faculté de droit, 1879-1891.

MM. LAUTH (Ch.), chimiste, administrateur honoraire de la manufacture de Sèvres, 1879-1887 et depuis 1891.

MATTER (A.), professeur honoraire de Faculté, 1883-1888.

WAGNER (Ad.), ancien négociant, 1883-1886.

HOLLANDE (Jules), négociant, 1884-1891.

MAYNIEL (E.), conseiller d'État, 1884.

COLIN (Ém.), fabricant de bronzes, 1886-1891.

PUAUX (Frank), membre du Conseil supérieur des colonies depuis 1886.

De ROHDEN (Ch.), industriel, 1886-1891.

DELAMOTTE (J.-E.), libraire, 1887-1891.

VIDAL DE LA BLACHE (P.), sous-directeur à l'École Normale supérieure, 1887-1896.

GRUNER (Ed.), ingénieur civil des mines, secrétaire du Comité central des houillères de France, 1891.

JACKSON (William), docteur en droit, rentier, 1891-1894.

Dr JAVAL (E.), membre de l'Académie de médecine, directeur à la Sorbonne, 1891.

POURTALÈS (Cte Albert de), propriétaire, 1891.

NAVILLE (P.), directeur de la Banque impériale ottomane, 1894-1895.

Dr BRISSAUD, professeur agrégé à la Faculté de médecine, médecin des hôpitaux, 1895.

MARTIN (Jules), propriétaire, 1895.

STROEHLIN (Ernest), professeur honoraire de l'Université de Genève, 1895.

Dr REGNARD, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'Institut national agronomique, directeur adjoint à la Sorbonne, 1896.





# ÉCOLE ALSACIENNE

## LISTE DES PROFESSEURS

### 1873-1898

MM. BRAEUNIG (F.), Institution Alsacienne, octobre 1873; sous-directeur de l'École alsacienne, octobre 1874.

RIEDER (F.), directeur, octobre 1874-avril 1891; directeur honoraire, 1891-octobre 1896 (décédé).

MONOD (GABRIEL), professeur d'histoire, octobre 1874-juillet 1878.

MARTY (ÉD.), octobre 1874; sous-directeur de la section classique 1879-1891.

Dr PATIN, professeur de sciences mathématiques et physiques, octobre 1874-juillet 1878.

HUMBERT (V.), professeur d'allemand et de géographie, octobre 1874-1878 (décédé).

RENAUD, professeur de 9e, 10e, octobre 1874, juillet 1877 (décédé).

BARON, professeur de dessin, octobre 1874-juillet 1876.

MOIREAU, professeur de 3e, octobre 1875-avril 1878.

RIDOUX, professeur de français, octobre 1875-juillet 1876.

BOUGIER, professeur d'histoire, octobre 1875-juillet 1878.

BAUER, octobre 1875.

BONNET, professeur d'allemand et de grec, mars 1876-janvier 1881.

BAUZON, professeur de rhétorique, octobre 1876-juillet 1880.

CRÉHANGE (G.), octobre 1876.

SAINT-ÉTIENNE (E. DE), octobre 1876.

BELLENGER (G.), professeur de dessin, octobre 1876-juillet 1881.

MM. WELSCH, professeur de solfège, octobre 1876-juillet 1887.

GLORGET, professeur de mathématiques, janvier 1877-juillet 1877.

JUDET (E.), professeur de 2de, octobre 1877-juillet 1880.

SAQUET (H.), professeur de mathématiques, octobre 1877-juillet 1886.

CHATELAIN, professeur de 4e, octobre 1877-juillet 1878.

JUD (G.), professeur de 9e, octobre 1877-avril 1878.

GRISIER (E.), octobre 1877.

PAJOT, professeur de 3e, avril 1878-juillet 1879.

VEDEL, avril 1878.

GODET (H.), professeur de 5e, octobre 1878-avril 1890.

BÉMONT (CH.), professeur d'histoire, octobre 1878-juillet 1890.

BOURGET (PAUL), professeur de philosophie, octobre 1878-juillet 1881.

LAURENT (HERMANN), professeur de mathématiques et interrogateur, octobre 1878-1894.

Dr HANRIOT, professeur de sciences physiques et naturelles, février 1878-juillet 1884.

KREBS (A.), octobre 1879.

THIERRY (N.), professeur de 6e, octobre 1879-octobre 1881.

GOURJU, professeur suppléant de 2de, octobre 1879-juillet 1880.

DAX (R.), professeur d'allemand, avril 1879-juillet 1886.

MARCHEIX, octobre 1880.

BLANCHET, professeur de rhétorique, octobre 1880-juillet 1881.

FRAIZIER, professeur suppléant de rhétorique, octobre 1880-juillet 1882.

MEHOUAS (A.), professeur de 3e, octobre 1880-juillet 1897.

BECK (TH.), professeur, octobre 1880; directeur, avril 1891.

ADAM (P.), professeur de physique et de chimie, octobre 1880.

Dr HERRMANN, professeur de sciences naturelles, octobre 1880-avril 1882.

JEANMAIRE (E.), professeur de 6e, février 1881-juillet 1881.

DELSAHUT (A.), professeur de gymnastique, juin 1881.

ROBINEAU, professeur de rhétorique, octobre 1881-juillet 1882.

BAZILLE, professeur de mathématiques élémentaires, octobre 1881-juillet 1894.

CART (TH.), professeur de 6e, octobre 1881-juillet 1890.

MAURIN (E.), professeur de 8e, octobre 1881-juillet 1882.

BECKER (MICHEL), octobre 1881.

LEGEARD professeur d'escrime, 1881-96.

MM. SIMON (C.), professeur de mathématiques, octobre 1881-février 1883.
BIGOT (A.), professeur de physique et de chimie, octobre 1881-mai 1897.
JACQUESSON DE LA CHEVREUSE (L.), octobre 1881.
RIEDER (MARCEL), octobre 1881.
Dr RETTERER, avril 1882.
BROUILLET, instructeur militaire, 1882-1887.
DIETZ (H.), professeur de rhétorique, octobre 1882-juillet 1888.
GARNIER, professeur de 8e, octobre 1882-juillet 1883.
SÉNÉCAL (E.), octobre 1882.
SIMON (A.), professeur de mathématiques, février 1883-octobre 1884.
TALABART (CH.), professeur de mathématiques, octobre 1882-juillet 1883.
PIERNÉ (CH.), février 1883.
Mlle KASTLER (F.), professeur d'allemand, novembre 1882-juillet 1885.
MM. DOLLÉ (F.), professeur de mathématiques et de dessin géométrique 15 juillet 1883-15 octobre 1892.
BARET (A.), professeur d'anglais, octobre 1883-juillet 1887.
LAURENT (CLÉMENT), professeur de mathématiques, octobre 1885-janvier 1892.
MALET (A.), professeur de français, octobre 1885-juillet 1886.
ROMBAU (H.) professeur de comptabilité, octobre 1885-octobre 1886.
GRINER (AD.), préparateur des cours de sciences, octobre 1885-décembre 1895.
MAUMONT, professeur de français, octobre 1886-juillet 1887.
CULTRU (P.), octobre 1886.
MARCHAND, professeur de mathématiques, octobre 1886-juillet 1887.
DES GRANGES, professeur de rhétorique, octobre 1887-juillet 1888.
ANDRADE (JULES), professeur de mathématiques, octobre 1887-février 1891.
GONIN (F.), professeur de français, octobre 1887-juillet 1888.
TAJAN (N.), instructeur militaire, octobre 1887-mars 1895.
LE BRUN (E.), octobre 1887
HOVELAQUE (EM.), professeur suppléant d'anglais, octobre 1888-31 janvier 1889.
RENCKHOFF (H.), professeur suppléant de législation, octobre 1888-28 février 1889.

MM. SIRVEN (P.), octobre 1888.

MONIOT (A.), octobre 1888.

BÉCOURT (L.), professeur de dessin géométrique, octobre 1888-décembre 1890.

DUPLESSIS-KERGOMARD (G.), professeur de français, 16 janvier 1889-31 juillet 1889.

AMIOT (G.), professeur de 5ᵉ, avril 1890-juillet 1890.

GROSJEAN (E.), professeur de 5ᵉ, octobre 1890-octobre 1894.

BENOIST (P.), professeur de 6ᵉ, octobre 1890-juillet 1892.

PÉCAUT (P. F.), professeur de français, octobre 1890-avril 1891.

Mme GEVIN-CASSAL, professeur d'allemand, octobre 1890-juillet 1891.

MM. LE MOINE, 15 novembre 1890.

KELLER (A.), 1er décembre 1890.

SAUSSINE (G.) professeur de mathématiques, mars 1891-juillet 1891.

ROLLET (P.), professeur de mathématiques, mars 1891-juillet 1897.

STEEG (TH.), professeur de français, avril 1891-juillet 1894; professeur de philosophie, octobre 1896.

LOMBARD (E.), professeur d'allemand, 29 mai 1891-juillet 1894.

MALEPEYRE (O.), professeur de comptabilité, avril 1891-juillet 1896.

MATHIS (M.), professeur d'allemand, octobre 1891-juin 1894.

NOEL, professeur suppléant de philosophie, octobre 1891-décembre 1891.

Mlle RISLER (M.), 1891.

MM. PERCHOT (J.), 1891.

PAUVERT (P.), avril 1892.

RIQUET (V.), octobre 1892.

ROLLAND (E.), professeur de mathématiques, 21 octobre 1892-juillet 1893.

COMBE (H.), octobre 1893.

EISSEN (J.), professeur d'anglais et d'allemand, octobre 1893-juillet 1897, décédé.

LORION (E.), professeur d'allemand, octobre 1894-juillet 1895.

FRIEDEL (VICTOR), professeur d'allemand, octobre 1894-juillet 1895.

Dr LOISEL (G.), octobre 1894.

ESTÈVE (G.), octobre 1894.

ALLIER (RAOUL), professeur de philosophie, décembre 1894-juillet 1896.

ROUGEOT, avril 1895.

MM. GEORGET LA CHESNAIS (P.), octobre 1895.

WAHART (Ch.), octobre 1895.

DUSSAUZE (E.), octobre 1895.

VINCENS, professeur suppléant de physique, octobre 1895-1er décembre 1895.

MONTCHOVET (L.), préparateur de sciences, décembre 1895-avril 1896.

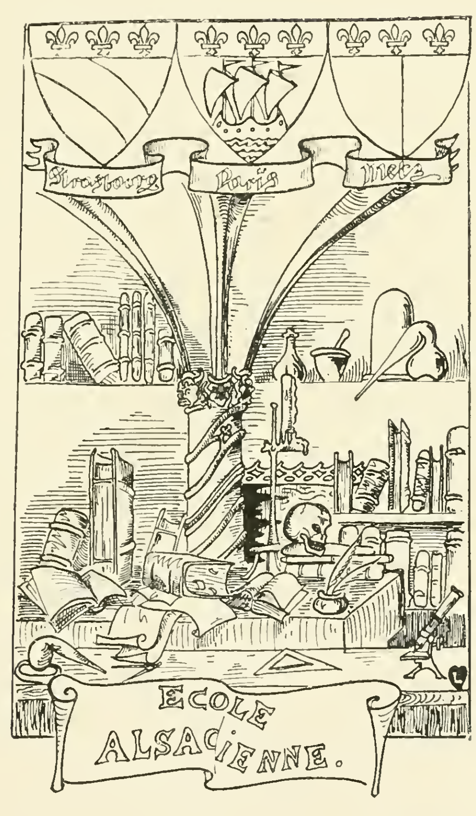
LAVAUX (J.), avril 1896.

Mlle LOGEROT (J.), janvier 1897.

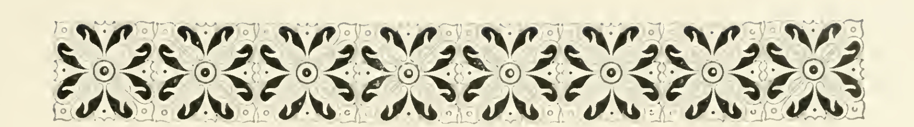
MM. URBAIN (G.), mai 1897.

DAUPHIN (J.), octobre 1897.

TEXIER (M.), octobre 1897.




1873-1898



# LISTE DES ÉLÈVES

1873-1898

## A

| | |
|---|---|
| **Achard** (Louis) . . . . . | 1886-88 |
| **Adam** (Henri) . . . . . . | 1896-.. |
| **Adelswärd** (Jacques d'). . | 1888-89 |
| **Agache** (Edmond). . . . | 1889-90 |
| **Albaric** (Fernand). . . . | 1877-79 |
| **Albert** (Marc). . . . . . | 1875-76 |
| **Albrech** (Émile). . . . . | 1884-89 |
| **Alcindor** (Émile) . . . . | 1887-93 |
| **Alcindor** (Léon) . . . . . | 1892-96 |
| **Alem** (André). . . . . . | 1885-92 |
| **Allier** (Roger). . . . . . | 1896-.. |
| **Alphandéry** (Edmond) . . | 1881-83 |
| **Alvarez** (Jacques) . . . . | 1895-96 |
| **Amand** (Alfred). . . . . | 1882-85 |
| **Amand** (Gabriel) . . . . | 1882-84 |
| **Amand** (Henri) . . . . . | 1880-85 |
| **Amand** (Lucien). . . . . | 1880-84 |
| **Amann** (Ferdinand) . . | 1888-91 |
| **Amat** (Georges). . . . . | 1891-94 |
| **Amat** (Paul) . . . . . . | 1892-94 |
| **Amboix de Larbont** (P. d'). | 1888-94 |
| **Amboix de Larbont** (R. d'). | 1888-94 |
| **Ambresin** (Daniel). . . . | 1876-80 |
| **Amiot** (Michel) . . . . . | 1889-97 |
| **Andecy** (Albert d'). . . . | 1874-79 |
| **Andecy** (Sthéphane d'). . | 1874-79 |
| **Andoyer** (Georges) . . . | 1897-.. |
| **Andoyer** (Raphaël) . . . | 1896-.. |
| **André** (Henri) . . . . . | 1886-93 |
| **Angst** (Georges) . . . . | 1884-90 |
| **Appel** (René). . . . . . | 1892-96 |
| **Appell** (Pierre) . . . . | 1893-96 |
| **Appia** (Louis) . . . . . | 1873-82 |
| **Appia** (Théodore). . . . | 1896-.. |
| **Arger** (Marcel). . . . . | 1894-95 |
| **Arnold** (Gaspard) . . . . | 1882-84 |
| **Aron** (Paul) . . . . . . | 1883-85 |
| **Aron** (Samuel) . . . . . | 1883-86 |
| **Arthaud** (Georges) . . . | 1875-76 |
| **Assis** (Georges d'). . . . | 1884-86 |
| **Astié** (Charles) . . . . . | 1878-87 |
| **Astié** (Gaston) . . . . . | 1880-88 |
| **Astié** (Hector) . . . . . | 1880-89 |
| **Astier** (Ferdinand) . . . | 1885-88 |
| **Atwater** (Charles) . . . . | 1892-93 |
| **Aubanel** (Pierre) . . . . | 1890-91 |
| **Aubé** (Émile). . . . . . | 1887-88 |
| **Auburtin** (Francis) . . . | 1875-84 |
| **Auburtin** (Jean) . . . . | 1883-90 |
| **Auburtin** (Marcel). . . . | 1878-88 |

| | |
|---|---|
| **Aude** (Édouard) | 1874-57 |
| **Audemar** (André) | 1882-85<br>1886-87 |
| **Audemar** (Camille) | 1888-89 |
| **Augé** (Paul) | 1887-93 |

B

| | |
|---|---|
| **Babonneix** (Léon) | 1883-85 |
| **Baer** (Roger) | 1896-.. |
| **Bahiana** (Charles) | 1887-38 |
| **Bahiana** (Gaston) | 1883-87 |
| **Baille** (Louis) | 1877-80 |
| **Baldou** (Louis) | 1892-94 |
| **Balvay** (Pierre) | 1886-88 |
| **Barbier** (Richard) | 1884-88 |
| **Bardet** (Pierre) | 1885-89 |
| **Barnett** (Archibald) | 1878-79 |
| **Barral** (Armand) | 1888-91 |
| **Barré** (Georges) | 1877-80 |
| **Barrelet** (Edmond) | 1883-85 |
| **Barry** (Camille) | 1891-96<br>1897-.. |
| **Barry** (Paul) | 1882-90<br>1892-93 |
| **Barry** (Paul) | 1887-89 |
| **Barthélemy** (Étienne) | 1884-89 |
| **Barthélemy** (Jacques) | 1881-89 |
| **Bary** (Albert de) | 1885-87 |
| **Baschet** (Jacques) | 1881-89 |
| **Baschet** (Maurice) | 1887-89 |
| **Basquin** (Charles) | 1882-87 |
| **Basquin** (Eugène) | 1884-86 |
| **Basquin** (Maurice) | 1884-85 |
| **Batrel** (André) | 1890-92 |
| **Baudot** (Maurice de) | 1881-91 |
| **Baudoüin** (Charles) | 1883-96 |
| **Baudoüin** (Jacques) | 1883-93 |
| **Baudouin** (Marcel) | 1882-83 |
| **Baudouin** (Marcel) | 1890-94 |
| **Baudry** (Émile) | 1879-89 |
| **Baudry** (Maurice) | 1879-85 |
| **Bauer** (Alfred) | 1882-94 |
| **Baumgartner** (Émile) | 1875-76 |
| **Bayard** (Émile) | 1877-79 |
| **Bazin** (Jean) | 1886-89 |
| **Beaucamps** (Urbain) | 1876-84 |
| **Beaudoire** (Louis) | 1888-89 |
| **Beck** (Auguste) | 1891-93 |
| **Beck** (Ernest) | 1880-88 |
| **Beck** (Jules) | 1880-86 |
| **Beer** (Gabriel) | 1877-78<br>1881-82 |
| **Beer** (Georges) | 1881-82 |
| **Bellenger** (Eugène) | 1886-94 |
| **Bellenger** (Fernand) | 1879-88<br>1890-91 |
| **Benoist** (Léon) | 1890-94 |
| **Benoiste** (Émile) | 1877-81 |
| **Berckheim** (Théodore de) | 1881-83 |
| **Berdin** (Pierre) | 1891-92 |
| **Bérendorf** (Lucien) | 1886-89 |
| **Bérendorf** (Marcel) | 1886-89 |
| **Berger** (Gaston) | 1892-93 |
| **Berger** (Georges) | 1891-95 |
| **Bernard** (Louis) | 1893-.. |
| **Bernard** (Roger) | 1897-.. |
| **Berteaux** (Eugène) | 1891-95 |
| **Bertrand** (Henri) | 1897-.. |
| **Bessière** (Jules) | 1874-75 |
| **Bessière** (Philippe) | 1895-96 |
| **Besson** (Gustave) | 1891-94 |
| **Bessy** (Jules) | 1887-90 |
| **Bianquis** (Alfred) | 1897-.. |
| **Bianquis** (Jacques) | 1897-.. |
| **Bicking** (Maurice) | 1896-97 |
| **Bienaimé** (Édouard) | 1896-.. |
| **Bienaimé** (Maurice) | 1897-.. |
| **Bigot** (Gaston) | 1881-82 |
| **Bijon** (Charles) | 1890-91<br>1897-.. |
| **Billaudot** (René) | 1874-75 |
| **Billiot** (Léon) | 1894-97 |
| **Billy** (Robert de) | 1877-86 |
| **Bimler** (Gustave) | 1882-85 |
| **Binois** (Édouard) | 1890-92 |

**Bippert** (Jean) . . . . . . 1895-96
**Bitterlin** (Marc) . . . . . 1894-..
**Blanchard** (Edmond) . . . 1880-81
**Blancheville** (Gaston) . . . 1891-..
**Blech** (Alfred) . . . . . . 1876-86
**Blech** (Jules) . . . . . . 1877-83 / 1884-87
**Blech** (René) . . . . . . 1893-94
**Bled** (Edgar du) . . . . . 1878-83
**Bled** (Marcel du) . . . . 1897-..
**Blondel** (André) . . . . . 1882-83
**Blondel** (Charles) . . . . 1881-89
**Blondin** (Gabriel) . . . . 1876-77
**Boas** (André) . . . . . . 1890-94
**Boas** (Robert) . . . . . . 1889-93
**Bocher** (Alfred) . . . . . 1876-77
**Bœckel** (Georges) . . . . 1891-92
**Bœgner** (Edmond) . . . . 1897-..
**Bœgner** (Henri) . . . . . 1892-..
**Bœgner** (Jacques) . . . . 1892-..
**Bœgner** (Marc) . . . . . . 1898-..
**Bœrsch** (Henri) . . . . . 1893-94
**Bœuf** (Henri) . . . . . . 1879-83
**Bohomoletz** (Philippe) . . 1875-76
**Boigeol** (Armand) . . . . 1876-80
**Boigeol** (Ernest) . . . . . 1876-80
**Boissy-d'Anglas** (Marcel) . 1890-91
**Boissy-d'Anglas** (Robert) . 1890-91
**Boiteau** (Jules) . . . . . 1888-92
**Boiviers** (Raoul de) . . . 1883-87
**Bombois** (Ernest) . . . . 1881-86
**Bombois** (Lucien) . . . . 1881-87
**Bombois** (Paul) . . . . . 1884-89
**Bonet-Maury** (Alfred) . . 1882-89
**Bonet-Maury** (Georges) . . 1879-87
**Bonfils** (Louis) . . . . . . 1896-97
**Bongrand** (Jacques) . . . 1890-..
**Bongrand** (Jean) . . . . . 1892-..
**Bongrand** (Pierre) . . . . 1888-..
**Bonhomme** (Émile) . . . 1888-90
**Bonhomme** (Henri) . . . 1891-96
**Bonhomme** (Maurice) . . . 1890-92
**Bonifas** (Henri) . . . . . 1896-..
**Bonnard** (Bruno) . . . . 1883-87
**Bonnard** (Hubert) . . . . 1883-87
**Bonnaud** (André) . . . . 1896-..
**Bonnaud** (Émile) . . . . 1895-..
**Bonneau** (Maurice) . . . . 1891-96
**Bonnefous** (Émile) . . . . 1883-85
**Borgeaud** (Maurice) . . . 1897-..
**Borie** (Jean) . . . . . . . 1891-92
**Bornéque** (Adolphe) . . . 1888-90
**Bornèque** (Julien) . . . . 1890-91
**Bossert** (Paul) . . . . . . 1887-91
**Bost** (Henry) . . . . . . 1880-85
**Bottrel** (Georges) . . . . 1878-79
**Bottrel** (Lucien) . . . . . 1881-83
**Bouchor** (Jean) . . . . . 1889-95
**Boudier** (Eugène) . . . . 1883-85
**Boudot** (Pierre) . . . . . 1890-..
**Bouffé** (Georges) . . . . . 1886-90
**Boulanger** (Lucien) . . . 1891-92
**Boulard** (Paul) . . . . . 1881-90
**Boulet** (Maurice) . . . . . 1887-89
**Bouquerel** (Henri) . . . . 1883-84
**Bourgeois** (Georges) . . . 1883-85 / 1886-87
**Bourras** (Pierre) . . . . . 1890-91
**Boussi** (Paul) . . . . . . 1896-..
**Boussingault** (Edmond) . . 1883-89
**Bouteiller** (Georges de) . . 1881-83
**Boutet** (Pierre) . . . . . 1897-..
**Boutherin** (Georges) . . . 1883-94
**Boutmy** (Émile) . . . . . 1892-..
**Boutmy** (Henry) . . . . . 1892-..
**Bovet** (Philippe) . . . . . 1881-87
**Bracquemond** (Pierre) . . 1881-86
**Braeunig** (Édouard) . . . 1879-90
**Bratiano** (Michel) . . . . 1897-..
**Bréal** (Auguste) . . . . . 1876-79
**Bréal** (Henri) . . . . . . 1893-94
**Brion** (Paul) . . . . . . . 1887-90
**Brisbane** (Arthur) . . . . 1880-81
**Brissaud** (Étienne) . . . . 1889-..
**Brissaud** (Jacques) . . . . 1889-96
**Brissaud** (Pierre) . . . . 1894-..

**Broadwell** (Albert). . . . 1881-86
**Broadwell** (Richard). . . 1881-86
**Brocchi** (André). . . . . 1879-88
**Brocchi** (Marcel). . . . . 1896-. .
**Broche** (Robert). . . . . 1889-90
**Brossonneau** (Marcel) . . 1893-95
**Brou** (Gaston). . . . . . 1897-. .
**Brou** (Pierre). . . . . . 1897-. .
**Bruel** (Pierre). . . . . . 1889-94
**Brugière** (Louis de). . . 1884-88
**Brun** (Antoine). . . . . 1890-92
**Brune** (Christian). . . . 1878-86
**Brune** (Gustave). . . . . 1882-86
**Brune** (Paul). . . . . . . 1892-. .
**Brunet** (Paul). . . . . . 1876-86
**Brunhoff** (Jacques de). . 1895-. .
**Bruyer** (Jacques). . . . . 1889-97
**Bruyer** (Lucien). . . . . 1889-94
**Bruyer** (Maurice). . . . 1889-92
**Bry** (Auguste). . . . . . 1897-. .
**Buisson** (Étienne). . . . 1884-88
**Buisson** (Pierre). . . . . 1874-76
**Bujeaud** (André). . . . . 1874-81
**Bürcker** (Georges). . . . 1888-89

## C

**Cacheux** (Henri). . . . . 1884-90
**Cacheux** (Louis). . . . . 1884-90 / 1894-95
**Cadet** (Robert). . . . . . 1882-84
**Cailliatte** (Louis). . . . . 1877-79
**Calinon** (Louis). . . . . 1892-93
**Calle** (Antonio de la). . . 1893-94
**Callery** (Pierre). . . . . 1892-94
**Calovolo** (Galilée). . . . 1885-86
**Camara** (Manoel de). . . . 1883-84
**Canale** (Sylvio) . . . . . 1893-95
**Cancalon** (Louis). . . . . 1880-88
**Canésie** (Georges). . . . 1883-85
**Canésie** (Pierre). . . . . 1882-83
**Canivet** (Jean). . . . . . 1881-84
**Cantacuzène** (Georges). . 1877-78
**Carême** (René). . . . . . 1884-85
**Carié** (Edmond). . . . . 1891-95
**Carnoye** (Victor). . . . . 1887-90
**Carrier** (Georges) . . . . 1896-. .
**Carru** (Louis). . . . . . 1896-. .
**Carru** (Lucien) . . . . . 1897-. .
**Cart** (Georges) . . . . . 1881-82
**Casalis** (Jean). . . . . . 1873-81
**Casalis** (Alfred). . . . . 1874-80
**Casalis** (Gaston). . . . . 1874-78
**Castelnau** (Marcel) . . . 1888-92
**Castelot** (Henri). . . . . 1894-. .
**Cau** . . . . . . . . . . 1891-92
**Cauvet** (Georges) . . . . 1874-75
**Cazin** (Michel) . . . . . 1882-84
**Chadwick** (Dysam). . . . 1892-93
**Chalamet** (Marc) . . . . 1896-97
**Challe** (André) . . . . . 1891-92
**Chalmin** (Paul) . . . . . 1892-94
**Chambre** (Maurice) . . . 1891-92
**Chamerot** (Raymond) . . 1893-96
**Champagne** (Edmond). . 1887-97
**Champin** (Aimé). . . . . 1878-84
**Champin** (Marcel) . . . . 1880-84
**Chapon** (Gustave) . . . . 1884-89
**Chaponnière** (Octave) . . 1882-86
**Chapron** (Paul) . . . . . 1894-. .
**Chapron** (Robert). . . . 1893-. .
**Chapuis** (Auguste). . . . 1896-97
**Chapuis** (Henri). . . . . 1889-93
**Charcot** (Jean) . . . . . 1876-85
**Charle** (Gabriel) . . . . 1880-84
**Charon** (Jean) . . . . . 1897-. .
**Charpentier** (Paul) . . . 1881-86 / 1887-89
**Chassevant** (Allyre). . . 1875-82
**Chassevant** (Paul). . . . 1878-85
**Chatelain** (Louis) . . . . 1886-90
**Chaudron** (Albert). . . . 1886-91
**Chaumet** (Julien) . . . . 1893-. .
**Chauvain** (Jean-Jacques . 1886-88
**Chevrillon** (André) . . . 1878-80

Chevrillon (Louis) . . . . 1878-85
Chevrillon (Marcel) . . . 1883-84
Chevrillon (Robert) . . . 1883-84
Choffé (Frédéric) . . . . 1887-88
Choffé (Raoul) . . . . . 1887-88
Choiseul (Alexandre de). 1894-95
Christensen (Charles) . . 1885-86
Christol (Frank) . . . . 1896-..
Christol (Gabriel) . . . . 1896-..
Christol (Noël) . . . . . . 1896-..
Clark (Irving) . . . . . . 1891-92
Clark (Leland) . . . . . . 1891-92
Claudon (Roger) . . . . . 1876-78
Clémenceau (Michel) . . . 1890-19
Clerc (Gustave) . . . . . 1877-78
Clermont (Raoul de) . . . 1873-80
Clermont (Philibert de) . 1873-80
Cléry (Pierre) . . . . . . 1876-78
Coindre (Louis) . . . . . 1883-90
Colin (Albert) . . . . . . 1889-95
Colin (André) . . . . . . 1880-88
Colin (Henri) . . . . . . 1882-87 / 1888-90
Colin (Maurice) . . . . . 1893-95
Colin (Paul) . . . . . . 1888-95
Collard (Robert) . . . . . 1891-94
Collin (André) . . . . . 1890-97
Collin (Roger) . . . . . 1884-93
Comte (Carles) . . . . . 1886-87
Coninck (Rodolphe de) . . 1888-91
Compayré (Georges) . . . 1882-85
Coppet (Jean de) . . . . 1873-78
Coppet (Maurice de) . . . 1876-78
Corriez (Georges) . . . . 1876-82
Coste (Émile) . . . . . . 1876-80
Cotelle (Albert) . . . . . 1896-..
Couinaud (Charles) . . . 1897-98
Coulon (Marcel) . . . . . 1895-96
Courot (Paul) . . . . . . 1883-90
Courselles-Dumont (P.) . 1890-97
Couve (Albert) . . . . . 1892-94
Couve (Amaury) . . . . 1887-88
Couve (Édouard) . . . . 1884-89
Cox (John) . . . . . . . 1881-83 / 1886-87
Creisseil (Étienne) . . . 1893-94
Crémer (André) . . . . . 1898-..
Crémieu (Robert) . . . . 1897-..
Cretin (Paul) . . . . . . 1897-..
Croll (Philippe) . . . . . 1893-95
Crouzet (Georges) . . . . 1890-92
Cruse (Roger) . . . . . . 1895-96
Cuisinier-Reclus (Louis) . 1891-95
Curie (Charles) . . . . . 1878-81
Curtis (Densmore) . . . . 1894-95
Curtis (Kenneth) . . . . 1894-95
Cury (Louis) . . . . . . 1888-92
Cuvillier (Paul) . . . . . 1894-95

## D

Dalencourt (René) . . . . 1876-78
Dambuyant (Gabriel) . . 1878-79
Darcy (Paul) . . . . . . 1895-97
Davoust (Henri) . . . . . 1884-89
Davoust (Paul) . . . . . 1884-89
Davy (Jacques) . . . . . 1896-..
Davy (Pierre) . . . . . . 1896-..
Dawson (Charles) . . . . 1875-76
Day (Léonard) . . . . . 1890-91
Dayras (Maurice) . . . . 1897-..
Dax (Charles) . . . . . . 1896-..
Debard (Paul) . . . . . 1889-92
Debras (Marcel) . . . . . 1886-92
Déglise (Tony) . . . . . 1883-85
Degorce (Maurice) . . . . 1880-81
De Jarnac (Robert) . . . . 1888-..
Déjean (Jules) . . . . . . 1882-88
Delage (Marcel) . . . . . 1886-92
De Lamare (Hubert) . . 1894-96
Delamotte (Albert) . . . 1882-91
Delaplanche (Bernard) . . 1887-96
Delaroche-Vernet (André) . 1882-84
Delbrück (Raoul) . . . . 1875-76
Delcourt (René) . . . . . 1893-97
Della-Sudda (Émile) . . . 1881-82

**Delmas** (Hugues) . . . . 1878-81
**Deloche de Noyelle** (And.). 1890-94
**Deloche de Noyelle** (G.) . 1888-93
**Deloye** (André) . . . . . 1883-85 / 1887-90
**Deloye** (Maurice) . . . . 1874-84
**Deluc** (Paul) . . . . . . 1887-88
**Délye** (Edmond) . . . . 1882-92
**Demesmay** (Henri) . . . 1874-78
**Demol** (Georges) . . . . 1889-90
**Denis** (Robert) . . . . . 1893-94
**Depré** (Albert) . . . . . 1875-76
**Depret** (Nino). . . . . . 1880-89
**Deshayes** (Marcel). . . . 1891-..
**Despujols** (Camille) . . . 1883-84
**Dibos** (Jehan). . . . . . 1890-94
**Dibos** (Pierre). . . . . . 1889-94
**Didier** (Gaston). . . . . 1891-..
**Dieterlen** (Georges) . . . 1892-..
**Dieterlen** (Louis) . . . . 1882-88
**Dieterlen** (Richard) . . . 1885-90
**Dietrich** (Albert de). . . 1877-78
**Dietz** (Hermann) . . . . 1884-88
**Dietz** (Jules) . . . . . . 1884-88
**Diodati** (Jean). . . . . . 1877-80
**Doin** (Gaston). . . . . . 1886-88
**Doll** (Charles). . . . . . 1874-80
**Dollfus** (Daniel). . . . . 1877-82
**Dollfus** (Georges) . . . . 1878-84
**Donny** (Georges) . . . . 1885-87
**Dorlencourt** (Hippolyte) . 1894-..
**Dreyssé** (Charles). . . . 1881-83
**Droin** (Jules). . . . . . 1883-84
**Dubois** (Louis) . . . . . 1876-80
**Dubuisson** (Paul) . . . . 1893-96
**Ducloux** (Gaston) . . . . 1896-..
**Dumas** (Marcel). . . . . 1897-..
**Dunkel** (Jules) . . . . . 1873-81
**Duphénieux** (Albert). . . 1893-94
**Dupont** (Émile). . . . . 1887-88
**Dupont** (Marcel). . . . . 1875-80
**Dupuis** (Charles) . . . . 1889-90
**Dupuy** (Henri) . . . . . 1888-90

**Durand** (Alphonse) . . . 1882-83
**Durand** (Paul) . . . . . 1896-97
**Dussauze** (Albert). . . . 1896-..
**Dussel** (Léon). . . . . . 1897-..
**Dusseris** (Henri) . . . . 1875-79
**Dusseris** (Louis). . . . . 1874-81
**Duttenhofer** (Jean). . . . 1886-88
**Duvaux** (Albert). . . . . 1878-81

## E

**Earl** (Sidney). . . . . . 1876-77
**Ehrhardt** (Maurice) . . . 1894-..
**Ehrhardt** (Max). . . . . 1882-88
**Ehrhardt** (Paul). . . . . 1895-..
**Ehrmann** (François). . . 1875-83
**Ehrmann** (Gaston . . . . 1888-89
**Ehrmann** (Paul). . . . . 1892-..
**Ehrsam** (Henri). . . . . 1894-..
**Ehrsam** (Maurice). . . . 1896-..
**Eichthal** (William d') . . 1877-84
**Eissen** (Jean). . . . . . 1893-..
**Emmerich** (André). . . . 1882-84
**Emmerich** (Paul) . . . . 1882-84
**Emmerich** (Pierre) . . . 1882-84
**Engel** (Henri). . . . . . 1879-81
**Engel** (Paul) . . . . . . 1879-81
**Engel** (René) . . . . . . 1894-95
**Engelmann** (Jacques) . . 1890-91
**Engler** (Gaston). . . . . 1897-..
**Erhard** (Robert). . . . . 1893-94
**Escande** (Henri). . . . . 1881-87
**Escande** (Louis). . . . . 1884-85
**Escande** (Paul) . . . . . 1876-77 / 1881-83
**Escande** (Pierre) . . . . 1884-85
**Espagne** (Gustave). . . . 1874-83
**Estève** (Georges . . . . 1895-..
**Estèves** (Albert). . . . . 1883-88
**Estèves** (Antonio). . . . 1883-88
**Estèves** (Auguste) . . . . 1883-88
**Eudel du Gord** (Charles) . 1885-86
**Ewald** (Francis). . . . . 1897-..

F

| | | |
|---|---|---|
| Fabre (Édouard) | . . . . | 1896-97 |
| Fagniez (Charles) | . . . . | 1881-83 |
| Fagniez (Gabriel) | . . . . | 1878-83 |
| Fakler (Oscar) | . . . . . | 1881-82 |
| Falque (Raymond) | . . . | 1888-96 |
| Farabeuf (Paul) | . . . . . | 1879-86 |
| Farabeuf (Pierre) | . . . . | 1879-86 |
| Farjon (Franky) | . . . . . | 1876-79 |
| Farjon (Robert) | . . . . . | 1876-79 |
| Farnarier (Paul) | . . . . | 1890-91 |
| Fauconnier (André) | . . . | 1894-97 |
| Favière (André) | . . . . . | 1891-97 |
| Favre (Camille) | . . . . . | 1882-84<br>1887-90 |
| Favre (Robert) | . . . . . | 1876-81 |
| Fels (Gustave de) | . . . . | 1897-.. |
| Ferber (Charles) | . . . . | 1881-82 |
| Fêvre (Henri) | . . . . . . | 1888-89 |
| Fèvre (Marc) | . . . . . . | 1887-89 |
| Fialon (Henri) | . . . . . . | 1885-86 |
| Finot (Charles) | . . . . . | 1882-90 |
| Fischbacher (Alfred) | . . . | 1879-82 |
| Fischbacher (Charles) | . . | 1878-82 |
| Fischbacher (Willy) | . . . | 1875-82 |
| Fleury-Ravarin (Robert) | . | 1898-.. |
| Fontanès (Ferdinand) | . . . | 1881-82 |
| Forichon (Ernest) | . . . . | 1885-86 |
| Formigé (Jules) | . . . . . | 1889-.. |
| Fort (Maurice) | . . . . . . | 1897-.. |
| Fort (Paul) | . . . . . . . | 1892-95 |
| Fortier (Émile) | . . . . . | 1887-88 |
| Fortier (Léopold) | . . . . | 1894-96 |
| Fossey (Émile) | . . . . . | 1884-85 |
| Fossey (Gustave) | . . . . . | 1884-85 |
| Foster (Walter) | . . . . . | 1897-98 |
| Foubert-Rousson (Pierre) | . | 1896-.. |
| Fouqué (Jean) | . . . . . . | 1884-85 |
| Fouqué (Julien) | . . . . . | 1873-80 |
| Fouret (Edmond) | . . . . | 1875-76 |
| Fournié (Samy) | . . . . . | 1887-97 |
| Fournié (Willie) | . . . . . | 1883-89 |
| Fournier (Antony) | . . . . | 1876-77 |
| François (Maurice) | . . . . | 1885-86 |
| Franck (Gaston) | . . . . . | 1888-91 |
| Franken (Albert) | . . . . . | 1889-92 |
| Friedel (Georges) | . . . . | 1873-83 |
| Friedel (Jean) | . . . . . . | 1883-92 |
| Fries (Camille) | . . . . . | 1879-86 |
| Fries (Georges) | . . . . . | 1882-92 |
| Fries (Julio) | . . . . . . . | 1881-91 |
| Fron (Georges) | . . . . . | 1877-79 |
| Frossard (Édouard) | . . . | 1896-.. |
| Frossard (Guy) | . . . . . . | 1896-.. |
| Fuchs (Alfred) | . . . . . . | 1881-87 |
| Fuchs (André) | . . . . . . | 1884-89 |
| Fuchs (Étienne) | . . . . . | 1892-96 |
| Funck-Brentano (Louis) | . | 1876-81 |
| Fuster (Jacques) | . . . . . | 1896-.. |

G

| | | |
|---|---|---|
| Gaiffe (Jean) | . . . . . . | 1879-81 |
| Gallois (Henri) | . . . . . | 1881-87 |
| Gambier (Georges) | . . . . | 1882-83 |
| Ganault (Charles) | . . . . | 1881-83<br>1891-92 |
| Ganault (Ernest) | . . . . . | 1881-85 |
| Garenne (Paul de la) | . . . | 1888-89 |
| Garnier (Pierre) | . . . . . | 1898-.. |
| Garnier (René) | . . . . . . | 1889-92 |
| Gaudermen (Pierre) | . . . | 1891-.. |
| Gaudet (Jacques) | . . . . | 1894-95 |
| Gautherin (Jean-Paul) | . . | 1888-89 |
| Gautier (Claude) | . . . . . | 1889-94 |
| Gautier (Constant) | . . . . | 1881-92 |
| Gautier (Louis) | . . . . . | 1877-83 |
| Gelly (Franck) | . . . . . . | 1878-79 |
| Geoffroy (Édouard) | . . . . | 1874-75 |
| George (Henri) | . . . . . . | 1893-.. |
| George (Louis) | . . . . . . | 1897-.. |
| George (Paul) | . . . . . . | 1892-.. |
| Gérardin (Auguste) | . . . . | 1887-89 |
| Gérardin (Louis) | . . . . . | 1877-86 |
| Gérardin (Lucien) | . . . . | 1878-88 |

| | |
|---|---|
| **Géraud** (Charles). . . . . | 1875-83 |
| **Gerhardt** (Marcel). . . . | 1887-90 |
| **Germain** (Jacques). . . . | 1888-92 |
| **Germain** (Louis). . . . . | 1879-82 |
| **Gérôme** (Jean). . . . . . | 1877-79 |
| **Gide** (André) . . . . . . | 1877-81<br>1883-84<br>1887-88 |
| **Gilardoni** (Pierre). . . . | 1891-93 |
| **Gilder** (Georges). . . . . | 1895-96 |
| **Gillon** (André). . . . . . | 1887-.. |
| **Gillon** (Paul). . . . . . | 1892-.. |
| **Gineste** (Félix de). . . . | 1896-.. |
| **Ginisty** (Pierre). . . . . | 1896-.. |
| **Givierge** (Marcel). . . . | 1880-90 |
| **Glatron** (Marcel). . . . . | 1882-92 |
| **Glatron** (Maurice). . . . | 1879-89 |
| **Godet** (Robert). . . . . | 1883-85 |
| **Godeville** (Paul). . . . . | 1884-90 |
| **Gonin** (Henri). . . . . . | 1878-79 |
| **Gonin** (Louis). . . . . . | 1877-79 |
| **Gonse** (Emmanuel) . . . | 1889-94<br>1896-.. |
| **Gorteau** (Albert). . . . | 1891-92 |
| **Gorteau** (Marcel). . . . . | 1890-93 |
| **Gossein** (Charles). . . . | 1883-88 |
| **Gossein** (Gaston). . . . | 1883-88 |
| **Gossein** (Maurice). . . . | 1894-.. |
| **Goubert** (Eugène). . . . | 1878-79 |
| **Goubert** (Louis). . . . . | 1897-.. |
| **Goudard** (Albert). . . . | 1889-90 |
| **Goudard** (Marius). . . . | 1889-90 |
| **Goulden** (Auguste). . . . | 1892-95 |
| **Goulden** (Jean). . . . . | 1892-97 |
| **Goulet** (Jacques). . . . . | 1885-92 |
| **Goupil** (Emmanuel). . . | 1893-95 |
| **Gouvy** (Léopold) . . . . | 1879-89 |
| **Grandière** (René de la). . | 1876-79 |
| **Gras** (Henri). . . . . . . | 1889-91 |
| **Grégersen** (Max) . . . . | 1893-94 |
| **Grégoire** (André) . . . . | 1892-96 |
| **Grégoire** (Ernest). . . . | 1890-93 |
| **Grégoire** (Georges). . . . | 1892-96 |
| **Grimaux** (Georges). . . . | 1873-82 |
| **Grisel** (Georges). . . . . | 1896-97 |
| **Grisier** (André). . . . . | 1897-.. |
| **Gromort** (Georges). . . . | 1883-85 |
| **Grondard** (Albert). . . . | 1881-85 |
| **Groseille** (Louis). . . . . | 1894-.. |
| **Gruber** (Paul). . . . . . | 1891-96 |
| **Gruner** (Henri). . . . . | 1889-.. |
| **Gruner** (Louis). . . . . | 1887-96 |
| **Guérin** (Alphonse). . . . | 1876-78 |
| **Gueullette** (Pierre). . . . | 1895-96 |
| **Guillaume** (Édouard). . . | 1897-98 |
| **Guillaume** (Henri). . . . | 1896-.. |
| **Guillemin-Tarayre** (A.). . | 1888-94 |
| **Guillemin-Tarayre** (Jean). | 1887-94 |
| **Guillots** (Paul). . . . . | 1880-85 |
| **Guitel** (Frédéric). . . . | 1882-83 |
| **Guyot** (Georges). . . . . | 1883-85 |

H

| | |
|---|---|
| **Haegeli** (Xavier). . . . . | 1891-97 |
| **Haffner** (Jean-Jacques). . | 1891-.. |
| **Hall** (Valther). . . . . . | 1879-80 |
| **Hamant** (Henri). . . . . | 1877-80 |
| **Hamdy** (Mohamed). . . . | 1885-86 |
| **Hamelle** (Gilbert). . . . | 1886-87 |
| **Hantower** (Boris). . . . | 1894-95 |
| **Harmand** (Paul). . . . . | 1898-.. |
| **Harmand** (Pierre). . . . | 1898-.. |
| **Harriot** (Charles). . . . | 1889-91 |
| **Hart** (Gerald). . . . . . | 1886-87 |
| **Hartmann** (André). . . . | 1878-84 |
| **Hatt** (Daniel). . . . . . | 1895-.. |
| **Hatt** (Jean). . . . . . . | 1887-95 |
| **Hatt** (Paul). . . . . . . | 1882-84 |
| **Hatt** (Philippe). . . . . | 1883-91 |
| **Haviland** (Willy). . . . | 1896-.. |
| **Heath** (Charles). . . . . | 1881-83 |
| **Hecker** (Louis). . . . . | 1886-89 |
| **Heitz** (Jules). . . . . . | 1881-84 |
| **Hèm**. . . . . . . . . . | 1893-94 |

| | |
|---|---|
| **Henriquez** (Paul) | 1894-97 |
| **Henriquez** (René) | 1882-84 |
| **Hentsch** (Édouard) | 1897-.. |
| **Hentsch** (Hermann) | 1897-.. |
| **Herbert** (Alfred) | 1897-.. |
| **Herbet** (Félix) | 1878-83<br>1887-91 |
| **Hérold** (Alfonse) | 1886-89 |
| **Herrenschmidt** (Arnold) | 1879-80 |
| **Herrenschmidt** (Henri) | 1874-75<br>1882-86 |
| **Herrenschmidt** (Paul) | 1874-76 |
| **Herz** (Raoul) | 1886-89 |
| **Herzen** (Nicolas) | 1889-90 |
| **Hess** (Alfred) | 1893-.. |
| **Hesse** (Gaston) | 1874-80 |
| **Heymann** (Edmond) | 1884-85 |
| **Heymann** (Léonce) | 1884-87 |
| **Hirsch** (Ernest) | 1878-81 |
| **Hirsch** (Paul) | 1882-84 |
| **Hoang** (Trong-Phu) | 1891-94 |
| **Hochapfel** (Robert) | 1890-93 |
| **Hodebert** (Louis) | 1889-92 |
| **Hoffbauer** (Charles) | 1884-90 |
| **Hoffherr** (Émile) | 1895-96 |
| **Hollande** (André) | 1880-88 |
| **Hollande** (Jean) | 1880-88 |
| **Hollard** (Auguste) | 1877-83 |
| **Hollard** (Henri) | 1876-86 |
| **Hollard** (Jean) | 1893-.. |
| **Hollard** (Pierre) | 1896-.. |
| **Hollard** (Robert) | 1892-95<br>1896-97 |
| **Hollard** (Roger) | 1880-83 |
| **Hollard** (Willie) | 1888-.. |
| **Hommet** (Paul du) | 1888-84 |
| **Hospitalier** (Pierre) | 1890-91 |
| **Houguenade** (Jean) | 1892-.. |
| **Houpied** (Maurice) | 1880-81 |
| **Houssin** (Louis) | 1887-95 |
| **Houtstont** (Maurice) | 1880-85 |
| **Hubert** (Roland) | 1891-94 |
| **Hué** (Than-Trong) | 1891-93 |
| **Humann** (Charles) | 1897-98 |
| **Hunebelle** (Louis) | 1874-84 |
| **Hunebelle** (Pierre) | 1896-.. |
| **Huré** (Marcel) | 1884-90 |

J

| | |
|---|---|
| **Jackson** (Daniel) | 1881-91 |
| **Jackson** (Paul) | 1883-93 |
| **Jackson** (Étienne) | 1894-.. |
| **Jacob** (René) | 1894-.. |
| **Jacoby** (Jean) | 1887-88 |
| **Jacoby** (Paul) | 1887-88 |
| **Jacot** (Samuel) | 1883-85 |
| **Jacquemart** (Pierre) | 1887-95<br>1896-97 |
| **Jacques** (Louis) | 1891-92 |
| **Jacquet** (Raoul) | 1897-.. |
| **Jacquier** (Antoine) | 1897-.. |
| **Jadot** (Albert) | 1897-.. |
| **Jaeger** (Charles) | 1885-94 |
| **Jallon** (Paul) | 1878-80 |
| **James** (Charles) | 1885-86 |
| **Janvier** (Joseph) | 1895-97 |
| **Japy** (Léon) | 1879-83 |
| **Japy** (Philippe) | 1879-84 |
| **Japy** (Marcel) | 1881-85 |
| **Jaques** (Robert) | 1896-.. |
| **Jaucourt** (Pierre de) | 1890-94 |
| **Javal** (Adolphe) | 1880-88 |
| **Javal** (Henri) | 1891-95 |
| **Javal** (Jean) | 1879-85 |
| **Jean** (André) | 1888-89 |
| **Jeanjean** (Roger) | 1887-88 |
| **Joannis** (Albert de) | 1887-95 |
| **Joannis** (Édouard de) | 1888-94 |
| **Joannis** (Henri de) | 1886-89 |
| **Joannis** (Léon de) | 1886-92 |
| **Joffroy** (Jean) | 1894-.. |
| **Johnstone-Smith** (Clém.) | 1897-98 |
| **Joly** (Frédéric) | 1877-79 |
| **Jordan** (Eugène) | 1880-84 |

**Jouffrault** (André). . . . 1894-..
**Jouffrault** (Paul) . . . . 1892-..
**Jousset de Bellesme** (P.). 1885-87
**Jozon** (Charles). . . . . 1885-88
**Jumeau** (Louis). . . . . 1889-91
**Juniet** (Valery) . . . . . 1888-89
**Jupin** (René) . . . . . . 1886-89

K

**Kaan** (Georges) . . . . . 1895-..
**Kaan** (Lucien) . . . . . 1888-90
**Kahn** (Georges). . . . . 1893-94
**Karsakoff** (Serge) . . . . 1885-86
**Kautz** (Ernest) . . . . . 1888-89
**Kelham** (Robert) . . . . 1891-92
**Keller** (Louis) . . . . . 1896-..
**Kérestedjïan** (Hagop) . . 1897-..
**Kergomard** (Jean). . . . 1876-82
**Kergomard** (Georges) . . 1875-82
**Kervilly** (M. le Serrec de). 1896-97
**Kilian** (William) . . . . 1879-81
**Klépal** (Cestmir) . . . . 1896-..
**Klincksieck** (Frédy). . . 1885-96
**Klincksieck** (Georges) . . 1890-..
**Klotz** (Francis) . . . . . 1881-82
**Knittel** (Paul). . . . . . 1891-93
**Knoblauch** (Paul) . . . . 1880-84
**Koch** (Lucien) . . . . . 1887-88
**Kœchlin** (Georges) . . . 1881-89
**Kœchlin** (Gustave). . . . 1878-82
**Kœchlin** (Rodolphe). . . 1881-90
**Kœhler** (Henri) . . . . . 1877-80
**Kœnig** (Urbain). . . . . 1892-93
**Krebs** (Édouard) . . . . 1889-..
**Krebs** (Robert) . . . . . 1891-..
**Kreutzberger** (Victor) . . 1882-83
**Kruger** (Jean). . . . . . 1893-..
**Kruger** (Pierre). . . . . 1896-..
**Kuhn** (Pierre). . . . . . 1895-..
**Kullmann** (Pierre). . . . 1875-82
**Kullmann** (René) . . . . 1875-81

L

**Labonne** (Abel) . . . . . 1879-91
**Lacombe** (Henri) . . . . 1884-89
**Lafenestre** (Pierre) . . . 1887-89
**Laffineur** (Émile) . . . . 1890-93
**Laffitte** (Roger). . . . . 1891-93
**Lajouane** (Félix) . . . . 1889-97
**Lajouane** (Jean-Marie). . 1889-92
**Lalance** (Charles). . . . 1894-95
**Lamouroux** (Georges) . . 1892-93
**Lambert** (Samuel). . . . 1879-89
**Lange** (Henri) . . . . . 1876-82
**Langenhagen** (Charles de). 1879-81
**Langer** (Françis). . . . 1881-90
**Langer** (Louis) . . . . . 1881-87
**Langer** (Lucien) . . . . 1882-89
**Langlès** (Henri) . . . . . 1897-..
**Langmuir** (Herbert). . . 1892-93
**Langmuir** (Irving). . . . 1892-93
**Lanty** (Albert) . . . . . 1890-92
**Lantz** (Gaston) . . . . . 1884-85
**Lapeyrouse** (Louis de). . 1878-81
**Lapierre** (Henri) . . . . 1882-93
**Laplace** (Adrien) . . . . 1893-94
**Laplace** (Édouard) . . . 1893-94
**Lardy** (Charles). . . . . 1885-90
**Lassimone** (Lucien) . . . 1874-80
**Latapie de Gerval** (M.). . 1885-87
**Latapie de Gerval** (Pierre). 1885-87
**Latham** (Hubert) . . . . 1892-95
**Latune** (Charles) . . . . 1877-81
**Latune** (Maurice) . . . . 1877-78 / 1880-81
**Laugier** (Georges). . . . 1892-..
**Laugier** (Léon) . . . . . 1892-94
**Laugier** (Pierre) . . . . 1875-76
**Laurens** (Paul) . . . . . 1876-87
**Laurens** (Pierre) . . . . 1881-87
**Laurent** (René). . . . . 1880-82
**Lauriol** (André). . . . . 1897-..
**Lauriol** (Jacques) . . . . 1896-..
**Lauth** (Frédéric) . . . . 1876-83

| | |
|---|---|
| Lauth (Daniel) . . . . . | 1880-81<br>1882-92 |
| Lauwereyns (Henri) . . . | 1879-80 |
| Lavigne (Charles) . . . . | 1878-81 |
| Layus (Georges) . . . . . | 1878-81 |
| Le Bourdonnec (Albert) . | 1889-90 |
| Le Bret (Abel) . . . . . | 1894-96 |
| Lebrun (Pierre) . . . . . | 1875-76 |
| Lecat (Raoul) . . . . . . | 1888-89 |
| Leclercq (Camille) . . . | 1885-88 |
| Leclert (Georges) . . . . | 1896-.. |
| Lecœur (François) . . . | 1882-84 |
| Ledoux (Edmond) . . . . | 1876-80 |
| Ledoux (Frédéric) . . . . | 1879-89 |
| Ledoux (Robert) . . . . | 1891-.. |
| Leduc (Jean-Paul) . . . . | 1876-77 |
| Leduc (Paul) . . . . . . | 1887-88 |
| Le Gendre (Paul) . . . . | 1892-96 |
| Le Goffic (Jean) . . . . . | 1896-.. |
| Legrand (Georges) . . . | 1895-96 |
| Legrand (Octave) . . . . | 1895-.. |
| Leguey (Paul) . . . . . . | 1886-87 |
| Lehr (André) . . . . . . | 1881-83 |
| Lejosne (André) . . . . | 1880-81 |
| Lelioux (Adrien) . . . . | 1893-.. |
| Lemaître (Gaston) . . . . | 1886-93 |
| Le Marcis (Louis) . . . . | 1891-92 |
| Lemoine (Robert) . . . . | 1889-97 |
| Lemoyne (Paul) . . . . . | 1889-94 |
| Lenoble (Henri) . . . . . | 1885-87 |
| Lenthéric (Charles) . . . | 1876-77 |
| Lepel-Cointet (Marcel) . . | 1897-98 |
| Lépine (Ernest) . . . . . | 1883-84 |
| Lépine (Jean) . . . . . . | 1885-86 |
| Lequin (Louis) . . . . . | 1890-91 |
| Leroy (André) . . . . . | 1881-87 |
| Leroy (Henri) . . . . . . | 1881-87 |
| Leroy (Paul) . . . . . . | 1881-87 |
| Lesellier (Émile) . . . . | 1895-.. |
| Lesieur (André) . . . . . | 1889-.. |
| Letulle (Raymond) . . . | 1892-.. |
| Levasseur (Camille) . . . | 1888-91 |
| Levasseur (Louis) . . . . | 1875-77 |
| Leveille (Henri) . . . . . | 1892-93 |
| Levron (Lucien) . . . . . | 1895-96 |
| Lévy (Albert) . . . . . . | 1879-80 |
| Lévy (Alphonse) . . . . | 1887-90 |
| Lévy (Pierre) . . . . . . | 1887-89 |
| Lévy (Roger) . . . . . | 1898-.. |
| Lévy-Franckel (André) . | 1887-88 |
| Lewthwaite (Jean) . . . | 1897-.. |
| Lhermitte (Charles) . . . | 1896-.. |
| L'hoste (Georges) . . . . | 1898-.. |
| Liais (Armand) . . . . . | 1887-88 |
| Lichtenberger (André) . . | 1880-81 |
| Lichtenberger (Georges) . | 1880-83 |
| Liébert (Pierre) . . . . . | 1880-82<br>1884-85 |
| Liétard (Pierre) . . . . . | 1875-76 |
| Liévre (Pierre) . . . . . | 1892-.. |
| Liouville (Jacques) . . . . | 1886-97 |
| Litschfousse (Albert) . . | 1892-.. |
| Lorain (Jean) . . . . . . | 1885-88 |
| Lorain (Julien) . . . . . . | 1880-89 |
| Lorain (Robert) . . . . . | 1896-.. |
| Lordereau (Pierre) . . . . | 1892-.. |
| Louis (Pierre) . . . . . | 1882-88 |
| Louvet (Léonard) . . . . | 1887-94 |
| Lucas (Gaston) . . . . . | 1893-96 |
| Lucas-Championnière (P.) . | 1891-.. |
| Luquet de St-Germain (H.) . | 1886-87 |

## M

| | |
|---|---|
| Mac-Leod (Charles) . . . | 1892-95 |
| Madier (Jean) . . . . . . | 1896-.. |
| Madier (Joseph) . . . . . | 1896-.. |
| Magnan (Gaston) . . . . | 1876-77 |
| Magnan (Georges) . . . . | 1876-77 |
| Malan (Charles) . . . . . | 1892-97 |
| Malan (Édouard) . . . . | 1890-93 |
| Malan (Henri) . . . . . . | 1880-87 |
| Malivoire (Jean) . . . . . | 1883-85 |
| Mallmann (Henri de) . . . | 1883-86 |
| Maquaire (Claude) . . . . | 1898-.. |
| Maquaire (Julien) . . . . | 1896-.. |

| | |
|---|---|
| **Marais** (Pierre) | 1874-78 |
| **Marchal** (Charles) | 1896-98 |
| **Marchand** (Marcel) | 1891-92 |
| **Marchegay** (Jean) | 1894-.. |
| **Mare** (Éric de) | 1881-83 |
| **Mare** (Georges de) | 1877-83 |
| **Marès** (André) | 1881-83 |
| **Marès** (Eugène) | 1881-84 |
| **Margantin** (Albert) | 1875-76 |
| **Marozeau** (Paul) | 1888-89 |
| **Martin** (André) | 1892-93 |
| **Martin** (André) | 1894-96 |
| **Martin** (Édouard) | 1894-96 |
| **Martin** (Jean) | 1894-.. |
| **Martin** (Roger) | 1898-.. |
| **Martins** (Louis) | 1875-76<br>1878-79 |
| **Martins** (Paul) | 1875-76<br>1878-79 |
| **Martinez** (Martial) | 1879-80 |
| **Martinot** (Louis) | 1885-86 |
| **Martner** (André) | 1876-86 |
| **Martner** (Camille) | 1879-83 |
| **Martrin-Doños** (G. de) | 1895-96 |
| **Marty** (André) | 1888-.. |
| **Marty** (Edmond) | 1894-96 |
| **Marty** (Eugène) | 1889-.. |
| **Marty** (Jean) | 1895-.. |
| **Marty** (Paul) | 1885-96 |
| **Massini** (Fritz) | 1894-96 |
| **Masson** (Pierre) | 1891-92<br>1893-94 |
| **Mathieu** (Georges) | 1890-91 |
| **Matter** (Paul) | 1874-84 |
| **Mauguin** (Pierre) | 1887-88 |
| **Maupinot** (René) | 1892-96 |
| **Maxton** (Georges) | 1887-88 |
| **Mayer** (Henri) | 1879-80 |
| **Mayniel** (Pierre) | 1879-85 |
| **Maze** (Daniel) | 1880-83 |
| **Maze** (Paul) | 1880-83 |
| **Mendel** (Maurice) | 1893-97 |
| **Mercié** (Fernand) | 1891-93 |
| **Mercié** (Georges) | 1891-93 |
| **Mercier** (Camille) | 1882-83 |
| **Merckens** (Georges) | 1878-84 |
| **Merckens** (Marcel) | 1880-85 |
| **Merle d'Aubigné** (Albert) | 1895-.. |
| **Merlin** (Henri) | 1896-97 |
| **Merruau** (Léon) | 1882-84 |
| **Mertz** (Charles) | 1896-97 |
| **Mertz** (Maurice) | 1893-94 |
| **Mestchersky** (Pierre) | 1875-77 |
| **Mettetal** (Frédéric) | 1874-80 |
| **Meunier-Fiat** (Georges) | 1878-80 |
| **Mewès** (Charles) | 1896-.. |
| **Meyer** (Frédéric) | 1880-87 |
| **Meyer-Zundel** (Lucien) | 1889-96 |
| **Michel** (Adolphe) | 1896-.. |
| **Michel** (Charles) | 1893-.. |
| **Michel** (Jacques) | 1891-96 |
| **Michon** (Georges) | 1893-96 |
| **Mielvaque** (Henri) | 1894-95 |
| **Mielvaque** (René) | 1891-92 |
| **Migneaux** | 1877-78 |
| **Millet** (Albert) | 1889-92 |
| **Moireau** (André) | 1881-85 |
| **Mollard** (Auguste) | 1881-88 |
| **Monbrison** (Philippe de) | 1894-.. |
| **Mondésir** (Paul de) | 1882-87 |
| **Monfreid** (Henri) | 1888-92 |
| **Monis** (Antoine) | 1897-.. |
| **Monnier** (Robert) | 1895-.. |
| **Monod** (Adolphe) | 1877-81<br>1882-83<br>1884-87 |
| **Monod** (Adrien) | 1877-83 |
| **Monod** (Auguste) | 1876-77 |
| **Monod** (Bernard) | 1893-97 |
| **Monod** (Édouard) | 1880-84<br>1886-87 |
| **Monod** (Étienne) | 1885-88 |
| **Monod** (Fernand) | 1879-80 |
| **Monod** (Gustave) | 1888-92 |
| **Monod** (Jean) | 1890-93 |
| **Monod** (Julien) | 1890-96 |

Monod (Maurice) . . . . . 1877-83
Monod (Roger) . . . . 1898-..
Monod (Wilfred) . . . . . 1876-82
Morain (Daniel) . . . . . 1874-75
Morain (Paul) . . . . . . 1874-75
Moreau (Albert) . . . . . 1893-95
Moreau (Georges) . . . . 1879-83 / 1884-86
Moreau (Jacques) . . . . 1891-95
Moreau (Lucien) . . . . . 1889-91
Moreau (Pierre) . . . . . 1884-93
Moreau (Pierre) . . . . . 1885-89
Morel (André) . . . . . . 1889-97
Moret (Ernest) . . . . . 1878-79
Moret (Paul) . . . . . 1878-79
Morin (Joseph) . . . . . 1876-77
Morsier (Auguste de) . . 1874-79
Morsier (Édouard de) . . 1874-85
Morsier (Louis de) . . . . 1885-88
Motard (Adolphe) . . . . 1886-94
Motta (Louis-Philippe da) . 1878-80
Mouchez (Charles) . . . . 1875-76
Moulin (Georges) . . . . 1878-84
Mouron (Gaston) . . . . . 1882-88
Mourgue (Émilien) . . . . 1874-76
Moutard (Théodore) . . . 1883-85
Mowat (Alfred) . . . . . 1877-83
Muller (Gaston) . . . . . 1881-82
Mültzer (Marcel) . . . . . 1876-80
Munier (Paul) . . . . . . 1885-86
Munier (René) . . . . . 1893-..
Munoz (Jack) . . . . . . 1892-95
Muzard (Adrien) . . . . 1881-87
Muzet (Henri) . . . . . . 1875-83

## N

Nagelmackers (Paul) . . . 1895-97
Naud (André) . . . . . . 1895-..
Naville (Arnold) . . . . 1885-96
Naville (Georges) . . . . 1883-94
Naville (Jean) . . . . . . 1880-89
Neech (Henri) . . . . . . 1886-88
Nègre (André) . . . . . 1896-97
Nègre (Henri) . . . . . . 1896-..
Nègre (Pierre) . . . . . 1896-..
Nerlinger (Charles) . . . 1878-84
Nerlinger (Édouard) . . . 1878-84
Neumann (Jules) . . . . . 1892-93
Newell (Shaw) . . . . . 1890-93
Nicolas (Charles) . . . . 1898-..
Niox (Charles) . . . . . 1884-86
Nommès (Charles) . . . . 1881-91

## O

Oesinger (André) . . . . 1879-85
Oesinger (Charles) . . . . 1882-85
Oesinger (Franz) . . . . 1880-85
Og (Jean) . . . . . . . . 1873-74
Ogé (Jacques) . . . . . . 1896-..
Ogier (Émile) . . . . . . 1874-77
Olivier (Marcel) . . . . . 1883-85 / 1889-90
Oppermann (Georges) . . 1894-..
Ormonde (John) . . . . 1886-87
Oster (Charles) . . . . . 1881-86
Ostermann (Alfred) . . . 1875-79
Oustry (Louis) . . . . . 1882-84

## P

Pailleron (Édouard) . . . 1881-83
Païva (Antonio de) . . . 1877-80
Pagès (Georges) . . . . . 1874-85
Pamard (Maurice) . . . . 1881-83
Paponot (Léon) . . . . . 1890-94
Pardon (Jean) . . . . . . 1888-89
Parion (Louis) . . . . . 1875-79
Parion (Pierre) . . . . . 1886-90
Pariset (Georges) . . . . 1874-82
Parran (Paul) . . . . . . 1874-81
Parrot (Paul) . . . . . . 1878-84
Parrot (Pierre) . . . . . 1874-83
Parys (Alonso) . . . . . 1896-..
Pasquier (Léon) . . . . . 1889-94

| | |
|---|---|
| Patin (Maurice) | 1897-.. |
| Patterson (Algernon) | 1877-78<br>1880-82 |
| Pattin (Charles) | 1894-.. |
| Payen (Georges) | 1882-83 |
| Péan (Charles) | 1896-.. |
| Péan (Henri) | 1896-.. |
| Pédone (Alfred) | 1897-.. |
| Pédone (Émile) | 1879-82 |
| Peignot (André) | 1886-87 |
| Peignot (Rémy) | 1898-.. |
| Peignot (Robert) | 1877-81 |
| Penel (Raymond) | 1884-90 |
| Périlliat (Charles) | 1889-90 |
| Périllier (Gaston) | 1890-94 |
| Perkins (Roger) | 1882-84 |
| Péron (Robert) | 1897-.. |
| Pérot (Henri) | 1875-76 |
| Perré (Émile) | 1886-88 |
| Perret (Auguste) | 1885-90 |
| Perret (Claude) | 1889-90 |
| Perret (Gustave) | 1885-90 |
| Perrin (Paul) | 1887-91 |
| Perriquet (André) | 1877-87 |
| Perriquet (Étienne) | 1878-89 |
| Pers (Jean) | 1897-.. |
| Pers (Robert) | 1897-.. |
| Petit (Edmond) | 1893-.. |
| Petit (Georges) | 1893-.. |
| Peugeot (Georges) | 1882-83 |
| Peugeot (Jules) | 1895-.. |
| Peugeot (Pierre) | 1881-87 |
| Peugeot (Raymond) | 1884-85 |
| Peugeot (Robert) | 1884-88 |
| Pfnor (Louis) | 1883-86 |
| Picard (Lucien) | 1879-81 |
| Pichorel (Georges) | 1887-89 |
| Pidoux (Jean) | 1884-85 |
| Pierron (Ferdinand) | 1875-78 |
| Piesse (Claude) | 1894-95 |
| Pigeon (Paul) | 1889-91 |
| Pillivuyt (Charles) | 1890-92 |
| Pillot (Edgar) | 1886-87 |
| Planchon (Édouard) | 1877-85 |
| Planteau (Jean) | 1892-96 |
| Poché (Maurice) | 1895-.. |
| Poisson (Fernand) | 1885-88 |
| Ponchon (René) | 1891-.. |
| Ponnier (Henri) | 1882-88 |
| Populus (Louis) | 1875-77 |
| Porak (Albert) | 1890-97 |
| Porak (Raymond) | 1897-.. |
| Porak (René) | 1893-.. |
| Poroner (Frédéric) | 1887-88 |
| Porte (Jacques) | 1892-95 |
| Posth (Charles) | 1878-84 |
| Posth (Frank) | 1895-96<br>1897-.. |
| Posth (Louis) | 1880-84<br>1889-92 |
| Posth (Max) | 1878-84 |
| Posth (Philippe) | 1878-84 |
| Potheau (Louis) | 1886-90 |
| Potier (Georges) | 1896-.. |
| Poupardin (Daniel) | 1878-80 |
| Poupardin (Gabriel) | 1897-.. |
| Poupardin (Marcel) | 1897-.. |
| Pourtalès (Alain de) | 1890-.. |
| Pourtalès (Pierre de) | 1886-92 |
| Pourtalès (Robert) | 1886-94 |
| Pourteyron (André) | 1896-.. |
| Pouthier (Albert) | 1884-87 |
| Pouthier (Léon) | 1884-86 |
| Prenez (Adolphe) | 1887-92<br>1893-95 |
| Prenez (Claude) | 1887-92 |
| Prenez (Émile) | 1887-92 |
| Pressigny (Pierre de) | 1881-84 |
| Prudent (Henri) | 1884-89 |
| Prunières (Louis) | 1884-89 |
| Pruvost (Georges) | 1886-88 |
| Puaux (Frank) | 1881-90<br>1891-92 |
| Puaux (Gabriel) | 1889-.. |
| Puaux (Ivan) | 1883-88<br>1890-94 |

**Puaux** (Maurice) . . . . 1883-89
**Puaux** (René) . . . . . . 1884-89 / 1891-94 / 1895-96
**Puget** (André) . . . . . 1897-..
**Puget** (Jean) . . . . . . 1897-..

## Q

**Quellien** (Alain) . . . . . 1896-..
**Quellien** (Georges) . . . . 1896-..
**Quesada** (Sixto) . . . . . 1889-90
**Quesnel** (Louis) . . . . . 1882-89

## R

**Rabut** (Jean) . . . . . . 1895-96
**Rabut** (Robert) . . . . . 1895-96
**Raé** (William) . . . . . . 1894-95
**Raguenet** (Gilbert) . . . . 1887-94
**Rahon** (Édouard) . . . . 1896-..
**Rambaud** (Pierre) . . . . 1881-82
**Ramsdell** (Lewis) . . . . 1892-93
**Rapp** (Émile) . . . . . . 1875-77
**Raulin** (Émile) . . . . . 1890-..
**Raymond** (Jean) . . . . . 1893-..
**Raymond** (Maurice) . . . 1884-85
**Reboul** (Robert) . . . . . 1885-86 / 1892-93
**Reclus** (Jean) . . . . . . 1889-90
**Rédarès** (Alexis) . . . . 1887-89
**Rédarès** (Michel) . . . . 1889-90 / 1894-95
**Regingaud** (Fernand) . . 1877-78
**Regnard** (Michel) . . . . 1892-..
**Regnault** (André) . . . . 1895-96
**Regnault** (Gabriel) . . . 1880-85
**Renaudot** (Georges) . . . 1895-..
**Renaudot** (Jules-Paul) . . 1879-80 / 1881-86
**Renevier** (Édouard) . . . 1879-84
**Renevier** (Roger) . . . . 1880-84
**Renoult** (Jules) . . . . . 1877-85
**Reuche** (Léon) . . . . . 1885-88
**Revillard** (André) . . . . 1897-..
**Revillard** (Paul) . . . . 1897-..
**Revol** (Frédéric) . . . . 1876-77
**Rey** (Arnold) . . . . . . 1877-85
**Rey** (Augustin) . . . . . 1877-78
**Rey** (Rodolphe) . . . . . 1877-79
**Reybel** (Émile) . . . . . 1896-97
**Reymond de Broutelles** (H.) 1896-..
**Ribail** (Auguste) . . . . 1877-78
**Riche** (Daniel) . . . . . 1879-80
**Richer** (Jean) . . . . . . 1888-95
**Richer** (Lucien) . . . . . 1888-96
**Richer** (Paul) . . . . . . 1886-95
**Richez** (Georges) . . . . 1886-87
**Richez** (Hippolyte) . . . 1887-88 / 1889-90
**Rieder** (Amédée) . . . . 1882-86
**Rieder** (André) . . . . . 1884-91
**Rieder** (Ernest) . . . . . 1874-83
**Rieder** (Jacques) . . . . 1889-91
**Rieder** (Rodolphe) . . . . 1874-80
**Rieder** (Willy) . . . . . 1882-90
**Rieu** (Maurice) . . . . . 1886-90
**Rigault** (Charles) . . . . 1894-..
**Rigault** (Constant) . . . . 1894-..
**Rivalta** (Antoine) . . . . 1880-85
**Rivet** (Edmond) . . . . . 1879-80
**Rivet** (Jules) . . . . . . 1875-76
**Riza** (Aly) . . . . . . . 1884-88
**Robert** (Charles) . . . . 1877-78
**Robert** (Edmond) . . . . 1894-96
**Roberty** (Maurice) . . . 1896-..
**Robineau** (Edmond) . . . 1876-80 / 1881-82
**Robinet** (André) . . . . 1885-91
**Robinet** (Louis) . . . . . 1888-92
**Robiquet** (Jean) . . . . . 1882-85
**Roche** (Fernand) . . . . 1881-84
**Rochet** (Louis) . . . . . 1892-94
**Rochette** (Georges de la) . 1884-86
**Rochette** (Louis de la) . . 1884-86

Rodat (Henri). . . . . . { 1881-86 / 1887-91
Rodier (Paul). . . . . . 1897-..
Rœhrich (Alfred) . . . . 1893-..
Rœhrich (Jacques). . . . 1896-..
Rœhrich (Marcel) . . . . 1894-..
Rohden (Théodore de). . 1876-88
Rohmer-Sézary (Hermann) 1894-..
Roland (Marcel). . . . . 1893-94
Rongeat (Émile). . . . . 1891-94
Rose (Frank). . . . . . 1877-78
Roseau (Méry) . . . . . 1877-82
Rosny (Jean de) . . . . 1898-..
Roth (Alfred). . . . . . 1890-97
Roth (Armand) . . . . . 1887-88
Roth (Charles) . . . . . 1890-97
Rott (Fabian). . . . . . 1897-..
Rougemont (Frédéric de). 1896-..
Rougemont (Philippe de). 1897-..
Rougemont (Pierre de). . 1893-95
Roupell (Stuart). . . . . 1875-76
Rouquayrol (Georges). . { 1888-90 / 1891-97
Rouquayrol (Paul) . . . 1890-..
Rousseau (André). . . . 1893-95
Rousseau (Armand). . . 1875-76
Rousseau (Emmanuel). . 1875-76
Rousseau (Michel). . . . 1888-92
Rousselle (Henri). . . . 1881-89
Roux (Fernand). . . . . 1896-..
Roux (Georges). . . . . 1891-94
Rozat de Mandres (Alfred). 1880-85
Ruau (André). . . . . . 1887-91
Ruau (Joseph). . . . . . 1876-83

## S

Sabatié (Albert). . . . . 1890-97
Sabatier (Jean) . . . . . 1884-90
Saglio (André). . . . . . { 1876-83 / 1886-87
Saglio (Charles). . . . . 1881-85
Saglio (Édouard) . . . . { 1877-78 / 1879-82
Saillard (Francis). . . . 1881-82
Saint (René) . . . . . . 1895-..
Saint (Robert). . . . . . 1895-..
Saint-Romme (Henri). . . 1884-92
Saint-Marc de Schwarz (René). . . . . . . . 1887-88
Sal (Auguste de). . . . . 1884-90
Sal (Léonce de) . . . . 1881-83
Sallard (André). . . . . 1875-79
Salleron (Henri). . . . . 1892-93
Samuel (Georges) . . . . 1884-85
Santos (José dos) . . . . 1889-90
Santos (Manuel dos). . . 1889-92
Santos (Antonio dos). . . 1891-93
Santos (João dos) . . . . 1890-93
Sarasin (Paul). . . . . . 1889-91
Sarrat (Henri). . . . . . 1892-94
Sarrien (Fernand). . . . 1891-95
Sartiaux (René). . . . . 1888-89
Saugon (Louis) . . . . . 1896-..
Saulnier (Léon). . . . . 1894-..
Saussine (Émile-Jean). . 1891-92
Sauton (Lucien). . . . . 1887-92
Savouré (André) . . . . 1897-98
Savoureux (Henry le) . . { 1889-91 / 1895-..
Schaffner (Maurice). . . 1895-..
Schaub (René) . . . . . 1891-94
Schéfer (Jacques) . . . . 1881-88
Schéfer (Pierre). . . . . 1883-88
Scherding (Paul) . . . . 1892-93
Scherding (Robert) . . . 1892-93
Schérer (Georges). . . . 1886-90
Scheumann (David) . . . 1897-..
Scheumann (Henri) . . . 1878-82
Schildknecht (Albert) . . 1897-98
Schlemmer (André) . . . 1897-..
Schlemmer (Raymond). . 1891-..
Schlumberger (Gabriel) . 1879-83
Schlumberger (Paul). . . 1895-96
Schlumberger (Victor). . 1893-94

| | |
|---|---|
| **Schmidt** (Georges) . . . . | 1882-83 |
| **Schmidt** (Louis) . . . . . | 1888-90 |
| **Schmidt** (Robert) . . . . | 1882-83 |
| **Schmitten** (Robert) . . . | 1888-92 |
| **Schneider** (Adolphe) . . . | 1886-87 |
| **Schœttel** (André) . . . . | 1893-.. |
| **Schutz** (Fernand) . . . . | 1875-76 |
| **Schutzenberger** (Charles). | 1878-83 |
| **Schutzenberger** (Frédéric) | 1877-81 / 1882-87 |
| **Schutzenberger** (Georges). | 1880-86 |
| **Schutzenberger** (Jean) . . | 1881-88 |
| **Schutzenberger** (Léon). . | 1874-78 |
| **Schutzenberger** (Max) . . | 1880-81 |
| **Schutzenberger** (Oscar) . | 1878-83 |
| **Schutzenberger** (Paul) . . | 1874-77 |
| **Schwartz** (Ernest) . . . . | 1887-88 |
| **Schwob** (Henri). . . . . | 1891-93 |
| **Schwob** (Jean) . . . . . | 1890-93 |
| **Scott** (Alfred). . . . . . | 1894-97 |
| **Scott** (Georges). . . . . | 1880-81 / 1882-84 |
| **Scott** (Louis). . . . . . | 1894-97 |
| **Sée** (Emile) . . . . . . | 1887-88 |
| **Sée** (Henri). . . . . . . | 1888-89 |
| **Sellier** (Adrien). . . . . | 1893-96 |
| **Sellier** (Léon). . . . . . | 1893-97 |
| **Sellier** (Louis) . . . . . | 1893-97 |
| **Senèze** (Charles) . . . . | 1893-87 |
| **Senèze** (Marcel). . . . . | 1893-.. |
| **Senn** (Olivier) . . . . . | 1881-82 |
| **Sergeant-Derode** (Charles) | 1888-89 |
| **Serlay** (René de) . . . . | 1881-39 |
| **Seydoux** (Jacques) . . . . | 1885-86 |
| **Seydoux** (Roger). . . . . | 1885-86 |
| **Seynes** (Charles de) . . | 1890-95 |
| **Seynes** (Edouard de) . . . | 1890-95 |
| **Shepard** (Arthur) . . . . | 1874-75 |
| **Sheldon** (Edwards-Lyman) | 1889-90 |
| **Siegfried** (Ernest) . . . . | 1893-.. |
| **Siegfried** (Robert) . . . . | 1893-.. |
| **Siegrist** (Georges). . . . | 1898-.. |
| **Siegrist** (Maurice). . . . | 1898-.. |
| **Sigre** (Fernand). . . . . | 1894-.. |
| **Simionesco** (Constantin) . | 1883-87 |
| **Simon** (André) . . . . . | 1882-84 |
| **Simon** (Jacques) . . . . . | 1881-88 |
| **Simmonds** (Émile) . . . . | 1881-91 |
| **Simmonds** (Joseph) . . . | 1881-86 |
| **Simmonds** (Jules). . . . | 1882-85 |
| **Simmonds** (Philippe) . . | 1881-88 |
| **Simpson** (Alexandre) . . | 1877-80 |
| **Sinéty** (Elzéar de). . . . | 1877-83 |
| **Sinéty** (Jean de) . . . . | 1881-89 |
| **Skepper** (Henri). . . . . | 1879-83 |
| **Skiadaressi** (Jean). . . . | 1881-82 |
| **Soubzmain** (Hippolyte). . | 1893-94 |
| **Souchay** (Louis du) . . . | 1877-79 |
| **Souillard** (Paul). . . . . | 1877-78 |
| **Spielmann** (Eugène). . . | 1876-81 |
| **Spielmann** (Gustave). . . | 1878-81 |
| **Spiess** (Charles) . . . . . | 1883-89 |
| **Starck** (Adrien). . . . . | 1896-.. |
| **Stéhelin** (Fernand) . . . | 1881-86 |
| **Stéhelin** (Georges) . . . | 1881-82 |
| **Steiner** (Jean) . . . . . | 1897-.. |
| **Steiner-Pons** (Georges) . | 1876-80 |
| **Steinheil** (Robert). . . . | 1876-82 |
| **Steinhilber** (Émile) . . . | 1897-.. |
| **Stiegelmann** (Albert) . . | 1881-89 |
| **Stiegelmann** (Paul) . . . | 1876-82 |
| **Stœckel** (Charles). . . . | 1881-83 |
| **Strœhlin** (Gustave) . . . | 1893-.. |
| **Subert** (Alfred) . . . . . | 1874-82 |
| **Subert** (Paul). . . . . . | 1874-80 |
| **Sudre** (Louis). . . . . . | 1891-96 |

T

| | |
|---|---|
| **Tabuteau** (Maurice) . . . | 1893-96 |
| **Taine** (Émile). . . . . . | 1883-89 |
| **Talandier** (Léon) . . . . | 1878-80 |
| **Tallois** (Émile) . . . . . | 1882-87 |
| **Tanon** (Maurice) . . . . | 1896-.. |
| **Tédesco** (Charles). . . . | 1890-93 / 1894-95 |

Ténot (Henri). . . . . . 1884-85
Tessandier (Edmond) . . 1889-92
Tessandier (Georges) . . 1894-97
Tewis (William) . . . . 1873-74
Thésé (Jules). . . . . . 1881-83
Thiriat (Auguste). . . . 1880-82
Thomas (Arnould) . . . 1878-85
Thomas (Louis). . . . . 1876-85
Thompson (Lancelot) . . 1890-91
Tillier (Maurice) . . . . 1889-95
Tilly (Alphonse) . . . . 1879-84
Tilly (Jean). . . . . . . 1876-81
Tissier (Charles) . . . . 1888-90
Tissier (Eugène) . . . . 1888-89
Tissot (André) . . . . . 1880-83
Topouzada (Badih) . . . 1892-..
Topouzada (Gam.-Yous.). 1884-88
Touchon (André) . . . . 1896-..
Touchon (Jean). . . . . 1896-..
Tour de Lorde (André de la) . . . . . . . . . 1878-83
Tranchant (Pierre) . . . 1894-95
Tratchevsky (Alexandre). 1879-81
Treille (Marcel). . . . . 1886-90
Treille (Roger) . . . . . 1887-90
Tronc (Albert) . . . . . 1883-94
Tronc (Henri) . . . . . 1887-96
Troubat (Paul) . . . . . 1877-78
Trouchet (François). . . 1889-90
Tur (Ali). . . . . . . . 1895-..
Turckheim (Adrien de) . 1878-84
Turckheim (Eugène de) . 1878-84
Turckheim (Frédéric de) . 1883-88

## V

Vaillant (Jacques) . . . . 1883-93
Vaillant (Michel) . . . . 1881-82, 1885-87
Valabrègue (Henri) . . . 1895-..
Valade (Fritz). . . . . . 1888-91
Valensi (Victor). . . . . 1897-..
Vallé (Barbeau). . . . . 1879-81
Vallet (Louis). . . . . . 1887-88
Vallette (Paul) . . . . . 1879-83
Vallin (Albert) . . . . . 1876-79
Vannacque (Auguste) . . 1877-80, 1882-90
Vannacque (René) . . . 1882-90
Varin (Frédéric) . . . . 1884-90
Vasson (Bertrand de) . . 1884-89
Vedel (André) . . . . . 1877-84
Velay (Guy) . . . . . . 1894-95
Vellard (Georges) . . . . 1884-88, 1891-93
Vellard (Jules) . . . . . 1884-88, 1890-92
Verdier (Jean) . . . . . 1890-97
Verdier (Paul) . . . . . 1890-97
Verdier (Philippe). . . . 1881-83
Verdier (Pierre) . . . . 1881-82
Véret (Gaëtan) . . . . . 1889-92
Vermeil (Jules). . . . . 1893-95
Vernes (Emile). . . . . 1888-89
Vernes (Félix-Maurice) . 1888-90, 1895-97
Vernes (Louis) . . . . . 1877-78
Vianay (Alfred). . . . . 1885-86
Vidal de la Blache (Joseph) 1878-82
Vidart (Paul). . . . . . 1894-96
Vignal (Ernest). . . . . 1888-94
Viguès (Georges) . . . . 1875-84
Villain (André). . . . . 1894-..
Villain (Robert). . . . . 1894-95
Villate (Lucien). . . . . 1897-..
Villate (Paul). . . . . . 1897-..
Villate (Robert). . . . . 1897-..
Visme (René de) . . . . 1882-84
Volkmar (Walter). . . . 1882-83
Volle (René) . . . . . . 1897-98
Vornière (Edouard). . . 1896-97

## W

Wagner (Gustave). . . . 1877-81
Wagner (Pierre) . . . . 1896-..

Waldeck-Rousseau (René) 1885-86
Waldorp (Auguste) . . . 1891-96
Waldorp (Jean) . . . . . 1891-97
Wallner (Charles) . . . 1894-97
Wallner (Eugène) . . . . 1893-97
Wallner (Paul) . . . . . 1891-93
Waterhouse (Asbury) . . 1893-94
Watteville (Gérard de) . 1898-..
Weber (Albert) . . . . . 1894-97
Weber (Étienne) . . . . 1894-97
Weimann (Charles) . . . 1892-96
Weiss (Paul) . . . . . . 1887-88
Weiss (Robert) . . . . . 1880-82
Welles (Paul) . . . . . 1891-92, 1895-96
Welter (Ernest) . . . . . 1896-..
Welter (Otto). . . . . . 1893-..
Wenz (Frédéric) . . . . 1883-84
Wenz (Paul) . . . . . . 1879-88
Werth (Pierre) . . . . . 1876-79
Westercamp (Georges) . . 1880-81
Weyland (Joseph) . . . . 1881-84
Williams (Édouard) . . . 1886-87
Winckler (Henri) . . . . 1888-89
Wisner (René) . . . . . 1886-87
Wittingham (Georges) . . 1882-83
Worthington (Valentin) . 1898-..
Wulfing-Lüer (Frédéric) . 1884-94
Wulfing-Lüer (Willy) . . 1887-..
Wunderlich (Georges) . . 1883-87
Wylie (Robert) . . . . . 1893-..

Y

Yates (Edmond) . . . . . 1898-..
Yver (Prosper) . . . . . 1873-81

Z

Zang (Charles) . . . . . 1896-..
Zang (Louis) . . . . . . 1897-..
Zang (Paul) . . . . . . 1896-..
Zisso (Constantin) . . . 1881-88
Zuber (Alfred) . . . . . 1877-79, 1881-84
Zuber (Étienne) . . . . 1885-95
Zuber (Henri) . . . . . 1882-91
Zuber (Julien) . . . . . 1880-85
Zuber (Louis) . . . . . 1883-93
Zuber (Philippe) . . . . 1892-95
Zuber (Yves) . . . . . . 1890-95




1870
1 . . . ???



# TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'idée de faire illustrer ce volume par nos anciens élèves nous est venue, pour ainsi dire, à la dernière heure.

Plusieurs ont regretté d'être pris trop à court de temps. Nous remercions vivement ceux d'entre eux qui ont pu et qui ont bien voulu mettre à notre disposition leur beau talent :



# TABLE DES MATIÈRES




1870
1 . . ???




OISE
3 0005 02024468 0
373.44H
P232A
Paris. Ecole alsacienne
25e anniversaire de l'Ecole alsacienne 1873-1898.
373.44H
P232A
Paris. Ecole alsacienne
25e anniversaire de l'Ecole alsacienne 1873-1898

